
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



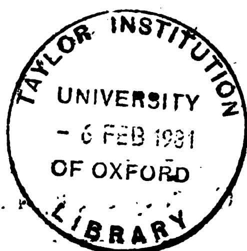
LE NOUVEAU PARIS.

LE
NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME CINQUIÈME.

A BRUNSWICK,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1800.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 6 FEB 1931
OF OXFORD
LIBRARY

CHAPITRE CLXXII.

Peau d'orange. Ecaille d'huître.

LISBONNE possède encore l'oranger d'où sont sortis tous ceux qui embellissent et parfument les jardins de l'Europe ; car c'est aux Portugais que nous devons les premières graines de cet arbre originaire de la Chine : elles ont fait des îles d'Hières un nouveau jardin des Hespérides. Je foule aux pieds la peau d'orange et l'écaille d'huître, qui me rappellent l'immensité des mers, et j'ai à-la-fois deux jouissances sur un point que les flots de l'Océan ne battent point, sur un point éloigné des rayons qui mûrissent le beau fruit jaune.

Voilà ce qu'appelle une ville populeuse, et qui, l'argent en main, commande. Chaque hiver, un fruit bienfaisant nous dédommage à Paris de l'absence des roses, tandis que, d'un autre côté, l'huître savoureuse guérit les rhumes légers enfantés par les brouillards.

Il est sur son amphithéâtre au milieu du Pont-neuf, le beau fruit jaune. Les passans s'arrêtent avec complaisance devant ces nombreuses pyramides ; sa réjouissante odeur donne à toutes les bouches le mouvement du sourire, et l'expression de la sensualité.

En vain le vent du nord blesse de ses flèches aiguës les doigts de roses de la riante jouvencelle ; elle écorce l'orange qu'elle vient d'acheter, aussi promptement que ses yeux l'ont dévorée. Les sucs abreuvent la main qui vouloit l'offrir à l'amitié ; mais le présent est mangé sur place, et n'arrive point à sa destination. C'est la bouche, et non le cœur, qui est coupable ; point de reproches à la friande beauté : j'ai vu l'amant faire de même.

C'est à regret que je foule sous mon pied l'écorce de ce fruit délectable, tandis que j'aime à faire craquer l'écaille, parce que la résistance m'y invite. Mais cette écorce odorante, pourquoi la dédaigner à ce point ? Il faut qu'elle abonde

extraordinairement. Jadis cette peau balsamique s'employoit pour former les fonds des simples bergamottes.

Mais l'âne, porte-oranges, profite de nos dédains ; il n'insulte point d'un pied superbe l'écorce de celles qui se mangent autour de lui ; au contraire, il incline souvent la tête pour en aspirer l'odeur : douce consolation de ses fatigues, et de l'oubli de la femme avare qui, sans lui donner à manger, le tient immobile sous sa charge pesante, toute la longueur d'une frileuse journée.

L'âne, porte-oranges, est tout autrement intéressant que l'âne porte-reliques. On ne s'agenouille pas devant lui, mais quelquefois il reçoit quelques caresses de la main flatteuse d'une jeune fille qui songe aux piliers de la boutique ; tandis que son amant lui choisit les plus belles oranges, elle contemple le pauvre âne, et lui dit quelque chose, tant par un sentiment de pitié, que pour laisser à l'acheteur le temps de choisir les plus belles.

Qui se baisseroit aujourd'hui pour une écorce d'orange ou de citron, dont la médecine tire de si précieux secours? qui se baisseroit pour une écaille d'huître? et si elle étoit unique, quel ne seroit pas son prix?

Virgile trouvoit des paillettes dans le fumier d'Ennius; le pauvre ingénieux ne craint pas de se salir les doigts pour faire le départ des boues de Paris; c'est une mine où il trouve du fer qu'il a le secret de changer en argent. Il ne dédaigne point un clou, dont l'invention tient le sauvage en extase; il ramasse avec respect une épingle, qui demande le travail de vingt bras pour sortir achevée de la manufacture.

Le chiffonnier sait déterrer l'os obscur avec lequel on fait des moules de boutons et des pommes de cannes. C'est avec chagrin que je vois que nous rebutons la bergamotte, dont la sincérité faisoit autrefois un don, et le parfum duroit autant que la reconnoissance; nous lui pré-

férons la botte d'asperges de carton : et j'avoue que j'aimois encore mieux la bergamotte aux cœurs enflammés, que les bonbons si bêtement bons, à la *Madame Angot*.

CHAPITRE CLXXIII.

Bonbons du jour de l'an.

En dépit du nouveau calendrier, les Parisiens, invariablement mûs par l'intérêt, la friandise et le mensonge, persistent à célébrer le jour de l'an, fixé au premier janvier par l'affreux Charles IX.

Aussi les confiseurs, qui semblent avoir fait une étude réfléchie du cœur de ce peuple volage, règlent, pour le flatter, l'ancien almanach, par le signe des pistaches et des marons glacés.

En ce jour fameux, les lustres de cristal, enlevés à la voûte des palais et des paroisses, sont pompeusement pendus par des guirlandes de fleurs aux plafonds

de leurs boutiques, qui resplendissent de lumière comme des catafalques.

C'est à l'éclat de cent bougies, sans compter les quinquets éblouissans et les lampions de couleur, que la foule des acheteurs circule le long des cases vitrées qui enserrent sous les formes les plus variées, les plus bizarres, toutes les inventions nouvelles du distillateur-bonbonnier.

Là, parmi des milliers de flacons de liqueurs des îles, fabriquées à Paris, l'on goûte, des yeux autant que de la bouche, les zestes de citrons, les pastilles vermeilles de guimauve, les priapes à la rose, les coeurs enflammés à la fleur d'orange.

Plus loin, c'est l'histoire naturelle en bergamotte.

Vous voyez des coucous dans des nids de fauvettes (allusion ingénieuse aux moeurs actuelles); et, l'un sur l'autre entassés, des choux frisés, des navets, des carottes de tabac, des pommes de terre, des vièdases d'Amérique, des jambons de

Mayence, des merlans frits, des pâtés et des brioches qui renferment en eux des sucs aussi délicats que savoureux ; et c'est une conséquence bien juste, que le don de l'imposture doive être une imposture.

Au milieu de cette espèce de carnaval, paroissent des capucins barbus, entremêlés de seringues, de cornichons, de poignées de verges, et de boîtes d'allumettes.

Il y a aussi le côté des infiniment petits pour les bourgeoises à vapeurs, pour les jeunes demoiselles à roman sentimental. Ce sont les essences spiritueuses contenues dans des bouteilles imperceptibles.

Ici apparoissent le *glorieux Sultan*, et la *corbeille de mariage*, couronnés de roses, de pompons, et l'on n'a pas manqué de ranger auprès les fioles d'eau bleue ou la trompeuse, qui a le grand avantage de renouveler la virginité, de même que celles de l'eau de Vénus, qui prévient les rides de la vieillesse, et déjaunit les dents branlantes.

Ainsi, la boutique du confiseur est un appeau où les individus de l'un et de l'autre sexe volent pour se prendre, comme les mouches dans le miel.

Oui, les hommes, pour se prendre, semblent se tendre des appâts avec des bonbons; et ce sont les plus friands qu'ils présentent à ceux qui les intéressent davantage; imitant en cela les pêcheurs, qui, pour attraper les meilleurs poissons, déguisent l'hameçon avec la chair dont ils sont le plus avides.

Hélas! nous nous vantons d'être libres, et nous admirons de sang-froid des *champignons de sucre*, des *châteaux de sucre*, des *pots de fleurs de sucre*, des *boudoirs de sucre*, et nous oublions que le sucre, que l'on emploie avec une étonnante profusion, a fait inventer la traite des Nègres, et que, tandis que nous le savourons avec délices, il coûte encore des coups de fouet, des larmes et du sang au Nègre esclave.

CHAPITRE CLXXIV.

Gymnase de bienfaisance.

Depuis Adam on n'a point vu un fripon charlatan, ou un charlatan fripon, comme le directeur de cet établissement : il se nomme Gaston-Roshay ; son impudence fut telle, qu'on passe, quand on y songe, de l'indignation au rire, et du rire à l'indignation. Il vous promettoit des cheminées de gaze, des poêles de carton, des bâtimens nautiques, des forteresses flottantes, à l'épreuve des tempêtes, supérieures à l'effort des vents, à la puissance du canon, à celle du tonnerre ; il appeloit dans ses atteliers, depuis le géomètre jusqu'au faiseur de petits vers, pour être témoins de ses miracles ; il devoit amener l'opulence universelle, fondée sur l'opulence particulière. Il ne parloit que d'enrichir ceux qui viendroient à lui.

Qui croiroit qu'un pareil homme la

trouvé une infinité de dupes? il disoit en d'autres termes : Réunissez-vous au nombre de sept prêteurs, et sur ma foi, en me prêtant sans cesse, je paierai toujours fidèlement les deux premiers. Ce grossier coquin, à la honte du bon sens, s'est fait écouter pendant quelques mois. Il a pompé, et sur-tout dans la poche du pauvre, des sommes considérables. Quand le titre de voleur étoit gravé sur son front, tournant sous le fouet de l'infamie, sa parole encore impudente osoit dire : Les Parisiens sont des imbécilles de ne pas m'apporter encore leur argent, car je paierois les anciens prêteurs avec l'argent des nouveaux. La police, quoiqu'un peu tard, a châtié cet escroc public, surpassant en audace tous les escrocs connus.

Au milieu des forfaits de notre révolution, le vice d'un particulier a pris un caractère vraiment inexplicable, quand on songe que les affiches publiques décoroient une caverne où Cartouche auroit rougi de faire ses tours de gibecière. Il a fallu le

spectacle d'une démoralisation complète, pour enhardir un Gaston-Rosnay, à outrager l'indigence sous des formes aussi bêtement perfides. J'ose dire que l'impudeur n'a jamais été poussée si loin, et que, sous un certain aspect, elle est plus révoltante que le crime même. Si le tabouret de la Grève ne fait pas justice de cet imposteur, chacun aura le droit de couvrir sa face des humiliations qu'il a méritées par les vols et les larcins les plus scandaleux.

Ce Gymnase de bienfaisance, en révélant le secret de la foiblesse humaine, et combien on peut se jouer d'elle avec le prisme de l'espérance, a ruiné, dans les classes indigentes, une foule d'hommes qui m'ont confié leurs chagrins, et m'ont remis le soin de leur vengeance.

La police correctionnelle a déja commencé la punition, trop légère sans doute, mais qui s'aggravera d'après le cri de la lésion publique.

CHAPITRE CLXXV.

Bouquetières.

Il y a quelque temps que, sous prétexte d'aller offrir des bouquets, plusieurs individus de l'un et l'autre sexe, se permettoient de pénétrer dans l'intérieur des maisons, et profitoient de la crainte qu'ils inspiroient, pour voler quelques meubles portatifs, ou pour escroquer quelques pièces de monnoie. Quelques-uns de ces donneurs de bouquets entrent dans la maison d'un habitant du faubourg Antoine. Le maître de la maison les prie poliment de passer dans le fond de son appartement, et les précède, et se saisissant de ses pistolets, leur dit : . . « Messieurs, vous me présentez vos bouquets, permettez que je vous présente aussi les miens; craignez cependant que leur odeur trop forte ne vous porte à la tête ». Ces messieurs s'enfuirent bien vîte. Les bouque-

tières, du temps de Chaumette, étoient ses espionnes de prédilection ; il y en a de si épouvantables, qu'elles rendent hideuses comme elles les fleurs qu'elles vous présentent. Elles vous assiègent à la porte des spectacles, elles grimpent aux voitures, elles forcent les portes de ceux qui sont nommés à quelque place ; elles entrent malgré vous, et pour se dérober à leurs fétides embrassemens, il faut payer.

Il a fallu que la police s'en mêlât, pour mettre un frein aux assauts de ces laides créatures, qui vouloient transformer en tribut, un usage qu'on avoit toléré trop légèrement, celui de s'introduire dans les maisons, sous prétexte de complimens et de félicitation.

J'ai vu ces êtres impudens venir chez le vertueux Roland, espionner sa table et compter les convives qui y étoient assis, le lui savoir, et ne pas oser les chasser.

Il y eut une bouquetière du Palais-Royal qui fut fameuse, pour avoir fait de son amant, par jalousie, un Abeilard. Lors

du massacre des prisons, elle n'obtint point de grace, et fut tuée pour avoir commis ce crime.

CHAPITRE CLXXVI.

Les Binocles, ou Besicles.

Une vieille édentée, au menton recourbé, au nez aquilin, portant lunettes, et lisant mot à mot, dans son Pseautier, les litanies de la Sainte-Vierge, a toujours excité le rire malin des espiègles. Cette vieille, aujourd'hui que le monde est renversé, doit rire à son tour de voir tous nos imberbes faire l'amour avec des binocles.

Les commis de bureaux, vrais moillins épistolaires, en ont généralisé l'usage. Le nez de tel d'entre eux, sur lequel elles restent en permanence, semble avoir une gravité judicieuse. Un chef double ses yeux pour pouvoir lire des monceaux de paperasses. Il veut, à l'aide de ce signe distinc-

tif, paroître infatigable, comme le laborieux Hercule ; et ce n'est ordinairement qu'un perroquet diplomatique.

Il ne s'agit pas ici de critiquer les commis de bureaux, mais d'indiquer la source d'un usage, l'exagération d'une mode et la vanité de ses sectateurs. Sur vingt personnes qui passent dans la rue, dix ont des besicles.

L'usage des binocles dispose à la chicane; voyez ce vieux payeur de rentes, un contrat, jauni de vétusté, à la main ; ses lunettes grossissent les lettres presqu'autant que le télescope d'Herschel grossit les planètes ; néanmoins il repasse chaque mot, chaque phrase ; il compte les points et les virgules ; et souvent le terme le plus clair lui paroît obscur ; il manie ce papier avec une sorte d'inquiétude ; il le pèse, pour ainsi dire, comme s'il craignoit d'y sentir le poids d'un zéro de plus ; en un mot, il le visite, il le touche, il l'interroge avec l'application d'esprit d'un aveugle qui palpe, étudie et

vérifie sous ses doigts une pièce de monnoie effacée.

Que je me méfie du jugement de ce fin connoisseur qui, les besicles sur le nez, visite un tableau de Rubens ou de Vandeik ! il voit tout de près, et il ne voit rien : et cependant il prononce. Toute l'illusion, toute la magie de tel de ces sublimes tableaux, est dans la distance que le pinceau de l'artiste a fixée au spectateur intelligent pour l'examiner.

Mais les porteurs de binocles trouvent dans leur usage, un avantage inestimable : au travers de ce prisme enchanteur, ils voient toutes les femmes jolies et plus jolies que des miniatures : quelle adorable illusion ! Les binocles adoucissent les traits trop grossiers ; ils rajeunissent la coquette surannée, qui vieillit sans pouvoir faire autrement ; en un mot, ils donnent à ceux de l'adolescente, cette suavité, cette grace virginale, qui donnent l'idée de la céleste beauté des anges : cependant, quelque délicieuse jouissance que procurent ces

bienheureuses lunettes, aux amateurs, je n'en dirai pas moins, avec le bon Lafontaine : *Il n'est rien tel, pour bien voir, que l'œil de l'amant.*

CHAPITRE CLXXVII.

Pavé de jour et de nuit.

En général, le pavé de Paris est désagréable ; mais dans certains mois, il est horrible. Ce n'est plus être mal-propre, que d'avoir de la boue jusqu'aux genoux. Les bottes et bottines sont en vogue. Le pavé est battu la nuit comme le jour.

Lorsque la commune de Paris étoit une puissance populaire, qui par cela seul ne pouvoit être révoquée, rien ne fut fait pour cela à l'avantage du peuple : tout fut à l'avantage des filous, des voleurs, parce qu'on avoit besoin d'eux pour agens subalternes. Les cafés, les cabarets, les journaux eurent pleine licence.

Les boues et lanternes ne furent enle-

vées ni allumées. On étoit tombé dans un tel état de démoralisation, qu'on rentroit dans un esclavage cent fois pire que celui dont on étoit sorti.

Ce n'est pas sans peine qu'on a recréé la police; il a fallu arrêter, comme malfaiteurs, deux mille quarante-sept personnes dans l'espace de sept mois; sans y comprendre les visites domiciliaires qui ont fait conduire dans les prisons plus de dix-huit cents mauvais sujets.

« O trop foible législation! » s'écrie un magistrat, « vous aurez bientôt amené la ruine du meilleur des gouvernemens! Et vous, législateurs, qui avez fait ce mode nouveau, vous avez cru sans doute avoir un peuple d'anges à gouverner, et vous avez omis le principe le plus sûr d'une bonne législation. *Plus la loi est terrible, plus elle est humaine, parce qu'elle verse dans l'ame du méchant une terreur salutaire; et au lieu d'avoir à punir le crime, elle a l'art heureux de le prévenir et de l'empêcher de naître.* »

Quel antre, quel gouffre, que ce Palais-Égalité! on y rencontre des visages d'assassins, des mines sales et brutales, des costumes et des contenances féroces et insolens. Tout-à-coup on y est alarmé et attiré à-la-fois par un cliquetis de sabres, et tout de suite l'on pense à un commencement de révolte. On est à quatre pas du lieu de la scène, on interroge tout le monde, et l'on ne peut rien apprendre ni du motif, ni du fait; chacun traduit d'après son idée, et ne rend jamais ce qu'il a vu, que par l'opinion qu'il s'en est formée la veille.

Paris est si grand, que l'on pourroit livrer une bataille à l'une de ses extrémités, sans qu'on en fût averti à l'autre. C'est ce qui est arrivé le dix août et le deux juin. Quand le tocsin sonne, il ne peut pas réveiller plus de la dixième partie de la population.

Quand Drouet et Baboeuf voulurent égorger le Directoire, le corps législatif et vingt mille habitans de cette ville, dans

la nuit du 22 floréal, pour délivrer le peuple de la tyrannie des riches, on ne s'en doutoit pas dans la cité, et on ne l'apprit que le lendemain, et par la voie des journaux.

Dans ce grand magasin de voleurs, de mendians, de filous, d'escrocs de tout genre, et qui accourent de tous les coins de la République, comme sur un théâtre d'industrie, on ne peut se dissimuler que la police de Paris ne tienne essentiellement à la police générale, et que c'est à tort que l'on considère les dépenses de cette police, absolument locales.

Il faudra en venir tôt ou tard au rétablissement d'un guet à cheval et à pied pour la garde spéciale de Paris. La gendarmerie compose le guet à cheval, mais ce n'est pas assez.

D'après les calculs et les données reçus, les quarante-huit sections donnent cent cinquante mille hommes montant la garde, dont le tour de service arrive au moins douze fois par an. Les trois quarts et

demi se font remplacer, parce qu'il y a une grande différence entre monter une garde et faire le métier de soldat : tel iroit prendre de nouveau la Bastille, à qui il répugneroit de faire patrouille. Les hommes sont ainsi, les Parisiens sur-tout ; ils détestent ce service, et notamment depuis la désorganisation de la garde nationale : ils voleroient aux batailles, et se refusent à arrêter un voleur. Les esprits les plus sages pensent que ceux qui veulent s'exempter, auroient plutôt fait de payer ; qu'au moyen de cette contribution, on éviteroit une infinité d'abus ; qu'on pourroit facilement entretenir une garde, propre à assurer les personnes et leurs propriétés, et propre à les garantir des incursions des brigands de toute espèce. L'argent est le nerf de la guerre ; et l'on n'ignore pas que la police est entièrement en guerre ouverte avec les fripons, sauf quelques exceptions. On laisseroit dormir les bourgeois dans leurs lits avec leurs femmes ; il y auroit moins de catarrhes,

plus d'enfans, et la police de nuit seroit mieux faite.

CHAPITRE CLXXVIII.

Rentier.

Les plaintes du rentier ne finissent pas. Le gouvernement, dit-il, est redevable aux rentiers d'un arriéré énorme; il est redevable à une classe nombreuse de pauvres particuliers, d'une somme immense, formant la valeur estimative de domaines, de meubles, d'argenterie, de bijoux, de diamans confisqués ou pris révolutionnairement. On lui proposa de prendre cette somme en déduction de l'emprunt. Il se refusa à cette juste proposition. Le gouvernement, ajoute-t-il, en riant d'un rire amer, ressemble au personnage de la comédie, qui dit: Je vous dois dix mille francs; je ne puis vous payer; prêtez-en moi cinq encore: cela fera quinze mille francs.

Aussi y a-t-il beaucoup de mécontens : le gouvernement ne sonne mot, de jour en jour gagne du temps. C'est à qui se dira rentier, pour émouvoir votre sensibilité ; et tel, qui avoit un contrat de dix écus de rente, veut vous faire accroire qu'il en avoit trois mille.

Les caricatures le représentent sous une multitude de formes, ce malheureux rentier. Il n'est fier que lorsqu'il gémit : on diroit qu'il récite une tragédie, et qu'il se console un peu, quand vous avez mêlé vos lamentations aux siennes. On fait un *chorus* contre les fournisseurs de la République ; on dit que tout le mal vient d'eux, qu'on les fera regorger un jour. On se console avec cette idée : le lendemain on regémit encore ; mais comme on a contracté l'habitude, la douleur s'atténue, et chacun prend patience.

CHAPITRE CLXXIX.

Stéphanie-Bourbon.

Stéphanie-Louise de Bourbon-(Conty), qui compte parmi ses instituteurs J. J. Rousseau, dont elle paroît avoir suivi les principes, annonce au public, qu'en attendant que le sort des Bourbons soit fixé, elle donne aux personnes de son sexe, pour subvenir par elle-même aux besoins de son existence, des leçons élémentaires d'écriture, d'orthographe, de grammaire, de musique, de mathématiques, de dessin et de morale. Elle donne aussi à ses élèves une idée de toutes les sciences, comme la logique, la géographie, la mythologie, etc. Il n'est aucun de mes lecteurs qui ne se rappelle ici *Denis de Syracuse*, devenu, par un des jeux de la fortune, maître d'école à Corinthe.

Stéphanie-Bourbon est la plus endoctrinée de toute la famille ; son sort sera

toujours

toujours préférable à celui de l'ex-prince de Condé, qui s'est enrégimenté sous un despote russe, et qui met quatre fleurs-de-lys aux quatre coins de ses drapeaux, en attendant « qu'il puisse retourner en France, sa patrie », ainsi qu'il s'exprime si comiquement. *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

CHAPITRE CLXXX.

Nudité.

Quelle est donc cette ville dont la police sévère soumet tous les citoyens à l'inspection d'un bureau des moeurs, tandis que les jardins publics sont peuplés de statues immodestes, et dans une complète nudité?

Des moeurs et des statues sont deux choses incompatibles. Et peut-on regarder comme d'illustres génies, ou plutôt comme les législateurs de la modestie, ces artistes dont le ciseau impudique a repro-

duit, au-delà même de leur dimension, les parties sexuelles des statues, que le temps avoit mutilées ?

Non, ce n'est point une foiblesse de se scandaliser de pareille nudités On n'a pas le droit de représenter aux yeux d'une mère de famille ce que l'on n'oseroit pas faire entendre à ses oreilles ; sa jeune fille, marchant à ses côtés, ne relevera point ses yeux de dessus les lys, symbole de son innocence, pour contempler à nu la croupe arrondie d'un Bacchus dans le printemps de la vie, et dont le visage amoureux indique assez qu'il sent germer le mouvement de la volupté.

Quand un peuple, emporté par le torrent d'une révolution, semble étonné lui-même d'avoir secoué le frein d'une religion austère, qui combattoit d'une arme égale toutes ses passions ; quand il est encore indécis sur l'espèce de culte qu'il doit substituer à celui qu'il a renversé ; quand sur-tout le préjugé de son éducation laisse encore dans son esprit des racines vivaces,

ce n'est point sans de graves dangers pour les moeurs de ses enfans, qu'on expose à leurs yeux des statues sans vêtemens; comme pour leur apprendre, dans l'âge de la pudeur, à calculer, nouveaux Niphus (1), toutes les beautés secrètes et invisibles du corps humain, et à les juger par comparaison; comme si l'on vouloit que nos jeunes filles imitassent les Lacédémoniennes, qui gardoient dans leurs chambres, les statues de Narcisse, d'Hyacinthe, ou de Castor et Pollux, pour avoir de beaux enfans.

Les décorateurs de jardins seront-ils aujourd'hui les régulateurs de la morale publique? et croiront-ils justifier le scandale d'indécentes images, parce que c'étoit la coutume de peindre les femmes nues

(1) *Niphus*, surnommé l'empereur des savans, étoit médecin de Jeanne d'Arragon, et donna une description scrupuleusement exacte de toutes les beautés réunies de cette princesse.

dans les endroits publics de la Grèce et de Rome ?

Mais nous ne devons pas avoir le tranquille préjugé des Grecs ou des Romains, qui, pleins de respect pour leurs statues immodestes, vouloient qu'elles appelassent indistinctement les regards de l'adolescence, comme ceux de l'homme fait, et défendoient d'enlever du temple de Lanuvium, à cause de son éminente beauté, le tableau d'Hélène, peinte absolument nue, et animé de tous les feux de la luxure.

En admettant que toutes les nudités des Grecs et des Romains n'étoient point des figures libidineuses, on n'hésitera pas d'affirmer, d'un autre côté, qu'elles furent une semence de corruption. C'est parce que leurs yeux étoient familiarisés avec les statues obscènes des mignons de Jupiter, et des Phrynées de la fable, qu'on ne se fit pas de scrupule de ciseler, sur les coupes de festins, l'adultère de Mars et de Vénus.

Les artistes d'alors pouvoient-ils avoir

raison de citer, pour justifier ces infamies, les productions lascives de Parrhasius? Non, sans doute. En rendant justice au zèle et au goût éclairé des amateurs des arts, qui reproduisent à nos yeux, dans les Tuileries, les copies des chefs-d'oeuvre des plus célèbres statuaires de l'antiquité, il n'y aura pas d'inconvenance à leur faire observer que plusieurs de ces admirables productions figureroient plus convenablement dans les Muséums, qui doivent, pour ainsi dire, leur servir de sanctuaire, où le père peut entrer sans son enfant, et la mère sans sa fille.

Si cette observation paroît trop sérieuse, qu'aura-t-on à objecter à la puissance du reproche tacite des mères, qui toutes se détournent du groupe admirable de Castor et Pollux, afin d'éviter que leur vue n'allume les regards de leurs jeunes filles.

La République ne doit pas adopter les moeurs de Sybaris; et les femmes françaises ne sauroient ambitionner, de même que les femmes Spartiates, le titre de

montre hanches, ou de paroître en public avec des robes ouvertes et transparentes, à l'imitation des danseuses d'Herculanum.

D'ailleurs tout devient le type d'une mode nouvelle pour une nation aussi frivole que la nôtre. La robe de la statue de Flore, qui est si décente, mais qui laisse pressentir tant de charmes secrets, sert de modèle à celles de nos belles du jour, qui accusent l'embonpoint de leurs formes, d'une manière trop visible, pour nous donner le plaisir de les deviner.

Ah! n'oublions pas que la pudeur est la grace de l'amour. C'est en sa faveur que le printemps habille les arbres de verdure : c'est sous leur mystérieux ombrage, que les oiseaux eux-mêmes dressent leur lit nuptial. Otez le voile qui couvre le Christ dans le sublime tableau de la Transfiguration de Raphaël, vous lui ôterez la moitié de sa dignité.

Qui ne se rappelle avec délices les danses ingénues que formoient jadis les enfans des deux sexes, en présence de

leurs parens, dans le grand rond du Luxembourg ? C'étoit la réunion des familles. Là, tout étoit vivant, animé, riant, chaste. Il n'y avoit d'autre statue que la nature, dont les roses couvroient le sein. Innocentes comme les fleurs, les jeunes filles contemploient leur mariage, sans en soupçonner le doux mystère.

Alors le jeune époux voyoit pour la première fois, dans sa jeune épouse, la ravissante Vénus, et l'épouse voyoit dans son époux l'incomparable Apollon. Qu'ils étoient heureux ! aucune gravure indécente, aucune statue découverte ne leur donnoit l'avant-goût de la suprême félicité. Tout pour eux étoit nouveau ; tout étoit jouissance ; et les yeux aussi avoient leur virginité !...

CHAPITRE CLXXXI.

Cantines populaires.

Qui n'a pas vu, il y a peu d'années, à la place de Grève, ce fameux débitant de tisanne, qui, pour la somme d'un liard, désaltéroit, dans les chaudes journées de la canicule, le Limousin, le charbonnier, le manœuvre, l'artisan laborieux et les jeunes enfans? Sa fontaine, placée à poste fixe, étoit inépuisable. Un porteur d'eau, d'heure en heure, la remplissoit. Le majestueux fontainier attiroit tous les regards par son brillant costume. De larges galons d'or sur toutes les coutures de sa veste écarlate, en augmentoient l'éclat; et quand d'un agile poignet il tournoit d'un même coup trois robinets, pour servir sept à huit buveurs à-la-fois, le bruissement des grelots qui pendoient à ses manches, et qu'il secouoit glorieusement en essuyant ses go-

belets, s'entendoit jusqu'au Pont-au-change : enfin les jeunes filles, qui venoient aussi se désaltérer à sa fontaine, se miroient, en souriant, dans la glace de son casque, dont les diamans multiplioient le soleil. Hélas ! cet illustre fontainier, ce miroir du soleil a disparu. On ne boit plus de sa tisanne au citron, de sa bienfaisante tisanne, dont on souffloit la mousse orgueilleuse par-dessus les bords du gobelet.

A sa place ont succédé des Cantines ou échoppes, où l'on ne boit point de la tisanne à un liard le verre, mais du vin, à prix énorme. Ces tavernes établies le long de la Grève, se prolongent sur le Port au blé, et se terminent au Port S.-Paul. Quatre perches forment leur structure ; d'antiques tapisseries criblées de trous, défendent mal les buveurs contre le soleil qui les cherche. Dans le fond se voient des tonneaux en perce. Toutes sont pleines de mouchards, d'escrocs, d'escamoteurs, de soldats. La

plébécule se dédommage du vin qu'elle n'a point bu depuis un an, et noie sa raison dans les pots.

Ce port, où le citadin voyoit jadis aborder avec joie les dons de Cérès et toutes les denrées nécessaires à la vie d'un grand peuple, est maintenant changé en un vaste cabaret, où les hommes, qu'un travail constant aidoit à supporter le fardeau de la vie, consument aujourd'hui leur temps à boire, à jouer aux cartes, se familiarisent avec l'oisiveté, la paresse, et, pleins de vin, s'endorment, se roulent sur le sein de leurs viles maîtresses.

Le délirant système de la loi agraire semble s'être emparé de toutes les têtes des crédules artisans ; ils s'imaginent que tous les hommes doivent être riches et ne rien faire ; ils font le dangereux apprentissage de l'oisiveté. Boire, rire, chanter, parmi de sales prostituées, voilà leur suprême félicité. Ils ont encore une vertu de moins, la sobriété : à chaque

instant le passant se détourne pour n'être point coudoyé d'un homme ou d'une femme ivres.

Ah ! qu'il est urgent de raviver la confiance, de cimenter la paix générale, de ramener avec elle l'abondance, le travail, les bonnes mœurs et les vertus sociales !

Si ces vœux ne sont pas exaucés, si tous les jours deviennent pour l'ouvrier inoccupé des jours de repos, d'ivresse et de débauche, ces cabarets seront autant d'asiles de prostitution ; ils seront autant de cavernes de voleurs, de refuges de factieux, où des chefs hardis, sans crainte des patrouilles, harangueront leurs dociles satellites, les feront mouvoir à leur gré, en leur versant à discrétion du vin, source des discordes civiles, et des factions destructrices des empires.

CHAPITRE CLXXXII.

C'est le diable, etc.

Les spectres, les démons, les revenans, tout ce qui appartient à la magie noire, les nones ensanglantées, voilà ce qui remplace les flûtes orphiques de l'Opéra, ses danses enchanteresses, les chants d'Alceste et d'Antigone; voilà ce qui a dispersé son peuple harmonieux, ce qui a paralysé le jeu de ces décorations qui nous étaloient, tantôt des villes magnifiques, tantôt le sombre et la profondeur des forêts, tantôt le palais du soleil faisant baisser nos regards.

La *Tentation de S. Antoine*, qui n'étoit, dans le principe, qu'une allégorie, un hiéroglyphe égyptien, comme les mamelles d'Isis et les travaux d'Hercule, est devenue entre les mains des légendaires, des poëtes et des peintres, la source d'une infinité de fables bizarres, que l'ignorance a travesties en histoires véri-

tables, et que la philosophie n'a pas manqué de reprocher à la religion.

Cette fameuse Tentation, gravée par Calot, chantée par Piron, fut jouée en pantomime sur le théâtre de la Cité. Les directeurs de ce spectacle ne négligèrent rien pour donner à celui-ci l'éclat et la pompe dont il est susceptible.... Les démons, l'enfer, les illusions, les coups de théâtre, la danse, le feu, les évolutions militaires, des jardins, un temple, tout fut employé avec richesse dans les décors, et profusion dans les détails.

Les gens de goût de se récrier ; mais le peuple n'écoute point les raisonnemens des gens de goût ; il va où il est ému, il va où il trouve de l'intérêt.

Ces revenans, ces spectres, qu'on évoque sur les théâtres, et qu'on se plaît à contempler, sont le reflet des journées révolutionnaires : le peuple se plaît, dans la *fantasmagorie*, à voir l'ombre de Robespierre ; elle s'avance ; un cri d'horreur s'élève ; tout-à-coup sa tête est dé-

tachée de son corps, un terrible coup de tonnerre écrase le monstre, et des acclamations de joie accompagnent la détonante fulmination.

Les gens de goût voudront supprimer les tréteaux et les petits théâtres ; ils pousseront des gémissemens sur toutes les tentatives des entrepreneurs scéniques ; ils nous parleront du beau antique ; mais s'ils ne peuvent pas nous frapper d'un grand et intéressant spectacle, pourquoi veulent-ils amuser le peuple, non d'après son goût, mais d'après le leur, timide, froid, rétréci ? Qu'ils laissent la multitude choisir ses bancs. La foule pressée à un spectacle, n'y va jamais sans cause ; mais il n'y a que le philosophe qui en découvre le motif.

C'est à Londres que l'on a imaginé ce roman noir et lugubre, que nos libraires ont fait traduire, et qu'ils ont bien vendu. C'étoit à nous de les inventer et de les écrire à la lueur des lampes des cachots où nous descendions tout vivans.

Nous n'en avons rien fait; mais les décorateurs et les pantomimes se sont emparés de ces images mélancoliques; et les théâtres qui ont fait le moins d'argent, quoiqu'ils aient eu leurs diables, leurs spectres et leurs enfers, trouvent cela mauvais, et prétendent que ce n'est point aux tréteaux qu'il appartient d'exposer ces scènes diaboliques.

Il en est résulté pour le philosophe une observation : c'est que le peuple, familiarisé avec ces images fantastiques, s'y amuse d'autant plus qu'il y croit moins; il en rit. Et qu'auroient fait de mieux les livres les plus sages?

Les femmes les plus élégantes courent ces petits spectacles avec passion; c'est qu'elles aiment ces promenades des Boulevards, où règne un plus grand caractère de liberté et de licence. Il y a une allée en face de l'Ambigu comique, qui devient le rendez-vous de tous les petits soupers nocturnes : on se perd dans la foule; on échappe à tous les regards; on

a l'air là, d'être du peuple. Les images de la sorcellerie, le moine libidineux enlevé par le diable, les danses et les figures des démons; tout rend une femme plus jolie après ce spectacle, qu'après celui de l'Opéra. Ceux qui paient le souper, sont toujours de bons et d'aimables diables; les plus jeunes sont des lutins, et l'on transforme de son mieux l'enfer, qu'on vient de voir, en paradis.

CHAPITRE CLXXXIII.

Prêtres réfractaires.

Cette épithète renferme un double sens : elle annonce une résistance et une révolte : elle signifie un disciple indocile et un citoyen rebelle. Elle est empruntée des arts. On nomme *réfractaire*, le sable, ou l'argile, ou le minéral, qui, non-seulement ne se lie pas avec les autres matériaux, mais qui les empêche de se lier entr'eux, et qui dissout tout l'ouvrage.

On a prétendu que les prêtres, appelés *constitutionnels*, ont fait plus de mal à la révolution, que les *réfractaires*. « Ceux-ci, dit un de nos écrivains, n'avoient que des idées liberticides; mais ils avoient au moins la franchise du crime. Ils ne pouvoient tromper personne, et l'impudence de leurs prétentions suffisoit pour les couvrir d'opprobre et attirer sur leur tête la haine publique. Quand on disoit, d'un côté, que l'abbé *Maury* étoit un *franc coquin*, on disoit de l'autre, *qu'au moins c'étoit un coquin franc*. »

Autrefois on appeloit *communier*, recevoir dans sa bouche, de la main d'un prêtre sortant d'un mauvais lieu, et encore ivre, un petit morceau de pâte de farine, bien plat, et de la rondeur de ce que nous appelons un petit sou.

> Tremblez, humains, faites des vœux ;
> Voilà le maître du tonnerre !

C'est du moins ce que nos prêtres vouloient nous faire croire, sans y croire

eux-mêmes. Un malade Parisien avoit été d'abord confessé par un prêtre constitutionnel ; il en avoit reçu ce qu'alors on appeloit *le viatique*. Ses parens s'emparent de sa conscience, et lui persuadent que cette *communion* ne valoit rien. Le malade reçoit ce sacrement d'un prêtre réfractaire, et dit, en expirant : ... *J'aurois bien du malheur, s'il n'y avoit aucune de ces deux communions qui fût bonne.*

Après l'affaire de Pontorson, un volontaire ayant été fait prisonnier par les Chouans, fut amené devant leur général, qui, après l'avoir rasé lui-même, l'envoya chez un prêtre qui lui demanda s'il aimoit mieux les prêtres constitutionnels que les prêtres réfractaires ; le volontaire répondit, *qu'il ne se servoit jamais ni des uns ni des autres*. Sur sa réponse, il fut condamné à être fusillé, et il le fut.

On appeloit *hostie*, une petite feuille de farine de la forme d'un sou, dont un prêtre, fût-il un scélérat, avec quatre

mots latins, faisoit un Dieu. Une ci-devant marquise alloit mourir, un prêtre non-assermenté lui ayant apporté le viatique clandestinement dans sa culotte; elle fit quelques difficultés pour l'avaler, prétendant qu'il *sentoit le gousset.* On dit que les prêtres non-assermentés n'emploient plus que des *hosties à la fleur d'orange.*

CHAPITRE CLXXXIV.

Amélioration.

On n'apprend point, sans la plus douce émotion, qu'il y a maintenant, à l'Hôtel-Dieu, deux cent cinquante lits vides, et que chaque malade en occupe un, seul. La mortalité ordinaire, sous l'ancien régime, étoit dans cet hospice, de treize individus par jour; elle n'est plus à ce moment que de deux individus par six jours.

La loterie nationale, que j'ai recréée, donne du lait aux enfans-trouvés, du

bouillon aux malades, et de la charpie pour les blessés. Les hospices, en général, sont mieux tenus; et la charité n'a plus ce front sale et dégoûtant qui défiguroit son divin caractère.

CHAPITRE CLXXXV.

Fosses d'aisance au Palais-Egalité.

Celui-là fut très-judicieux qui voyant au Palais ci-devant royal, des restaurateurs-glaciers établir leurs réfectoires et leurs cabinets particuliers en aussi grand nombre, et aussi près les uns des autres, que le sont dans une ruche les rayons des mouches à miel, fit construire des lieux d'aisance, pour les dîneurs à 18 liv. par tête. Il pensa que tant de dindes aux truffes, tant de saumons, tant de jambons de Mayence, tant de hures de sangliers, tant de saucissons de Bologne, tant de pâtés, tant de vins de liqueurs, de sorbets, de glaces et de limonades,

devoient trouver là, en dernière analyse, leur réservoir commun; et qu'en le faisant assez spacieux, et sur-tout assez commode pour tant de gens, qui se font de tout une matière de volupté, le *Caput mortuum* des cuisines environnantes, deviendroit pour lui une mine d'argent.

En effet, ce qui prouve le bon sens du spéculateur, c'est que sa fosse lui produit un revenu annuel de onze à douze mille livres au moins. Je me suis informé cependant s'il étoit punais.

Cet homme a fait à-peu-près le métier de l'empereur Vespasien, qui avoit affermé les latrines de Rome; son fils lui en faisoit des reproches, sous forme de raillerie; l'empereur tira une pièce d'or, la mit sous le nez de son fils, et lui dit: *Tiens, cela sent-il mauvais?*

C'est au Palais-Égalité, qu'en tout genre, l'or qui provient de ce qu'il y a de plus immonde, ne laisse aucune trace de mauvaise odeur. O pauvres humains! voilà donc comme vous êtes faits!

CHAPITRE CLXXXVI.

Liberté illimitée de la presse.

J'AI vu une génération d'hommes de lettres, et les plus célèbres de ce siècle : eh bien ! je l'atteste, tous auroient rejeté cette liberté illimitée : ils n'en ont pas eu besoin pour produire les écrits courageux qui nous ont éclairés. Ils conservoient dans leurs plus grands écarts une sorte de décence ; ils ne brutalisoient ni la langue, ni les opinions, ni les personnes ; ils savoient que les vérités ont une marche progressive ; ils répétoient souvent cet axiome : *Voulez-vous mettre une force de plus de votre côté, mettez-y la justice.*

C'est toujours au nom du peuple que l'on dit qu'il faut écrire, et il n'y a pas la centième partie du peuple qui lise, et la millième qui puisse distinguer le vrai du faux. La partie du peuple, qui est de

bonne foi, en convient elle-même ; et dans son ignorance, en toute question, elle consulte encore plus la probité d'un homme que son talent.

C'est par cette raison que le calomniateur s'attache sur-tout à attaquer la probité du républicain. Le serpent venimeux laisse encore une bave empoisonnée sur la trace humide de son passage : ainsi le méchant, quoique confondu, s'applaudit intérieurement des semences dangereuses qu'il a jetées dans les esprits. *Morande*, diffamé à Londres comme à Paris, a eu beaucoup d'imitateurs parmi nous ; on a vu paroître par bandes, de ces hommes qui font, sans rougir, un métier de la calomnie. On peut dire que sa dent est tellement usée, que les gencives débordent. Elle a osé me flétrir du nom de royaliste, moi qui ai attaqué constamment le royalisme caché sous le masque du jacobinisme ; moi, dont la plume est si indépendante. Oui, j'ai toujours vu une erreur, un danger, un piége dans l'assi-

tiation de ces trois mots : *liberté illimitée de la presse.*

Elle fut d'abord réclamée par les féroces Montagnards, lorsqu'ils voulurent en abuser. Ensuite, ils changèrent de batterie, quand ils virent que cette même liberté les démasquoit, et que l'on eut dit d'eux qu'ils portoient sur leurs mains la *petite clef* entachée de sang de *Barbe-bleue ;* plus on l'essuie, plus on la frotte, plus la tache rouge reparoît.

Le despotisme populacier est le pire de tous ; ce fut lui qui inventa et propagea la doctrine de la liberté illimitée de la presse. Babœuf s'est fait populacier à la suite de Marat ; des rivaux et des successeurs, ils en ont eu encore ; c'étoit à qui les imiteroit en populacerie.

Tout l'art de ces vils scélérats, fut d'affecter des formes et des expressions populacières, qui séduisirent et trompèrent la multitude. Tout écrivain populacier pourra pousser loin le mensonge

et

et l'effronterie ; il rencontrera des prôneurs.

Ce fut sous les crocs, sous les haches, les poignards et les massues des assommeurs, que se fit, en 1792, la fameuse nomination de Paris, qui envoya à la Convention nationale, tant d'hommes à principes sanguinaires. Je dis alors hautement et publiquement tout ce qu'on en devoit attendre.

Quelle fut l'origine de tous les attentats postérieurs ? La liberté illimitée de la presse, la légéreté cruelle, avec laquelle on glissa sur des forfaits qui devoient soulever tous les esprits. On justifia ces horreurs dans des pamphlets ; on réimprimoit avec affectation les horribles lettres d'Albite, de Fouché, de Laporte et de Collot-d'Herbois ; et tandis que, de quelque côté qu'ils se retournassent, les Français ne trouvoient que des voleurs pour les piller, que des loups pour les dévorer, des journalistes infâmes, prenant le même cachet de bar-

barie, applaudissoient à tout ce que la terreur, la *salutaire* terreur, selon leur expression, avoit de plus actif et de plus effrayant.

J'ai entendu un jeune homme, nommé *Vincent*, d'environ vingt à vingt-deux ans, d'un caractère atroce, et dont les passions, mises en jeu par la révolution, en avoient fait un véritable cannibale, me dire que ces placards étoient plus républicains que tous les écrits de Mably. Maillard et Ronsin me tenoient le même langage: l'un étoit commandant de l'armée révolutionnaire; l'autre avoit été l'un des présidens des boucheries de septembre. Couthon levoit les épaules, lorsqu'on parloit des livres de Rousseau, en fait de gouvernement, et disoit qu'il n'y entendoit rien.

CHAPITRE CLXXXVI

Lazzis.

Lors de l'installation du Direct exécutif, les royalistes, perdant espoir, exercèrent leurs petites geances, en écrivant, en traits ma ou injurieux, jusque sur les guérites sentinelles, qui ne sont pas des Ar On lisoit, non loin du palais directo ces mots avidement recueillis par l'i rante multitude : *Manufacture de s à frotter.* On répétoit cet autre dic adapté aux circonstances de pénuri nous nous trouvions alors : *Nou pouvons pas continuer la guerre cinq cartouches;* celui-ci encore : *Les glais ne se dé-*pitt-*eront que quan Français seront dé-barras-sés.*

Cette petite guerre de lazzis acéré aussi courte que frivole. Le Directoire son à-plomb, dédaigna les épigramm

marcha avec fermeté à son but. Après toutes les secousses, le découragement, l'abattement, le discrédit, les craintes des bons citoyens, après l'audace des émigrés et des ennemis connus de la révolution, et les menées des prêtres insermentés et réfractaires, il rétablit l'ordre et le repos. Il fut un instant grand, ferme, modéré; tous les esprits sensés se sont attachés à lui, comme à un régulateur majestueux. Son éloge fut dans la surprise et l'épouvante des cabinets étrangers.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Condorcet.

Comme la mort de Condorcet a causé une sensation universelle, on s'est empressé d'en savoir les particularités. Voici ce qu'un témoin oculaire m'a transmis. Arrêté à Clamars, dans un cabaret où la faim l'avoit fait entrer, il fut conduit au comité du lieu; car les moindres bour-

gades avoient leurs comités de sans-culottes. Interrogé, fouillé, il ne voulut jamais déclarer d'autre nom que celui de *Simon, ancien domestique*. On ne lui trouva, d'ailleurs, aucun papier, ni carte, ni passe-port, mais un *Horace*, sur les pages blanches duquel il y avoit quelques lignes d'écrites au crayon, et en latin; ce qui fit dire fort spirituellement au membre du comité qui l'interrogeoit : *Tu nous dis que tu étois domestique; mais je croirois bien plutôt que tu es un de ces ci-devant qui en avoient, des domestiques!* Ce résultat de l'interrogatoire fut que le quidam seroit conduit au district du Bourg-Égalité, pour par lui être ordonné ce qu'il appartiendroit. Transféré à pied au milieu d'une escorte armée, le malheureux ne put aller plus loin que *Châtillon*, où il tomba en défaillance et d'épuisement. On fut obligé d'emprunter le cheval d'un vigneron de cette dernière commune, et il fut conduit au district, qui ordonna aussitôt son incarcération.

Plongé dans un cachot humide, sans lit, sans nourriture, on l'y oublia pendant près de 48 heures. Le surlendemain seulement de son entrée au cachot, le gardien fut pour le visiter : il étoit étendu, sans vie, sur le plancher. Qu'est-il besoin, après cela, de se perdre en conjectures sur la cause de sa mort? La vérité est donc, que l'infortuné n'avoit pas eu le temps d'achever son repas dans le cabaret de Clamars, et qu'il est mort de faim dans son cachot, sur-tout y étant entré déjà exténué de besoin; et c'est peut-être bien là aussi la raison pour laquelle cet événement, qui devoit naturellement faire du bruit, est resté secret jusqu'à ce moment, et qu'on a fait naître depuis l'idée du poison.

Dans le dernier entretien que j'eus avec Condorcet, je lui remis un itinéraire pour le comté de Neufchâtel, au moyen duquel il pouvoit éviter Besançon, Pontarlier, et passer le Doubs. Condorcet avoit prévu le règne de ces hom-

mes de sang qui ont fait détester la plus belle des révolutions, et qui lui ont imprimé leur caractère d'ineptie et de férocité. Les mêmes devoient bientôt assassiner vingt-deux représentans du peuple, pour les punir de leur lumière, de leurs vertus, de leur courage, et sur-tout de la connoissance qu'ils avoient des intrigues viles et criminelles que les agens de l'étranger ourdissoient avec audace. Il n'est pas étonnant que ces assassins calomnient leur mémoire; mais tout ce qu'on a dit d'eux et de Condorcet, va bientôt faire place à l'éclat imposant et terrible de la vérité; et l'on verra qu'il n'y avoit ni *haute-trahison* dans les uns, ni *foiblesse* dans le philosophe : l'on verra que l'oppression inconcevable qui a pesé sur le Peuple et sur la Convention nationale, de son propre aveu, n'a laissé échapper que les vertus et les actions qui auroient pu appartenir à un Socrate, à un Platon, à un Penn; car eux-mêmes auroient été forcés, ou se seroient condamnés au

silence, au milieu de cette épouvantable détonation, propre à tuer et le génie et la voix de la philosophie, et celle du bon-sens. Que pouvoit alors la raison humaine? Rien. . . .

On peut lui reprocher cependant de n'avoir émis, dans le procès de Louis XVI, qu'une opinion si indécise, si contournée, si embarrassée, que chacun s'écria tout haut que le philosophe avoit parlé en véritable enfant.

Condorcet, Lavoisier, n'ont pu trouver une *cache ;* le dernier des Brutus s'est écrié : *Vertu ! tu n'es qu'un vain nom !* Ces deux hommes célèbres pouvoient adresser à l'amitié la même mémorable apostrophe.

CHAPITRE CLXXXIX.

Collets noirs.

Nos collets noirs se disposent (on en a répandu le bruit) à louer tous les lo-

gemens vacans qui environnent le Luxembourg. On assure même qu'ils se sont présentés pour louer le séminaire S. Sulpice, afin d'en faire une espèce de caserne qui les mettroit à même de saisir le moment favorable de tomber, les armes à la main, sur le Directoire qui sourit aux menaces de ses foibles ennemis.

Qu'est-ce qu'un collet noir? J'en distingue de trois sortes : les émigrés, les poltrons fugitifs de nos armées, ou soustraits à la réquisition à force d'or et de bassesses. Vient ensuite ce vil troupeau de petits-maîtres énervés, dont l'existence est à peine aperçue dans les spectacles et les boudoirs, et dont tout le mérite consiste à singer ridiculement les sottises du jour, dans les façons, le langage et le costume, qu'ils varient d'un jour à l'autre. Ces derniers ne sont que des chenilles qui voudroient ronger l'arbre de la liberté. Je lis dans le Dictionnaire abrégé de l'Histoire naturelle, qu'il est

une espèce de chenille surnommée *la livrée*. L'auteur, après avoir fait la description de cet animal, termine son article par ces mots : « Il est important de détruire cette espèce de chenilles, dès qu'on les aperçoit. »

CHAPITRE CXC.

Aux rentiers.

Rentiers, classe infortunée et digne des larmes de tous les cœurs sensibles, que deviendriez-vous, s'il survenoit dans Paris une réaction royaliste qui eût quelques succès ? Vous n'avez plus que des titres nouveaux que le despote ne voudroit pas reconnoître. Il vous diroit : « Les titres que vous avoient donnés mes prédécesseurs, portoient en tête : *Louis, par la grace de Dieu, roi de France.* Que signifient vos inscriptions ? Je ne connois pas cela. »

Et vous, braves et vieux guerriers,

qui avez versé votre sang et sacrifié une partie de vous-mêmes dans les champs de la gloire, pour la défense de votre patrie, vous seriez honteusement chassés de cet hospice où les alimens et les secours vous sont assurés jusqu'à la fin de votre glorieuse carrière. Le despote vous diroit : « Sortez d'ici, malheureux, qui avez porté les armes pour la République au lieu de défendre *votre roi, son clergé et sa noblesse.* »

CHAPITRE CXCI.

Noms des rues changés.

J'AI lu un projet de géographie, dont Paris seroit la carte, et les fiacres les professeurs. Certes, j'aimerois mieux que Paris fût une carte de géographie, qu'un volume du calendrier romain; et les noms des Saints, dont les rues sont baptisées, ne peuvent être mis en comparaison, ni pour l'harmonie, ni pour

l'utilité, avec les noms de villes qu'on propose d'y substituer : ainsi le faubourg S. Denis s'appelleroit, dans cette supposition, le faubourg de *Valenciennes*; le faubourg S. Marceau, le faubourg de *Marseille*; ainsi la place de Grève s'appelleroit place de *Tours* ou de *Bourges*, etc.

Plaisanterie à part, si les noms des rues doivent subir un changement, celui-ci est plus raisonnable et mieux senti que celui que la barbarie et la rage révolutionnaire leur ont fait éprouver en supprimant le mot de *Saint*.

Les auteurs de ce dernier changement ont cru porter un coup mortel à la religion catholique, en lui ravissant l'antique honneur de consacrer nos rues étroites et dégoûtantes ; mais c'étoit une précaution d'enfant qui ferme les yeux en traversant des halliers. Ces noms de *Saints*, depuis si long-temps inconnus, et depuis plus long-temps appliqués aux rues de Paris, ne rappeloient pas plus les

apôtres ni les martyrs de la religion catholique, que la rue du Pélican ne rappelle à ceux qui la traversent, les mœurs de l'oiseau lourd et pêcheur dont elle porte le nom.

Quel est celui d'entre nous, quel est le dévot même qui, en passant dans les rues S. Honoré ou S. Antoine, se soit avisé du nom ou des faits de l'habitant des cieux qu'elles rappellent? Nous passions dans ces rues, comme les Anglais passent dans la rue S. Paul à Londres; les Turcs, dans la rue Ste. Sophie à Constantinople; les Romains dans la rue Flaminia à Rome, sans qu'aucun d'eux songe jamais ou à Flaminius, ou à Ste. Sophie, ou à S. Paul. Il y avoit un moyen de nous y faire penser, nous autres Français, c'étoit de nous le défendre; et c'est le sage parti qu'ont pris nos modernes iconoclastes. Outre l'hiatus barbare introduit dans la langue, et introduit par la suppression du mot *Saint* dans les rues *Honoré*, *Roch*, *An-*

toine, etc., ils sont allés directement contre leur but, en nous plaçant entre les douceurs de l'habitude et la crainte de passer pour aristocrates, en nous forçant, par cela même, à nous rappeler sans cesse et nos préjugés et leurs motifs : aussi, n'y a-t-il pas un républicain raisonnable qui attache aujourd'hui la moindre importance à ce sujet ; et s'il falloit opérer un changement dans les rues de Paris, il n'y a pas un homme sensé qui ne préférât celui du géographe dont nous avons parlé, lequel porte au moins avec lui un moyen d'instruction, et un caractère d'originalité.

CHAPITRE CXCII.

Libellistes.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la présomption de certains journalistes, ou de la crédulité du public, qui s'en rapporte aveuglément à

leurs décisions, et qui les soudoie pour s'en laisser tromper. Quelle confiance, en effet, peut-on prendre dans des écrivains assez téméraires, pour parler de tout sans examen, de morale sans mœurs; de religion, sans croire en Dieu; de littérature, sans savoir bien lire; d'économie politique, sans élémens? Quel intérêt, même de curiosité, peuvent inspirer des libellistes déclamateurs, qui ne savent qu'aboyer, mordre et calomnier; sans vues, sans moyens, sans pudeur et sans patrie?

Quel que soit le penchant que nous avons tous à lire avec plaisir tout ce qui porte le caractère de la malignité, encore faut-il que cette malignité soit assaisonnée, et que ce penchant soit nourri par l'esprit, qui seul peut, à la longue, en faire pardonner l'usage, ou en justifier l'excès.

A quelle estime peuvent-ils prétendre, ces hommes qui ne rougissent pas de se contredire ouvertement d'un jour à l'autre, sur la même personne, le même

événement, sur les mêmes ouvrages; qui, à la recommandation d'un fat ou d'un libraire, élèvent jusqu'aux nues l'écrivain obscur dont les opinions caressent leur parti, ou dont les dîners *prismatisent* les opinions; qui, pour recrépir une vieille idole, ou satisfaire leur animosité personnelle, se déchaînent contre les écrivains honnêtes qui ne s'abaissent point devant leur plat orgueil?

La peine du ridicule, il faut en convenir, est un châtiment bien doux pour ces folliculaires, écrivains d'hier, et calomniateurs infatigables. On ne conçoit pas comment ils auroient la prétention de l'éviter, ou la mauvaise foi de s'en plaindre.

Quelle est cette manière nouvelle de raisonner? Il y a eu de grands scélérats dans la Convention; donc la Convenvention est composée de scélérats! La République a été, depuis sa fondation, le théâtre des factions et du désordre;

donc il ne peut y avoir ni lois ni repos dans une république !

Les sottises de la cour ont engendré le déficit, qui a engendré la guerre de l'Amérique, qui a engendré la haine de l'Angleterre, qui a engendré la faction d'Orléans, qui a engendré les factions de Danton, Marat et Robespierre, qui ont engendré les Jacobins, qui ont engendré l'immoralité, l'athéisme et l'agiotage, qui ont engendré les pseudo-royalistes, qui ont engendré les journalistes, les libellistes, les pamphlétistes, dont nous avons parlé, et qui, déja oubliés, sont couverts du mépris le plus incontestable.

CHAPITRE CXCIII.

L'ombre de Rousseau.

J'ÉTOIS allé, selon ma coutume, visiter les piliers du dôme du Panthéon, et examiner avec attention ce qu'on a

droit de craindre ou d'espérer sur le sort de ce grand édifice, qui tient tous les esprits en suspens.

Magnifiques travaux, travaux de plus d'un demi-siècle, péririez-vous en un seul instant ! Je regardois, la tête penchée en arrière, ces colonnes majestueuses, le feuillage délicat et léger des chapiteaux, ces voûtes hautaines, ces triples voûtes ; et je leur disois : Superbes ! si vous devez vous écrouler, que ce ne soit pas, du moins, sans nous avoir envoyé un dernier et charitable avertissement.

O vains efforts de l'art ! ô trop coûteux monument ! ô dépenses sans fruit ! ô pompe stérile ! je faisois toutes ces réflexions en marchant ; lorsque tout-à-coup, j'entendis un doux gémissement qui sortoit d'un souterrain. Je m'arrête, j'écoute, je reconnois la voix tendre et plaintive de J. J. Rousseau.

« Que suis-je? que fais-je ici? moi, dans un temple ! pourquoi m'y a-t-on

placé ? Je reposois si bien dans l'île des peupliers ; c'étoit la dernière habitation que j'avois obtenue de l'amitié : les oiseaux venoient soupirer au-dessus de mon urne cinéraire ; souvent les jeunes filles des hameaux voisins couvroient mon tombeau de marjolaine, en chantant quelques airs de *mon Devin du village.*

« Les hommes m'ont arraché à l'Elysée où je goûtois un plein repos ; ils m'ont plongé dans une froide carrière de pierres. Au lieu de l'ombre de Fénélon que je cherchois, j'ai vu un spectre horrible, ensanglanté, qui prenoit la route des enfers ; il n'a fait que passer, il est vrai, mais il a laissé dans cette atmosphère, une odeur de crimes qui ne s'éteint point.

« Ah ! qui que vous soyez, qui m'entendez, ne repoussez point ma prière ; faites que l'on me ramène à mon île, que je respire encore l'air embaumé des campagnes, que je me sente réchauffé des rayons de ce soleil, dont la vue me portoit à l'adoration de son auteur.

« J'étouffe à l'étroit dans ce sépulcre; la terre s'ébranle sous mon cercueil; j'entends tomber des pierres chancelantes; on entre en tremblant, et soudain l'on s'éloigne. L'immortalité n'est point en sûreté au Panthéon ! oh ! je serai plus tranquille sous la voûte du ciel, sous cette coupole qui ne tombe point. »

Frappé de ces doléances, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de les transmettre aux amis de J.-J. Rousseau; et je fis des vœux pour que l'homme de la nature fût, d'après son vif desir, reconduit à Ermenonville.

CHAPITRE CXCIV.

Section Lepelletier.

C'EST un véritable miracle que l'existence de la capitale; elle a échappé à la coalition des rois, et à ses divisions intestines; elle a échappé à la famine : et lorsqu'on réfléchit sur ce qui a pu la sauver de ce dernier fléau, on ne peut l'attribuer qu'aux flots des aumônes les plus abon-

dantes, La création de cette multitude d'arrondissemens particuliers*, a favorisé merveilleusement une distribution égale, et a donné à chaque quartier un point central, qu'il eût été très-difficile d'établir dans le plan général.

Comment subsiste-t-elle, cette ville trahie par ses magistrats, et qui devoient en ouvrir les portes aux troupes des conjurés ?

Lorsque la première nouvelle de la prise de la Bastille fut regardée à Versailles comme une imposture; lorsque nous lui renvoyâmes la terreur qu'elle nous avoit inspirée; lorsque tous les fronts de la cour pâlirent en apprenant notre fière et majestueuse attitude, ce grand danger ne fut pas encore le dernier pour nous. Il n'y eut pas d'année où nos murailles ne fussent menacées d'incendie; et la rage des factions, qui s'agitoient dans cette immense cité, sembloit n'avoir point de murs qui pussent la contenir.

Tandis que des écrivains mercénaires, salariés par les Anglais, ne cessoient de

vanter, avec autant d'excès que de perfidie, le calme imposant de cette ville, et la majesté de ses assemblées primaires et permanentes; tandis qu'éclairés par une trop funeste expérience, nous ne cessions nous-mêmes d'inspirer de justes défiances sur ce calme trompeur, et d'appeler l'attention des patriotes de 1789, sur les invasions séditieuses, sur les écarts multipliés, et sur les attentats de ces assemblées primaires, qu'une poignée de factieux entraînoit dans les horreurs de la guerre civile, des émissaires travailloient sourdement ce peuple devant lequel on se prosternoit en public. Les royalistes creusoient sous nos pieds un abîme profond, tandis qu'ils couronnoient nos têtes de fleurs enivrantes : les scélérats ! ils parfumoient l'autel sur lequel ils vouloient immoler tous les Parisiens, comme auteurs ou complices de la mort du dernier roi.

Nous donnerons ici quelques développemens nécessaires à des faits, légers en apparence, mais dont les suites pouvoient

avoir, sur le sort de la République naissante, la plus meurtrière influence.

Ce fut le jeudi soir, 2 vendémiaire, qu'on essaya au jardin Égalité, le jeu des manoeuvres concertées dans les conciliabules de la section Lepelletier. On se rappelle qu'une douzaine d'étourdis insulta, dans ce jardin, des Invalides qui avoient crié, *vive la République!* Trois de ces insolens furent arrêtés, et le reste se dissipa comme une troupe de daims, au bruit d'un coup de fusil.

Le 3 vendémiaire, les sections du Théâtre Français, de l'Unité et de Lepelletier, prirent les plus violens arrêtés contre la Convention, firent proclamer la désobéissance aux décrets acceptés par la France entière, et nommèrent, selon l'usage, des commissaires, pour colporter et la désobéissance et leurs arrêtés. Le soir du même jour, des aboyeurs, adroitement répandus dans les différens quartiers de la ville, crioient qu'on incarcéroit tous les jeunes gens, tous.

Les jeunes gens effarés se rassemblèrent au jardin Égalité ; les groupes se formèrent ; les projets les plus audacieux furent proposés ; et tandis que les uns échauffoient les esprits, les autres chantoient le *Réveil du Peuple.* Un homme s'avise de demander : « Pourquoi ces cris ? pourquoi ces mouvemens ?... » — « C'est un Terroriste ! » s'écrie-t-on de toutes parts, « c'est un Terroriste !... » et le prétendu Terroriste est assommé. Les femmes se sauvent, les boutiques se ferment ; et un flot de jeunes gens se porte successivement aux théâtres de la *République*, de la *rue Feydeau* et du *Vaudeville :* les portes sont forcées, le spectacle est interrompu, et par-tout cette jeunesse despotique autant qu'inconsidérée, fait chanter le *Réveil du Peuple.* Tous ces préliminaires couvroient le dessein de grossir l'attroupement, de se former en bataillons, et d'aller attaquer la Convention.

Cependant

Cependant la force armée s'organisoit, les patrouilles circuloient, divisoient les groupes, et rompoient toutes les mesures hostiles, qui, faute d'un point commun, venoient échouer contre les plus petits obstacles.

A neuf heures et demie, les esprits étoient au dernier degré d'exaltation; les groupes étoient forts, nombreux et bruyans; une patrouille de grenadiers passe, trois coups de feu partent, dont un atteint la tête d'un grenadier: c'étoit le signal de la guerre, c'étoit l'instant critique; et si les grenadiers avoient été aussi prompts à repousser l'outrage, que leurs ennemis à le commettre, on ne doute pas que Paris ne fût devenu une Vendée royale; on ne vouloit que cela: mais, inébranlables dans leur devoir, ces braves militaires, n'ayant point l'ordre de tirer, ne tirèrent point; ils s'arrêtèrent immobiles, la baïonnette en avant. Ce fut alors que la lâcheté des scélérats parut dans tout son jour: n'ayant pu réussir à faire

égorger cette patrouille intrépide, ils se répandirent dans la ville, criant que la Convention faisoit tirer sur le peuple : *Aux armes ! aux armes !* les rues ne retentissoient que de ces mots : *Aux armes ! à bas la Convention ! vivent les Sections !*

Ligueurs imbécilles ! vous n'aviez pas compté sur tant de fermeté de la part des habitans de cette ville ; vous aviez cru, dans la haute présomption de vos projets ambitieux, que tout Paris s'ébranleroit à vos cris, marcheroit à vos ordres, et sacrifieroit à vos plaisirs, liberté, propriétés, repos, espérance, tout, jusqu'à la vie. C'est en vain que vous publiez que la Convention fait tirer sur le peuple : le peuple, tant de fois trompé par vos manoeuvres royales, veut voir, veut entendre avant que d'agir.

Cette temporisation funeste vous a perdus ; tout cet échafaudage de crimes et de folies s'est écroulé sous le poids de la vérité.

A onze heures tout avoit disparu. Que

faisoit la Convention pendant que ces pygmées s'agitoient autour d'elle ? Elle étoit assemblée depuis huit heures, mais sans délibérer. A dix heures et demie les comités de gouvernement entrèrent dans la salle. De cette séance, l'une des plus mémorables de la Convention, sembloient dépendre les destinées de la France : tous les esprits, las de cette guerre scandaleuse entre la Convention nationale et une petite fraction de la nation, demandoient des mesures vigoureuses et persévérantes ; tous les coeurs étoient animés du même sentiment, celui de mourir plutôt que de céder ; tous étoient réunis sous les mêmes drapeaux, ceux de la République.

CHAPITRE CXCV.

Chansonniers gagés.

On ne fait pas quatre pas dans les rues de Paris, sans trouver des baladins montés sur des tréteaux, qui, quand ils ont

attiré autour d'eux la multitude, par le son de quelques instrumens, entament ensuite un dialogue de leur composition. Ces moyens ne furent pas négligés pendant la révolution. On vit passer, par l'organe de ces vils histrions, toutes les maximes licencieuses de la démagogie.

Brisés par les tortures du régime révolutionnaire, nous entendions des chansonniers homicides, qui hurloient le soir dans le Palais-Royal : *A la Guillotine, Capet, à la Guillotine !* des furibonds, le sabre à la main, les accompagnoient. Ces mêmes chansonniers portoient sur des brancards, des hommes blessés à l'affaire du 10 août, défiloient dans le sein de la Convention en criant vengeance, dans leurs cantiques brutaux. On faisoit entrer dans des couplets, fort gais au gré de la populace, tous les noms qui entroient dans la composition de l'instrument fameux du supplice. Des expressions facétieuses étoient consacrées pour peindre le jeu de la planche fatale et la chûte des têtes

coupées. L'ironie amère accompagnoit la mort des condamnés, et des plaisanteries s'attachoient à toutes les fonctions et aux moindres mouvemens du bourreau.

Marat, Chabot, Robespierre, d'Orléans furent chantés par ces bouches publiques. Au 10 août ils étoient cachés dans des souterrains, en attendant l'issue du combat. Le chansonnier des carrefours les métamorphosoit en héros armés et combattant ; car ils vouloient aussi être réputés braves.

On les a entendus faire gémir leurs violons d'éternelles complaintes sur le meurtre de Lepelletier de S. Fargeau : et quand le meurtrier se fût brulé la cervelle (à ce qu'on dit, mais ce que je ne crois pas) sur le lit d'une auberge dans laquelle on étoit entré pour se saisir de sa personne ; les mêmes chansonniers évoquèrent toutes les furies des enfers pour le torturer ; et un greffier du tribunal criminel, qui se nommoit *Pâris*, n'osa

plus porter ce nom, et prit celui de *Fabricius*.

CHAPITRE CXCVI.

Soldats estropiés.

Ah! quel est l'homme qui, sans être attendri, peut rencontrer dans les rues ces honorables blessés qui rappellent à la mémoire les terribles combats où ils se sont trouvés? On retrouve encore, sur les visages de ces jeunes héros mutilés, l'empreinte du courage qui les animoit dans les batailles : et si notre œil pouvoit pénétrer sous leurs vêtemens, combien d'autres blessures glorieuses il découvriroit encore!

Que d'hommes sans bras, sans jambes! que d'hommes sans nez, sans menton, sans bouche! L'on ne découvre par-tout que des traces hideuses des cruautés de la guerre. O détestables rois! qui vous êtes ligués contre notre République naissante, croyant l'anéantir; vous qui vouliez nous

asservir, et qui êtes entrés sur notre sol avec vos foudres impuissantes, vous êtes les auteurs de ces tristes mutilations; l'humanité vous en accuse : mais que vous importe l'humanité, pourvu qu'un orgueil féroce cimente la couronne sur vos têtes !

Les voilà donc, ces soldats échappés au hasard des combats ! ils ont laissé dans les champs de la victoire la moitié d'eux-mêmes : arrêtons-nous par reconnoisance; rangeons-nous, laissons passer cette jambe de bois; tendons la main à cet aveugle, et ramassons la tabatière ou le mouchoir de celui qui a perdu son bras.

Il avoit été proposé que toute sentinelle porteroit les armes au passage de tout soldat estropié. J'ai regret que cette motion n'ait pas eu son plein effet. Quel républicain ne nourrit pas son patriotisme d'un nouveau degré de force et de courage, en voyant ces déplorables victimes de la vengeance aveugle des puissances coalisées, contre un peuple généreux ? Il a voulu détruire le gouvernement

honteux qui pesoit sur lui, et de lâches tyrans ont osé lui en demander compte; il l'a rendu, ce compte, à Turin, à Venise, à Rome, à Berne, à Mayence, à Amsterdam, aux portes de Vienne. Cette jeunesse mutilée me remet sous les yeux ces rapides et immortelles conquêtes. C'est en saluant le manchot, que j'aperçois le bras de son camarade, plantant bientôt l'étendard tricolor sur le sol Anglais. O pressentimens de la plus juste, de la plus mémorable des victoires, ne me trompez pas! Je n'ai jamais manqué de donner une marque de sensibilité ou de respect, à la vue de ces hommes estropiés, de ces guerriers que mon oeil suit dans leurs mouvemens lents et pénibles, jusqu'à ce qu'il soit humecté de larmes.

Un mécanicien a fait des jambes de bois, d'une structure si simple et si heureuse, que lorsqu'elle est couverte d'un bas et d'un soulier, l'oeil ne sauroit distinguer qu'elle est étrangère au corps qu'elle porte.

En général, une certaine hilarité n'a point abandonné le visage de ces soldats mutilés; et à une certaine mise décente, on reconnoît que la République veille sur leur entretien et sur leur nourriture.

Lorsqu'on entre dans la maison des Invalides, l'air, jadis infect, y est pur; les cuisines sont propres, et, d'après le régime républicain, sont communes. La révolution a apporté d'heureux changemens au régime intérieur de cet intéressant dépôt. Les gigots, les aloyaux ne tournent plus à triple rang de broches, pour les officiers seulement; la nourriture est égale pour tous, et voilà la bonne et bienfaisante égalité.

Les tables se composent de douze soldats; on leur sert le potage, un bouilli, un plat de légumes et une chopine de vin qui n'est point frelaté.

Des hommes robustes comme Hercule, portant d'à-plomb, et d'un bras où se prononcent les muscles et les veines bleues, des brancards chargés de plats, rap-

pellent ceux qui dans les triomphes d'Alexandre, portoient les vases et les instrumens de sacrifices.

Quand on visite cette immense maison, placée au nord, au milieu d'une plaine, et qui semble, par cette heureuse position, aspirer l'air pur des campagnes environnantes, on n'y trouve plus les belles statues de marbre des chapelles de l'intérieur; elles ont été descendues de leur base, rangées symmétriquement dans la cour du portail. Ces simulacres d'évêques offrent de loin, à l'œil du spectateur, l'image d'un concile. L'extérieur de cet édifice ne présente plus aujourd'hui que l'ombre de sa gloire première.

Son dôme, qui se perd dans la nue, conserve encore, en dépit du marteau destructeur des Vandales de 1793, des restes remarquables de son élégante et majestueuse attitude.

L'église est nue et tout-à-fait ravagée : l'autel, sur lequel s'élevoient six colonnes d'or d'une splendeur éblouissante, est

enseveli sous la poudre des démolitions. Des bonnets de liberté remplacent les fleurs-de-lys : il en a coûté des sommes immenses pour les effacer jusques dans les coins les plus élevés. On a appelé cette opération : *sans-culotiser le dôme royal.*

On ne verra plus de vénérables soldats, blanchis sous les armes, prier Dieu avec ferveur, et mêler à de pieux cantiques, le nom du fondateur de cet hospice.

CHAPITRE CXCVII.

Imprimeries.

Il n'y avoit autrefois que trente-six imprimeurs dans Paris; ils étoient privilégiés. La révolution a renversé ces absurdes priviléges. Qu'est-ce qu'une imprimerie? c'est mon écritoire, c'est celle de tout auteur, bon ou mauvais. Elles sont multipliées à un point étonnant; et l'imprimerie, après avoir fait tant de bien,

menace d'être épouvantablement funeste. C'est la pourriture de l'œuf : *corruptio optimi pessima.*

Mais, dira-t-on, comment faire une loi répressive ? Il n'y a pas de maison à Paris, pour ainsi dire, où il n'y ait aujourd'hui une presse, soit à la cave, soit au grenier ; et dans les mansardes, deux ou trois journalistes.

Vous pensez bien que tous les royalistes, tous les aristocrates, les encouragent à miner le gouvernement qui leur est odieux. Le gouvernement fait des miracles ; il faut nier les miracles.

Et quand ce régiment de folliculaires est introduit jusques dans la salle du corps législatif, et qu'il n'y a qu'une banquette qui le sépare des législateurs, comment ne se croiroit-il pas une puissance ?

En s'attribuant la puissance de médire, de satyriser, et de proclamer ses satyres soir et matin, n'est-ce point là une autorité dans laquelle on se complaît ? Comment la supposer illégitime ?

Le journaliste vous dira qu'elle est infaillible, et que par-là même elle devient irréprochable. Il ajoutera que, lorsqu'elle est avouée par la malignité publique, elle devient dès-lors souveraine.

C'est avec cette logique, que le journaliste s'est dit législateur; le législateur des rues, dont les décrets se publient dans les carrefours, et se promènent le long des ruisseaux. Quoi de plus authentique! Qu'est-ce que la voix grêle qui parle à la tribune, auprès du Stentor qui éveillera tout un quartier? il a la proclamation dans toute sa force et sa plénitude.

Les journalistes feront le désespoir éternel des gouvernemens; ils n'ont plus à craindre qu'eux-mêmes, c'est-à-dire, le mépris où ils tombent par leurs propres excès : ils y ont marché à grands pas.

Il y a des pays où telle femme déclare qu'elle veut être courtisanne et fille publique : on lui en délivre une patente; et elle jouit de la liberté illimitée de se prostituer. Eh bien! il y a deux classes

de journalistes : les uns qui cherchent la vérité, et veulent la dire, mais avec ménagement, et avec une sorte de respect pour le public et pour eux-mêmes. Pour que cette vérité devienne universelle, ils lui donnent une physionomie décente ; ils savent que c'est une certaine sagesse qui la fera adopter. Les autres précipitent leur plume et leurs assertions, affectent un style satyrique, même quand la nature ne leur en a pas donné le talent ; entassent la censure, le sarcasme, la raillerie, en confondant toutes ces nuances. Toute phrase leur est bonne, pourvu qu'elle soit caustique : la vérité, pour eux, est le gémissement de l'offensé. Envenimer les actions d'un homme public, c'est le faire marcher droit. Toute administration, toute autorité est tyrannique, dès qu'elle n'est pas parfaitement obéissante à leurs idées. Tout gouvernement est corrompu et assassinable, dès qu'il heurte leurs productions déréglées.

Il y auroit donc les journalistes sen-

sés, et les journalistes séditieux; ils se classeroient d'eux-mêmes; et le public, averti par l'enseigne, apprendroit qu'il y a autant de distance entre deux hommes qui écrivent périodiquement, qu'entre le chirurgien qui fait une opération anatomique, et le boucher qui découpe un boeuf.

Les excès de la presse ont duré jusqu'au 18 fructidor; le scandale, sans avoir cessé, est diminué depuis cette époque, parce que le Directoire a le droit de mettre le scellé sur les presses anti-républicaines : mais le journaliste sans pudeur, recommence le lendemain avec une autre *écritoire*. Vîte, à ces écrivassiers, des diplômes d'infamie!

CHAPITRE CXCVIII.

Magasiniers.

Celui qui a dit le premier que les marchands avoient formé le projet d'*avilir*

l'argent, n'a cru dire qu'un bon mot, et a dit une vérité. Il est très-vrai que, soit faute de bras, soit faute de frein moral; les marchandises éprouvent une hausse telle, que les plus habiles observateurs n'en connoissent pas plus la cause, qu'ils ne peuvent en assigner le terme.

On conçoit comment les marchandises coloniales, telles que le sucre, café, poivre, indigo, coton, se soutiennent à une haute élévation; il y en a deux causes sensibles pour tout le monde; la dévastation des colonies, et la cherté des assurances.

Mais les denrées indigènes, comme le vin, l'eau-de-vie, l'huile, la laine, le papier, les grains et toutes choses que nous recueillons chez nous, que nous avons recueillies abondamment depuis trois ans, dont les magasins et marchés sont remplis, pourquoi augmentent-elles tous les jours? pourquoi ne peut-on plus le lendemain, compter sur les prix de la veille? A moins d'une grêle universelle, ou d'une sécheresse convenable, il falloit vingt ans

autrefois pour changer les prix convenus des denrées usuelles : il ne faut aujourd'hui que vingt-quatre heures et la volonté d'un magasinier de la rue S. Denis.

Voici de quelles couleurs Ovide peignit les rentiers de son temps :

. . . . Famem lapidoso vidit in agro,
Unguibus et raras vellentem dentibus herbas :
Hirtus erat crinis. . . .

« Elle vit au milieu d'un champ couvert de pierres, la famine qui arrachoit quelques herbes clair-semées avec les ongles et les dents. Elle avoit des cheveux hérissés et en désordre, » les yeux enfoncés et livides, le visage pâle, les lèvres noires, la bouche effroyable. Sa peau rude et pleine de rides, laissoit voir des os qui perçoient de tous côtés. On auroit presque pu découvrir jusqu'au fond des entrailles. Sa poitrine avancée paroissoit ne tenir qu'à l'épine du dos ; et au lieu du ventre, on ne voyoit que sa place :

Ventris erat pro ventre locus !

CHAPITRE CXCIX.

Je suis un modéré.

A l'ombre des nuits, dans le silence, sous le secret, sans formalités, l'arbitraire, les haines individuelles, embastilloient les citoyens par milliers. Les arrestations se faisoient non-seulement à l'ombre des nuits, mais on les exécutoit avec les formes les plus dures et les plus humiliantes. Le comité de salut public avoit créé une infinité de dictatures en sous-ordre; et les citoyens dépouillés de tous leurs droits, malheureux, tremblans et muets devant leurs tyrans, comparoissoient devant un tribunal homicide, où les oreilles n'étoient frappées que d'un seul cri: *La mort! la mort!*

On n'exagérera point quand on dira que l'on a eu l'audace d'insinuer que les deux tiers de la France étoient des scélérats, et qu'il falloit exterminer seize

millions d'hommes pour rendre les autres libres.

Le tribunal révolutionnaire étoit l'amphithéâtre, qui, semblable à l'ancien, renfermoit les bêtes féroces chargées de l'exécution des sentences de mort. Et moi aussi, j'étois condamné aux bêtes; car c'étoit l'être, que de tomber entre les mains de Fouquier-Tinville et de toute sa horde scélérate, et d'être incarcéré en attendant son tour.

Mais lorsque la nation française respire, que ses phalanges nombreuses se rallient autour de l'autorité qu'elle a librement élue; que les ames s'épanchent, se dilatent, l'on a peine à prononcer le mot *modérantisme*: il n'a pas encore repris le rang que lui assure sa dignité!

Le voyageur se range pour faire place au torrent; mais quand ce torrent, qui rouloit tous les forfaits, a cessé de couler, comment est-on encore frappé de respect pour l'antre des cannibales? Combien les esprits étoient abattus,

puisqu'ils ont tant de peine à reprendre l'attitude convenable ! Relevez-vous avec moi, braves républicains, que je vous inspire le courage de vous montrer tous dignes enfin de la liberté ! Vous, destructeurs des trônes ; vous qui faites pâlir les tyrans de l'univers, pourriez-vous rester indignes des hautes destinées qui vous attendent ; pourriez-vous continuer de trembler devant ceux qui vous restent à punir ? Mais, direz-vous, ils vont crier au *modérantisme*. Qu'importe le mot, pourvu que vous soyez justes ? J'aime beaucoup le modérantisme qui me rend humain, tolérant, réfléchi : eh bien ! soit, je suis un modéré ; j'ai mérité la haine des grands patriotes du jour ; et en cela, j'ai recueilli selon mon voeu, car s'ils m'estimoient, je m'estimerois moins.

Quel calme ! quelle stupeur ! quelle léthargie ! le silence, le néant planent sur vous, républicains ; vous dormez, et la contre-révolution veille ! . . . . .

De la tyrannie de Robespierre il n'y

a d'éteint que le tyran; son affreux système lui survit. On écrivoit ces mots à Robert-Lindet; il n'y a pas répondu.

« Vous, couvert en partie du sang de la France; vous, l'un des inventeurs du tribunal révolutionnaire, qui, le 10 mars, vous êtes chargé d'en présenter le plus odieux projet, qui vouliez ce tribunal sans aucune forme d'instruction et sans jurés; qui, ce jour-là, fîtes rougir même Barrère, et vous attirâtes de sa part le reproche que vous effaciez le plus affreux des despotes; vous, le compagnon, le valet, le défenseur officieux de nos bourreaux; vous, qui avez déclaré que vous vouliez bien avec eux répondre de la mort des meilleurs citoyens, de celle de mes plus dignes amis; de celle du malheureux Lavoisier, dont le génie a éclairé, éclaire et éclairera long-temps les sciences, l'humanité, le monde; de celle de l'illustre et respectable Malesherbes, dont la tête devoit être garantie par l'honneur national tout entier, si l'on

eût alors écouté la voix de l'honneur ; de celle de l'intrépide Beauharnais, du vertueux André Chénier, du sensible Roucher, des aimables et généreux Trudaine, etc. etc. ; de celle même de tant de femmes dont les charmes égaloient l'innocence, et qui n'ont pu être immolées à la fureur de nos discordes civiles, que par la plus exécrable barbarie : comment osez-vous encore parler, écrire, imprimer, menacer, je crois, penser, dire ou prétendre que vous puissiez être utile à qui que ce soit de bon, vous montrer, vous mêler d'affaires publiques ?

« Comment pouvez-vous regarder vos mains ? Tant d'ombres errantes ne secouent-elles point les rideaux de votre lit ? Tâchez de dormir !... »

Les modérés ont fait une secte à part dans la révolution, autour de laquelle se rangeoit toujours le parti malheureux et le parti des indécis et des indifférens, c'est-à-dire, le plus grand nombre. Cette

secte auroit dû par-là toujours dominer, si la contraction terrible des passions dans les momens révolutionnaires, n'eût pas donné une action surnaturelle aux efforts du petit nombre.

Les modérés ont été odieux aux contre-révolutionnaires, lors seulement qu'ils obéissoient à la majorité, et qu'ils leur donnoien[illegible] croire qu'ils contribuoient par-là à la favoriser; mais ils ont été mille fois plus odieux aux révolutionnaires effrénés, parce qu'ils étoient une critique active de la conduite de ces furieux, et, sur-tout, parce que les révolutionnaires prévoyoient que les modérés seroient un obstacle à ce qu'ils s'emparassent un jour exclusivement de l'autorité dans la République, ce qui étoit, bien plus que l'amour de la patrie, le but de toutes leurs fureurs. Aussi les exaspérés révolutionnaires livroient-ils aux modérés une guerre bien plus terrible qu'aux contre-révolutionnaires; et les victimes les plus déplorables de la révolution sont-elles

dans cette classe méritante, estimée, et toujours étrangère à la vengeance.

Les modérés suivoient la révolution, mais ils ne la faisoient point : ils la suivoient, parce qu'ils voyoient bien que la corruption incurable de notre ancien régime l'avoit rendue infaillible, et qu'ils sentoient enfin qu'elle étoit dans la destinée : ils ne la faisoient point, parce que contribuer à une révolution qui doit faire nécessairement un nombre infini de malheureux, est une mission à laquelle jamais un homme probe ne se croira appelé.

Aujourd'hui que la révolution est faite, aujourd'hui que tous ces hommes énergiques et cruels qui ont servi la révolution, ou plutôt dont la révolution s'est servie pour se développer, aujourd'hui que tous ces hommes féroces ont été usés par la révolution elle-même, et qu'il ne reste plus que les exaspérés subalternes qui s'annullent toujours davantage par leurs efforts impuissans, c'est aux modérés à consolider un ouvrage qui

ne doit plus être exposé aux agitations révolutionnaires, et qui doit être enfin ramené aux motifs purs qui l'avoient fait entreprendre.

C'est aux courageux modérés qu'on doit que la révolution n'ait point été portée au point de cruauté où toute la France n'a que trop appris qu'on vouloit la pousser ; car on sait qu'il ne s'agissoit pas moins que d'ensevelir sous les ruines de leurs héritages un tiers des habitans de ces belles contrées. L'opposition constante des modérés a éloigné, a ralenti, a réprimé ces massacres si atrocement combinés ; et lorsque la colère du peuple a commencé à se calmer, lorsqu'il a été lui-même consterné des horreurs où on l'avoit poussé dans son délire, les modérés ont saisi le moment où un nouvel excès alloit nous déshonorer encore, pour se soulever dans toute la République. Le peuple entier les a secondés, las et honteux de tant d'atrocités, et le 9 thermidor s'est accompli.

Le 9 thermidor, le 14 juillet, voilà les deux jours de l'unanimité du vœu des Français dans leur révolution. Le peuple a paru tout entier à tous deux : sa souveraineté y a été frappante et décisive. Et c'est de ces deux journées que nous devons tirer tous les résultats de la révolution.

Le 14 juillet, le peuple français a dit : Je veux être libre. Le 9 thermidor, il a dit : Je veux être juste ; et c'est la liberté et la justice qui doivent amener la révolution à son salutaire terme.

Ainsi, si les modérés se sont opposés aux massacres de tant de Français au moins imprudens, s'ils ont eu le bonheur d'en sauver un si grand nombre au 9 thermidor, leur rôle n'est point fini ; il faut qu'au nom de ces mêmes services, au nom de l'humanité toujours outragée, ils sauvent de la fureur des réactionnaires, tous ces hommes que leur exaltation avoit trompés : leurs chefs audacieux ne sont plus. Les libérateurs du 9

thermidor ne souffriront pas qu'une conspiration inverse embrasse un autre quart de la France dans des massacres non moins exécrables : ils ne souffriront pas davantage qu'un parti nouveau d'assassins mette des insensés au désespoir pour les faire insurger, et pour avoir ensuite des prétextes de les égorger.

Il est temps, sans doute, que la loi seule règne. Le peuple a besoin de repos. Ne doutez pas, agitateurs des deux partis, qu'il ne veuille absolument le repos, et qu'il ne vous force à le lui laisser. Si vous avez des haines, mettez-les aux pieds de la patrie. Vos parens, dites-vous, sont morts : ah ! combien n'est-il pas mort de citoyens généreux à la défense de la patrie ! Ont-ils mis à leur sang un prix inappréciable ? et n'y aura-t-il que le sang des victimes de l'intérieur qui occupera toutes les pensées et tous les souvenirs ? La bataille est gagnée : la victoire est à la masse ; voilà tout ce qui doit rester de nos violences ; tout le reste

est partiel et peut être oublié. On ne doit plus crier malheur à telle classe d'hommes, malheur à telle autre ! et tous les sentimens doivent se confondre, toutes les passions doivent s'absorber dans le cri unique et universel de *vive la République !*.

Vous qui troublez aujourd'hui la République par vos vengeances, rappelez-vous avec combien de sincérité vous profériez ce cri salutaire, lorsque nous vous avons ouvert les cachots au 9 thermidor. Vous étiez tous alors républicains ; et nous crûmes ce jour-là fonder véritablement la République en vous rappelant dans son sein, avec un sentiment si profond du retour de sa bonté. Est-ce vous qui l'avez fait, ce 9 thermidor ? N'est-ce pas nous qui avons senti le besoin qu'il avoit de pardonner et d'aimer, et qui avons si ardemment saisi le moment de son retour à la clémence ? Ne trompez donc pas des espérances fondées sur un pacte aussi sacré ; nous vous le demandons au nom du

9 thermidor. Il faut que la réclamation de ce jour heureux soit le mot talismanique qui anéantisse toutes les haines, et qu'on ne le prononce jamais entre des hommes divisés par des factions, sans les rendre à la justice et à la paix. Voilà ce que les modérés ont droit d'attendre de leurs concitoyens, qu'ils ont servis tour-à-tour, et voilà ce qu'ils obtiendront infailliblement de tous les Français qu'ils ont à si juste titre le droit d'appeler leurs frères et leurs amis.

Et qu'on remarque que le peuple intervient dans cette reconciliation, qu'il la demande, qu'il l'appelle, qu'il la veut. Il sait bien qu'il est intervenu dans les fureurs ; il est comme cette amante forcenée qui, après avoir ordonné la mort d'un amant infidèle, crie à celui qui l'a servie, qu'il ne falloit pas l'en croire. Il est comme Alexandre, qui, après avoir tué un ami dont la hauteur l'avoit humilié, revient à sa générosité et à sa vertu naturelle, en faisant éclater tout son repentir et tout

son désespoir. Mais il faut savoir lui tenir compte de ses regrets, et ne pas pousser trop loin des excès qui l'attaquent lui-même, et qu'il ne peut que condamner encore. Ecoutez donc, agitateurs des deux partis, la voix des *Modérés*, et soyez convaincus que tous les esprits sont las de tous vos retours à la haine et à la cruauté; qu'il est temps que vous oubliiez, s'il est possible, vos délires et vos fureurs, et que le jour qui doit mettre un terme à tous les excès, car il faut bien que tout finisse, est arrivé.

CHAPITRE CC.

Le Russe à Paris.

Il va, il court, il se faufile par-tout; il écoute, il est souple et poli, il n'a point d'accent qui puisse le faire reconnoître; il écrit tous les soirs ce qu'il a entendu. Je l'ai rencontré, je l'ai déconcerté d'un mot : il faut qu'il soit bien payé, car il

croit à son empereur comme un dévot Musulman croit à son Mahomet.

De tous les cabinets de l'Europe, le cabinet de Russie est, sans contredit, celui qui, dans cette tourmente générale, a montré le plus d'adresse, et gagné le plus d'influence. Remarquez que c'est l'impératrice qui a manifesté le plus de haine contre la Révolution française, et qui a fourni le moins de contingent dans la guerre que cette haine a provoquée.

Depuis six ans, ce sont tantôt des flottes nombreuses qui sortent d'Archangel, tantôt des armées puissantes qui vont franchir la Dwina : mais rien de tout cela n'arrive ; et tandis qu'on attend l'effet de ces menaces, l'avisée princesse s'arrondit en Pologne, et continue tranquillement ses préparatifs contre la Turquie.

Mais si elle met infiniment d'économie dans les secours effectifs qu'elle ne cesse de promettre à ses alliés, elle n'en met aucune dans les manifestes, déclarations et dépêches qui, du fond de sa chancel-

lerie, vont alimenter le feu de la guerre jusqu'aux extrémités méridionales de l'Europe.

Elle vient de donner une nouvelle preuve de cette double politique, dans l'annonce de soixante mille hommes prêts à marcher, lesquels ont soudain reçu un contr'ordre.

Les trois quarts et demi des Parisiens, qui ne connoissent pas plus la Russie que la Chine, s'alarmèrent de cette annonce; mais, comme tout est passager dans cette grande ville, ils tombèrent dans une autre extrémité: ils regardèrent la Russie comme ne faisant point le plus petit poids dans la balance politique. Les troupes russes seroient aux portes de Paris qu'ils n'y croiroient pas.

On conseilloit naguère aux émigrés français d'aller conquérir le Canada, mais on ne leur disoit pas où ils trouveroient des trésors et une flotte pour opérer cette conquête. Pour nous, qui savons qu'on ne fera jamais d'un émigré, un aventurier,

un flibustier, nous leur donnerons des conseils plus assortis à leur *couardise*, à leur lâcheté.

Les émigrés ne trouveroient ni un roi, ni une cour au Canada; dirigeons plutôt leur marche pardevers ce monarque du Nord, qui a des entrailles de père pour ces grands *exterminateurs*, qui lui communiqueront, en échange de ses bons et loyaux services, le secret de fondre comme un aigle sur la France, et d'avaler vingt-cinq millions de *républicains* aussi lestement qu'un rentier avale son potage. Ce Benoît, empereur de Russie, comme il les choie, messieurs les émigrés! comme il s'empresse de les mettre à la tête de ses armées, et de leur assigner les places les plus éminentes!

Républicains philosophes, vous pensez que le temps des miracles est passé, demandez à Condé ce qui vient de lui arriver à la cour de son ami Paul. Émigrés de toutes les couleurs! s'il en est qui aient échappé à la vigilance de *Sottin*, et aux

recherches de *Tissot*, redressez les oreilles, et écoutez. Paul, empereur de son métier, avoit donné un dîner magnifique aux seigneurs de sa cour, parmi lesquels étoient des émigrés de haut-parage, et entr'autres, monseigneur le prince de Condé. Le dîner fut extrêmement gai; on avait arrêté d'écarter la politique de la conversation, et de ne s'occuper que des plaisirs de l'ancienne cour de France. On étoit au dessert, quand Condé laisse échapper un long soupir, qui, par un effet du magnétisme, vient ébranler les fibres sentimentales de l'empereur.

« Monseigneur, dit Paul, vous regrettez la marmite des Egyptiens, n'est-il pas vrai? Le parc, les jardins, les avenues, les salons, les meubles de Chantilly vous trottent dans la tête» ? Condé répond par un second soupir qui porte la *componction* dans toutes les ames. « Eh bien! dit Paul, je veux vous mener à Chantilly ». Ces dernières paroles électrisent tous les émigrés présens au festin; ils portent simultané-

ment la main à la garde de leur épée : *Vivat ! vivat !* s'écrient-ils ; allons, qu'on donne le signal du départ, et en un clin-d'œil nous fondrons sur Paris, et là, nous ferons une déconfiture des deux Conseils ; nous exterminerons le Directoire. . . . . nous. . . . . nous. . . . . — Modérez un peu cette ardeur chevaleresque ; je n'ai point promis de conduire *Monseigneur* à Paris, ajoute Paul ; je ne veux pas aller jusque-là (nous le croyons bien), mais à Chantilly. Prenons le café et la liqueur ; et nous nous rendrons au château ».

Des coursiers impatiens transportent, dans un char doré, le monarque et sa cour, au milieu d'un vaste parc. Des avenues laissent apercevoir, dans le lointain, un château magnifique. Un cri d'admiration se fait entendre : c'est Chantilly ! c'est Chantilly ! . . . . Condé ne se possède pas ; il retrouve son ancien château, ses jardins anglais, ses bosquets, ses boudoirs, ses meubles, ses tapisseries, ses tableaux. Paul s'est procuré à grands frais les dessins de

tous ces objets, et il a prodigué des millions pour l'exécution de cette féerie d'un nouveau genre.

L'on s'est amusé à Paris de cette fable pendant trois jours; elle a servi à mystifier quelques vieux personnages portant jadis livrée : je parle de celle que l'on endossoit alors sans honte; je parle des soupeurs chez le prince; il nous en reste encore. On aura peine à les désabuser. Ne faut-il pas que, pour la belle réception à Chantilly, et du comte et de la comtesse du Nord, l'empereur de Russie traite en camarade le Condé *sans terre*, et lui assigne quelque chose qui ressemble à une couronne ? O profonde diplomatie des anciens valets de cour!

CHAPITRE CCI.

Tiers parti.

Ce qui paroît clair aujourd'hui, c'est qu'entre les royalistes et les terroristes,

il se trouve un tiers parti qui ne veut pas plus des uns que des autres, et qui les combattra toujours avec une égale intrépidité. Ce qu'il y a de sûr encore, c'est que peu importe aux royalistes sous quelle forme ils doivent apparoître sur la scène, pourvu qu'ils étouffent la République dans son berceau; d'où l'on peut conclure qu'entre eux et les terroristes il n'y a pas une si grande différence, qu'on ne puisse les confondre, et les croire réunis par un pacte secret.

Les hommes qui ne voient que les apparences, peuvent croire au retour de la terreur, mais son talisman est brisé. La seule terreur qui soit à craindre aujourd'hui c'est la cruelle, c'est l'inévitable vengeance des royalistes, si jamais ils revenoient vainqueurs. Dans quels flots de sang ils voudroient laver leurs injures! avec quelle perfide adresse ils parviendroient à balayer de toute la France ce qu'ils appellent les ordures républicaines! Robespierre, les satellites de Robespierre,

étoient de grands scélérats ! ! ils nous ont fait prodigieusement de mal ; l'horreur qu'ils nous inspirent est bien vive ! ! ! ! Faut-il l'avouer ? les royalistes seroient pires encore ; ils seroient bien plus cruels, parce qu'ils verseroient un sang qu'ils méprisent, tandis que les autres frémissoient en versant le pur sang qu'ils outragoient ; ils seroient plus cruels, parce qu'à leurs motifs communs de parti, se joindroient les irritations de l'orgueil le plus implacable ; ils seroient plus cruels enfin, parce qu'ils y mettroient plus de formes légales, plus d'enchaînement de causes, plus d'apparence de justice : ils se souviendroient, au bout de trente ans, qu'un tel fut républicain ; ils dresseroient des chiens pour aller les reconnoître, et les saisir jusqu'au fond des caves, et jusqu'aux pieds des Pyrénées.

Ce qui trompe aujourd'hui les bonnes femmes et les bourgeois de Paris sur leur situation, c'est qu'ils s'imaginent que l'ancien régime reviendra tout d'un coup avec toutes ses douceurs ; le pain mollet, à deux

sous ; la tasse de café au lait, à six sous ; la viande, à huit sous, etc. etc. Pauvres gens ! ce bon temps ne reviendra que pour vos enfans, quand même vous auriez un roi ; il ne faut plus compter que sur la tranquillité et sur l'abondance qu'amèneront des lois républicaines. Un roi ne paroîtra désormais au milieu de vous, qu'escorté de tout l'appareil formidable de la guerre. Sa garde sera composée d'étrangers, prévenus contre vous ; son palais sera défendu par des tours et des canons ; vos sueurs, vos travaux, vos trésors et vos enfans, lui appartiendront.... Chaque jour, de nouveaux supplices vous rappelleront vos crimes et votre esclavage. Paris, cette ville coupable, ... ne verra plus ni seigneurs brillans, ni cours souveraines, ni clergé opulent. Son commerce de consommation suivra la cour du prince. Ses hôtels et ses monumens tomberont en ruines. Ses plus riches habitans fuiront une terre maudite, qui ne produira plus que des ronces et des épines.

Voilà le sort qui vous attend, malheureux, qui appelez un roi. Et vous, cruels anarchistes, qui ne voulez secouer les bases de la société et du repos public, que pour commettre impunément les brigandages qui vous furent toujours si chers, fuyez ou taisez-vous ; on connoît votre logique et vos inclinations bicêtriques. Voici l'esquisse du tableau qu'on a fait de votre exécrable commune municipale de Paris, et vous n'avez, non plus qu'elle, changé de physionomie.

« Là se réunissoient les idées les plus incohérentes qui aient déshonoré le cerveau humain ; et qui passoient pour un systême de démocratie digne du peuple Français !!.. Là, les mœurs abjectes, le langage corrompu, les appétits brutaux, sortis des cloaques les plus impurs, les plus bicêtriques, étoient regardés comme le signe d'un patriotisme ardent. »

CHAPITRE CCII.

Saint-Firmin.

Maison religieuse où furent massacrés impitoyablement presque tous les prêtres qui y étoient détenus. Henriot, qui avoit fait ses premières armés dans les massacres de septembre, ne quitta cette maison que quand il n'y eut plus de meurtres à commettre. Quand il en sortit, il étoit à demi-nu, couvert de sang, et le fer à la main. J'ai connu un de ces malheureux prêtres, qui, se trouvant dans les privés, s'y tint caché; et interpelé de descendre, il dut sa vie à ces mots: *Je vais à vous, citoyens; je me dépêche.* Cette résignation naïve le fit oublier.

Ainsi, dans cette muette cité, il y eut plus d'un foyer de boucherie humaine. Tous les sens frémissent d'horreur; et cependant ce système de barbarie, ce projet d'égorgement dans les prisons a duré

long-temps ; et des hurleurs de liberté ont reproduit les mêmes plans, et ne se sont jamais démentis.

Ah ! si Charlotte Corday avoit su tirer son poignard au sein même de la Convention, et non au domicile de Marat, la postérité lui décerneroit une palme plus belle encore et plus verdoyante. Quand cette femme extraordinaire fut conduite au supplice, sa marche fut un triomphe. Tous les hommes sensés ou sensibles, se représentoient, d'un côté, cet énergumène qui ne jetoit jamais que le cri d'une bête féroce, immolé pour ses crimes ; et de l'autre, cette héroïne victorieuse, tranquille sans affectation, et donnant sa vie avec joie : satisfaite du grand exemple, elle sembloit pressentir les éloges de la Muse de l'Histoire.

Le buste du monstre étalé, placé, promené par-tout, devoit bientôt tomber : celui de Charlotte Corday, déja érigé dans tous les coeurs républicains, placé avec honneur au-dessus de la table où j'écris ;

sera environné de tous les rayons de la gloire que dispense sur le globe l'ami de l'humanité.

Ceux qui embaumèrent le *cœur de Marat*, qui le déposèrent dans une urne sépulcrale, qui l'exposèrent à la vénération de ses fidèles, qui le comparèrent à un dieu, se réjouirent intérieurement de sa mort; ils s'en réjouirent, parce qu'elle devint le prétexte pour noircir davantage les vrais amis de la liberté, et les massacrer avec plus de facilité. L'apothéose d'un Marat! cela est-il croyable? sur-tout après le 9 thermidor! C'est bien là la preuve que les sanguinocrates se succèdent les uns aux autres, et qu'après s'être égorgés entre eux, ils ont soif du sang qui ne leur ressemble pas, tout comme de celui qui leur ressemble.

CHAPITRE CCIII.

Fête du 10 thermidor an IV.

Si le nombre et l'éclat des voitures, si la réunion des femmes les plus élégantes, des jeunes gens les plus merveilleux, et des chevaux les plus fringans ; si une foule de spectateurs formant une longue procession de Paris jusqu'au Champ-de-Mars, et garnissant les talus dans toute leur étendue ; si tout cela, dis-je, peut donner l'idée d'une fête brillante, *quoique sans festin*, l'ordonnateur de celle du 10 thermidor peut se flatter d'avoir réussi.

Qui eût pensé, en voyant tant de richesses prodiguées sur les chars et sur les femmes, et tant de gaîté répandue sur les visages, que nous étions encore en guerre avec un tiers de l'Europe, que le sang couloit à la frontière, et que le trésor national étoit épuisé ?

Qui eût dit, en considérant cet immense rassemblement de soldats, de

chevaux, de cabriolets, de femmes, de jacobins, de royalistes et de républicains, tous se touchant sans se heurter, se heurtant sans se renverser, ou se renversant sans se tuer; que c'étoit ce même peuple, ivre de sang et furieux de carnage, qui s'égorgeoit il y a deux ans, et qui s'égorge peut-être encore en ce moment à Marseille? Peuple léger, frivole, inconséquent, mais point méchant, mais bon, lorsqu'il est lui-même, lorsqu'il n'est pas, entre les mains des factieux, l'instrument d'une vengeance, ou l'objet d'une effroyable spéculation! je le vis hier dans ses goûts, dans ses habitudes, dans son véritable élément. Du repos, *des fêtes et du pain*, voilà ce qu'il demande; et voilà tout ce qui déconcerte tous les Numas d'anti-chambre, qui veulent à toute force en faire un peuple guerrier, jaloux, inquiet, un peuple de Spartiates, toujours en guerre avec l'univers, et se contentant dans ses foyers, de se frotter le corps d'huile, et de manger du brouet noir.



Il me fut permis d'entrer au Champ-de-Mars : les élus seuls y pénétroient avec des cartes ou sans cartes, mais toujours guidés par un ou deux généraux, dont il ne manquoit pas, à qui les piétons auroient desiré plus d'adresse à conduire leurs chevaux, et moins d'ardeur, pour ne pas dire plus, à repousser ceux qui n'avoient pas l'honneur de leur appartenir de près ou de loin. . . . .

En général, l'ordre manquoit, ou par la faute des chefs, ou par l'insolence de leurs employés. Le peuple, impatienté d'être toujours repoussé, et de n'être jamais appelé aux fêtes que pour les voir de loin, força la garde, et fit trois ou quatre trouées dans l'enceinte. Les courses, au reste, ne méritoient pas tout ce brillant appareil ; elles furent aussi mesquines que notre inexpérience dans ce genre peut aisément le faire supposer. C'est le fils d'un maquignon qui a remporté le prix de celle à cheval. . . . . .

Du Champ-de-Mars je me rendis aux

Champs-Elysées. C'étoit un autre spectacle : on eût presque dit un autre peuple, si la danse, si les jeux, si les chants, n'eussent également rappelé sa légère insouciance et son aimable frivolité.

Mais il n'y avoit plus ici de ces femmes brillantes de graces et de parure, il n'y avoit plus ni chevaux anglais, ni élégans à *parole numéraire* : c'étoit la simplicité bourgeoise, c'étoit le peuple ouvrier, le peuple rentier, le peuple par excellence, assis sur l'herbe, mangeant des cerises et des échaudés, ou se promenant gaîment autour de la charmante enceinte de guirlandes, de lanternes et d'artifices, que *Ruggiery* achevoit de décorer.

L'illumination ne fut complète que fort tard ; elle fut lente à se former ; mais les spectateurs, occupés de leurs jeux, n'avoient l'air ni de s'ennuyer, ni de s'impatienter.

L'obscurité de la nuit, la douceur de l'air, le mélange des groupes, la disposition des esprits, le bruit des danses, la

magie des arbres, tout favorisoit les doux entretiens, et sembloit encourager les épanchemens et la gaîté.

Il étoit près de onze heures quand on tira le feu d'artifice. On connoît tous les talens de Ruggiery pour ce genre de spectacle pyrrhique, dont les Parisiens sur-tout sont si curieux ; on n'eut à reprocher à celui-ci que d'avoir été trop bref, et peut-être aussi à l'auteur de n'avoir pas élevé son foyer assez haut.

Le tableau de l'enceinte entière, tout en feu par l'incendie des poteaux et des guirlandes qui la composoient, fut extrêmement brillant, et n'eut, comme en général toutes les choses brillantes, qu'un moment trop court d'existence ; et c'est dommage, car à voir les regards fixés sur cet objet, long-temps après qu'il fut disparu, on pouvoit deviner tous les regrets qu'il avoit laissés.

Quand chacun fut bien assuré qu'il n'y avoit plus rien à voir, on songea à se retirer. Mais il arriva ici un très-plaisant

événement

événement, que l'éclat du feu dont on venoit d'être ébloui, peut seul expliquer; c'est que personne ne reconnut plus son chemin : les uns s'en alloient au bois de Boulogne pour gagner Paris; les autres alloient du côté de la rivière, croyant marcher vers le Garde-Meuble. On erroit à l'aventure, en se demandant réciproquement sa route. Tout le monde avoit l'air égaré. On se frotta les yeux, on se reconnut, et il n'en résulta pas d'autre inconvénient.

Nous ne finirons point cet article sans citer, entre beaucoup d'autres preuves dont nous avons été témoins, de l'harmonie et de la bonne amitié qui a régné constamment dans cette fête nocturne, et qui sembloit, de tout Paris, ne faire qu'une seule famille, le trait suivant; il ne sera pas déplacé dans le journal des moeurs :

Trois ou quatre mirliflors, du nombre de ceux que nous avions vus caracoler au Champ-de-Mars, et qui s'entendent à manier un cheval, à-peu-près comme ils

savent respecter les femmes, traversoient une plate-bande jonchée de jeunes filles à côté de leurs mères et de leurs petits frères, et de quelques soldats qui n'étoient pas en faction : ils traversoient, dis-je, en se lançant niaisement sur leurs hanches, et en chantant les chansons les plus ordurières. Un soldat s'avance au-devant d'eux, et, d'un ton aussi calme qu'honnête, leur dit : « Citoyens, ce n'est pas au milieu de femmes honnêtes et dans un rassemblement de famille, mais au b.... qu'on chante de pareilles chansons ». Les étourdis n'en voulurent pas savoir davantage, ils se sauvèrent en courant.

CHAPITRE CCIV.

Le bâton à deux bouts.

C'est celui dont s'arment les royalistes, avec beaucoup de dextérité : il se termine d'un bout par un poignard vendéen, et de l'autre, par un tranchet de savetier,

aiguisé par Babœuf ou Antonelle. On le distribue lors des assemblées primaires ; et ce seroit être très-imprudent que de ne témoigner que du mépris sur les doubles manœuvres de certaines gens à double face, qui caressent d'une main et assassinent de l'autre ; qui se réservent, dans toutes les crises, des portes de derrière ; qui tantôt flattent, tantôt déchirent le parti vainqueur.

Lorsqu'on est ennemi des fripons, des tyrans et des sots, il est difficile de passer à travers d'eux sans être froissé : de là, ces portraits si divers sur le même homme, d'après les salons où l'on parle de lui. Les patrons de la dissolution politique savent qu'à défaut des armes de la raison, le mensonge et le dol ont plus d'une fois séduit les caillettes de Paris. Ils savent encore qu'à force de répéter avec une constance et une impudence infatigable leurs calomnies, ils parviennent, d'une part, à les insinuer ; de l'autre, à forcer à des justifications tou-

jours fatigantes pour le public et celui qui en est l'objet.

La surveille du 13 vendémiaire, indépendamment de mes adresses, je faisois tout pour dissuader les Parisiens de marcher contre la Convention. Je leur disois : Avez-vous un gouvernement tout formé, et qui soit le rouage de la machine politique ? vous n'aurez point de farine le lendemain de votre belle équipée : voulez-vous manger vos plâtras ?

Il fut dit dans toutes les sections de Paris, que Mercier, représentant du peuple, avoit dit publiquement, que la Convention feroit manger aux Parisiens leurs plâtras.

Ma tête fut proscrite ; le portier de ma maison étoit gagné, et l'on n'attendoit que le signal, pour faire de moi et de mes proches les premières victimes de la fureur populacière,

J'avois su combattre le despotisme dans ses jours de triomphe. J'affrontais la mort pour dire aux sections qu'elles

seroient rebelles, si elles faisoient un pas.

CHAPITRE CCV.

Parchemin-monnoie.

Le dogme de la souveraineté nationale fut confirmé d'une manière assez plaisante ; car il fut un temps où chaque particulier se croyoit en droit de battre monnoie. La disparution du numéraire avoit donné cours à une foule de billets de petite valeur, émis par d'obscures maisons de commerce. Les épiciers, les limonadiers écrivirent leurs noms sur des petits morceaux de parchemin, et voilà du numéraire ! Le délire fut poussé jusqu'au dernier excès. Chacun fit son écu.

Une maison, dite de *secours*, écrasa ceux qu'elle avoit secourus, par une faillite considérable. C'étoit encore au milieu de la pénurie du trésor public, et de la rareté des objets de première né-

cessité, qu'on agitoit la grande question de la garde départementale.

On ne vit jamais rien de tel dans le monde politique. Une Convention nationale, convoquée dans la crise la plus effrayante, et appelée pour parer à une dissolution totale, n'avoit aucune force physique quelconque, et étoit exposée aux outrages des sections et aux poignards des assassins. Une municipalité tenoit tout le pouvoir, et se gardoit bien de réfréner les provocateurs au meurtre: elle fatigua, elle menaça, elle attaqua même tous les députés des départemens, avec insolence et succès. Le parti d'Orléans, encore incertain à cette époque, se rangea du côté du crime et de l'audace; et se séparant tout-à-fait de la Gironde, prépara le règne de Robespierre. Louvet, qui l'avoit constamment deviné, dressa contre lui un acte d'accusation, qui fut malheureusement rejeté. Le ministre Roland fut en butte à tous ces cruels anarchistes. Pache, le plus

fourbe des hommes, se jeta dans tous les complots ténébreux, et donna la main à Marat et au duc d'Orléans. La demande de quinze mille livres que le premier avoit faite au second, après les massacres de septembre, en dit assez.

Ah ! si l'expulsion de Philippe d'Orléans et de ses fils avoit eu lieu, ainsi que le vouloient la sagesse, l'éloquence et la vertu, que de crimes et de malheurs épargnés à la France ! La force du parti d'Orléans fut dans toute cette monnoie de parchemin qu'on distribua de tous côtés; et quoiqu'elle fût de courte durée, elle devint un ferment d'agitations populaires, qui prirent chaque jour un caractère plus effrayant.

CHAPITRE CCVI.

Henriot.

Il avoit bien choisi son chef, dans la personne de Henriot, le parti Jacobin :

audacieux brigand, associé à toutes les manoeuvres des députés brigands. L'histoire de nos désastres offre la physionomie de ce commandant-général, nommé par le conseil révolutionnaire de la commune, sous un jour aussi neuf qu'épouvantable. Domestique d'un procureur, commis aux barrières, chef de la force armée, on le vit, au 2 juin, donner des ordres pour tirer le canon d'alarme; il enveloppa toute la Convention, et peu s'en fallut qu'il ne fît tirer le canon sur elle. Il est certain que les ordres en furent donnés : j'étois présent, et je vis toutes les dispositions hostiles. . . . . .

On peut justifier, pour ce jour-là, les habitans de Paris; ils marchèrent sans savoir où ils alloient; ils ne vouloient point écraser le côté droit. Toute l'autorité avoit passé à la commune; c'est elle qui faisoit les lois et les exécutoit. Appelés aux armes, au bruit de la générale, du tocsin, du canon d'alarme, les Parisiens, dignes encore de la liberté, ne

se prêtèrent point aux féroces insinuations des démagogues.

Pendant tout le jour, la Convention fut entourée de près de 80,000 hommes, ignorant la plupart pourquoi on les avoit rassemblés. La Convention, cette puissance formidable qui avoit fait la faute inconcevable de donner la force armée à son ennemie, n'étoit plus qu'un corps atténué, à qui il ne restoit aucun moyen de résistance. Il n'y a pas de doute que si les véritables citoyens de Paris, qui étoient alors sous les armes, eussent été instruits de toutes les ruses machiavéliques, cette journée ne se fût terminée d'une manière différente.

Je le répète : Paris ne fut point coupable ce jour-là ; il n'avoit soif d'aucun sang. Les habitans de cette grande ville furent stupéfaits le lendemain, et ne pouvoient comprendre comment on les avoit fait servir à la destruction de la seule autorité qui devoit les protéger. Le parti Montagnard tourna ce grand mou-

F 5

vement à son profit, et avec une si profonde habileté, que je ne saurois, moi qui le connoissois, l'attribuer qu'au hasard. Je les ai vus trembler, frémir, se regarder comme perdus; et le lendemain, interprétant en leur faveur l'aveugle insurrection du peuple, ils marchoient sur nos têtes.

Quel jour incompréhensible! le balancier pouvoit pencher du côté droit; et combien n'eût-il pas alors prévenu d'atrocités! combien n'eût-il pas épargné de honte au nom français, à l'espèce humaine elle-même!

Hélas! il étoit dit que notre courage et que notre intrépidité seroient vaincus ce jour-là; car nous ne cédâmes point sans combat; et ce ne fut, dans la suite, que l'espoir de sauver nos vingt-deux malheureux collègues, qui enchaîna notre langue et nos bras. Je le dis comme témoin: nous fûmes trompés, déçus, amusés, perfidisés; nous ne crûmes jamais à cet excès d'audace: nous crûmes

qu'ils ouvriroient les yeux pour leurs propres intérêts. La démence et la férocité de la commune achevèrent de tout perdre ; et quand Chaumette dénonçoit un grand acte de fédéralisme qui avoit eu lieu dans quelques sections, et ce fédéralisme, qui pourroit le croire, c'étoient les processions ! Quand nous entendîmes le même Chaumette dire : Nous ferons aussi des fêtes civiques ; nous célébrerons le 31 mai ; le peuple sera notre dieu ; il ne doit pas y en avoir d'autre ; nous ne crûmes jamais que la Convention s'endormiroit dans ces extravagances, et qu'elle s'éveilleroit pour frapper le crime et la folie. Mais non, on popularisa Henriot, on le choisit pour protéger la constitution de Hérault de Séchelles, celle de 1793, ce code si ridicule, si anarchique, qu'il est constant que ses auteurs n'ont voulu en faire qu'un leurre, pour appaiser toute la France soulevée contre eux et contre leur horrible conduite.

C'est après avoir usé de ce stratagême

impie, que les bourreaux de la nation, qui nous avoient endormis avec elle, déchaînèrent tout ce qu'il y avoit de vil et d'atroce, contre ce qui avoit des idées de justice et de liberté.

L'amour de la patrie nous porta à ne point jeter dans les départemens la protestation suivante, que je joins au mémoire justificatif que le parti Montagnard n'a pu effacer, ni sous les verroux, ni dans le sang.

CHAPITRE CCVII.

Fourniturier s.

Si l'homme le plus désintéressé ne peut s'empêcher quelquefois de jeter un regard de convoitise sur les méprisables richesses des fourniturier s, qu'il songe que ce vil égoïste, que ce dilapidateur criminel, s'avancent vers les jours de flétrissure; que leurs noms seront connus et livrés au mépris universel. Ils sont bien odieux, ces

conspirateurs soudoyés de l'or de l'étranger, qui nous abreuvoient d'ignominie, et qui buvoient notre sang : eh bien ! leurs projets de meurtres et de dévastations seront moins détestables que ces projets de rapine, de vol et de brigandage, en ce qu'ils ont un caractère de lâcheté et de bassesse, qui appelle l'infamie. Les grands assassins seront moins exécrés que ces voleurs, enfans de la crapule, qui, sous un front hypocrite, ont dissout, dans la fortune publique, toutes les fortunes particulières. Le pillage a quelque chose de plus honteux que la violence. La fatale charrette est déja prête ; les cordes, pour me lier les mains derrière le dos, sont déja préparées ; le funeste couteau est déja en l'air, et ne tient qu'au jeu d'un petit verrou ; la mort n'a qu'un instant ! mais, périr par le froid et barbare calcul d'un tranquille spéculateur ; lui voir ordonner mon trépas et celui de mes concitoyens ; lui voir manger les entrailles de la République ! non ; cet homme insolent

et vil, ce fourniturier sans pudeur, il deviendra l'horreur et la honte de la postérité la plus reculée ; et toi, Justice, qui tôt ou tard lèves ton glaive, ne laisse pas échapper un tel coupable ; saisis-le au milieu de ses exécrables richesses, il a conspiré contre tous ; qu'il dégorge, et qu'il soit ainsi puni ; car le genre de mort qui a frappé les vrais républicains, est trop glorieux pour peser sur sa tête.

J'ai voulu substituer le mot *fourniturier*, à celui de fournisseur, pour désigner les fournisseurs escrocs, larrons et punissables.

CHAPITRE CCVIII.

Toast.

Depuis quelque temps les journaux et les salles à manger retentissent de toasts. On ne fait plus de *réunion* (ce mot veut dire, en langue nouvelle, grand repas), sans porter des santés à la jus-

tice, à l'humanité, à toutes les républiques, au beau sexe des deux hémisphères. Celui-la est-il galant ?

On porte des santés à la Constitution de 1795, au 9 thermidor et au 14 juillet.

On porte des santés aux armées d'Italie, aux armées d'Allemagne, et à leurs chefs. On porte des santés à la paix universelle.

Cet usage, servilement copié des Anglais, est également adopté par les exclusifs et les royalistes. Mais comme les toasts sont multipliés, il en résulte quelquefois une autre ivresse que celle du patriotisme.

Je suis fâché que nous soyons, en cela, les singes de l'Angleterre. J'ai vu porter des santés devant les images des vingt-deux députés assassinés : falloit-il donc des toasts pour exciter en ce moment la sensibilité des convives ?

Les royalistes, dans ces fêtes, sont toujours plus sobres que les Jacobins. Vous les reconnoîtrez à un certain flegme, à une concentration que n'a point l'ancien Mon-

tagnard : il est franc dans ses vices, comme il l'a été dans ses crimes.

On conçoit facilement comment, sous le règne de Philippe-Auguste, un chevalier pouvoit boire et s'enivrer d'amour pour la victoire et pour sa maîtresse ; mais dans un temps, et sur-tout dans un pays où l'on avoit laissé ces libations aux francs-maçons, j'ai vu adopter, avec quelque peine, cette coutume d'aligner ses verres, de les lever en cadence, et de charger, en cérémonie, son estomac, en l'honneur de gens et de choses qui sont loin de nous, et pour lesquels on ne peut ressentir une affection sincère.

Ne sommes-nous pas sortis de notre caractère, en suivant cette mode britannique ? J'aurois voulu que nous eussions trouvé quelque chose de neuf, et qui appartînt plus spécialement au génie français. Nos ancêtres trinquoient : bon cela ; quand les regards se croisoient ainsi, les cœurs se touchoient. Mais boire à des êtres métaphysiques !

C'est une étude aujourd'hui, que la composition de tous ces toasts. La diction en est vue, revue, corrigée; on pèse les paroles et les syllabes; on y met une importance sérieuse; ce qui ne s'accorde guère avec la gaîté de la table. Mais le Français fera toujours sérieusement les petites choses, et sera léger et leste pour les grandes.

L'inventeur d'un toast se fait célébrer le lendemain dans tous les journaux; et le plagiat le plus impardonnable, seroit d'avoir tenté de ravir à autrui une gloire personnelle. Il n'y auroit pas assez d'affronts pour le coupable plagiaire.

CHAPITRE CCIX.

Tailleurs de plumes.

Il n'y a personne qui n'ait eu à se plaindre, soit de l'insolence, soit de l'ignorance, soit de la multitude des commis employés dans les bureaux à tailler

des plumes, et à obstruer la marche des affaires.

Jamais la bureaucratie ne fut portée à un point plus exagéré, plus dispendieux, plus fatigant. Jamais les affaires n'ont autant langui, que depuis la création de cette armée de commis, qui sont, au travail, ce que les valets sont au service. Les consignes, les réglemens, les enregistremens, les formalités de toute espèce, ont été multipliés avec tant de profusion et si peu de discernement, que bien des gens, dégoûtés d'attendre leurs pensions et de solliciter leurs affaires, ont pris le parti d'y renoncer.

Cette manière d'administrer par les agences, les commissions, les bureaux et les commis, a non-seulement troublé l'ordre civil, mais à démoralisé l'administration, en la surchargeant d'une foule de sots, d'ignorans, de traîtres et de royalistes, qui ont pris leur faim pour du zèle, et leur zèle pour du talent; en donnant des exemples scandaleux et fréquens

de fortunes rapides et monstrueuses entre les mains les plus viles, les plus ineptes ou les plus perfides; en multipliant, dans les agens du gouvernement, les moyens de corruption et les objets de cupidité; en ouvrant de nouvelles issues à l'intrigue, à la cabale, à l'astuce, à l'immoralité, aux spéculations infâmes de l'agiotage et du royalisme; en semant de nouveaux obstacles les avenues de la justice, et le retour si desiré des lois; en étouffant la voix de la liberté et les réclamations de l'infortume; en introduisant, dans la société, l'espionnage et la délation qui ont répandu par-tout la méfiance, l'hypocrisie, la servilité; en livrant enfin nos finances à un chancre plus rongeur, plus dévorant cent fois que celui qui nous a précipités dans la révolution.

Cette manie de la plume, qui date de M. *Colbert*, n'a pris ce degré de scandale que depuis trois ans. Les commis, les papiers, les détails ont tout absorbé. Le commis, secrétaire ou greffier de la

plus obscure pétaudière, nommée *comité*, est environné de plus de liasses, est plus affairé, plus important que jadis le ministre de la guerre. Avec la plume, on gouverne tout, et sans appel; militaire, subsistance, police, intérieur, diplomatie, commerce et politique. Quand le premier pas est fait en ce genre, les abus vont toujours croissant, les détails ne finissent plus; chacun de ces détails demande un homme, parce que chaque homme demande une place.

Des papiers et les bureaux se multiplient à l'infini. Il faut des commis aux détailleurs, des expéditionnaires aux commis, des garçons aux expéditionnaires; et cela se subdivise encore, parce que les détailleurs font les détails, les affairés font les affaires, et les écrivains font les écritures. Cinq hommes éclairés et laborieux auroient fait la besogne du comité de législation, que cent dix-sept commis faisoient mal. Le marquis de Louvois avoit deux premiers commis; on a vu

soixante - douze chefs aux différens bureaux de la guerre, chacun desquels avoit sous ses ordres vingt-cinq commis et quatre expéditionnaires. — Mais au moins ces commis savent leur métier ? — Ils n'en savent pas les premiers élémens : la plupart ne savent pas lire. On va nous croire exagérés, mais c'est à la lettre : les fautes d'orthographe, les fautes de français, les fautes de sens, ne sont que les moindres vices de ces jeunes merveilleux naguère si dégoûtans. En général, leur écriture est belle ; et l'on diroit que c'est le seul essai qu'on ait exigé d'eux, comme autrefois la taille étoit le seul mérite que M. de Poyanne cherchât dans les hommes de son régiment ; mais l'écriture ne donne pas plus d'instruction que le courage et la taille. Les carabiniers furent perdus, dès qu'on prit les hommes à la toise. Les bureaux seront toujours une sentine dégoûtante, dès que pour y entrer il suffira d'avoir une écriture de bureau.

Voilà les abus que le gouvernement se propose de réformer. S'il ne l'a pas fait plutôt, c'est qu'au milieu des débris de toute espèce où l'a laissé successivement la chûte des Jacobins et des royalistes, son premier soin fut de se reconnoître.

Le second sera consacré à balayer les administrations, les agences, les commissions et les comités, de toutes leurs immondices. Et ce n'est pas l'affaire d'un jour, quand on n'a pas à ses ordres les eaux du fleuve Alphée.

CHAPITRE CCX.

Tous les partis dévoilés.

Tel est le titre d'une brochure de trente-deux pages, dans laquelle l'auteur, dont je suis loin de partager les opinions, n'a pas laissé que de bien saisir quelques nuances de la révolution. Voici comme il peint les principales factions qui ont joué un rôle dans ce grand drame.

Les *Jacobins ;* Ce parti despotique, hachant et haché tour-à-tour, est très-considérable : il a deux liens très-forts, la sottise et l'entêtement. La persécution en a fait un corps : ils se regardent comme opprimés. On les accuse tous d'être criminels, c'est ce qui les perpétue.

Les *Feuillans ;* Secte hermaphrodite, cédant tour-à-tour à la force, à la peur et à l'orgueil ; serviteurs perfides, amis impuissans, ennemis dangereux.

Sociétés populaires; composées de meneurs et de menés, qui se sont crus le *souverain*, quand ils ont eu la clef de toutes les prisons, et obtenu l'impunité de tous les crimes.

Les *Royalistes ;* Ils n'en ont que le nom, ils tâchent de se faire payer.

Les *Jeunes gens* ont aussi formé un parti. Les plaisirs de la jeunesse ont été un jeu de comédie marqué au coin de l'absence du goût et même de la moralité.

Quand une révolution ne fait pas rec-

sortir les vertus, ce sont des vices qui en rejaillissent; et c'est le cas de notre jeunesse Dans les villes, elle n'a que changé d'esclavage, elle est abrutie par la folie du jeu connu sous le nom d'*agiotage*.

Les *Montagnards :* Il y en avoit trois classes : les habiles, les forts et les imbécilles. Les habiles furent bannis, les forts condamnés à l'échafaud, les imbécilles se sont sauvés entre deux eaux.

Les *Dantonistes* devinrent les opposans des habiles, et ne sont pas encore détruits.

Les *Soixante-treize :* reste de plus de cent individus arrachés du sénat, aux journées désastreuses du 31 mai et 1er juin.... Ils ont regagné la victoire....

Le *Marais :* gens mitoyens qui haïssoient les Montagnards par aversion pour le crime, plutôt que par goût pour la vertu. Ils parlent principes sans trop les connoître : ils seroient devenu Dantonistes pour renverser Robespierre.

CHAPITRE

CHAPITRE CCXI.

Hébertistes.

NOM des conjurés contre la liberté, dont Hébert, si fameux sous le nom emprunté de *Père Duchesne*, étoit chef, et dont la conjuration a échoué contre la guillotine dont il menaçoit les meilleurs citoyens. On ne se souviendra du nom de ce misérable, que parce que son détestable journal, intitulé le *Père Duchesne*, débitoit de mots grossiers, et ne comportoit que la langue des juremens : il fut public, et constamment approuvé par la Montagne.

C'étoit le frère de lait de Chaumette, qui fut moine, mousse, naturaliste, et procureur-syndic de la commune. Il inspira à Danton l'idée de faire décréter la mise en liberté de tous les prisonniers pour dettes, et l'abolition de la contrainte par corps, qui avoit eu lieu jus-

qu'alors contre eux. Cette précaution a toujours été celle de tous les faiseurs de révolution.

Ce monstre subalterne n'avoit d'autre courage que celui d'égorger à son aise dans son affreux journal, de couper des têtes indéfendues, et non celui d'exposer la sienne.

Quand les sections de Paris vinrent nettement demander à la Convention, quel moyen elle avoit de sauver la France, ce fut Hébert qui rédigea l'adresse. La réponse de Barrère se sentit de la terreur qu'éprouvoient ceux qui vouloient effrayer toute l'Europe.

En allant au supplice, il fut couvert de huées par le peuple qui lui crioit : *Où sont tes fourneaux ?* Allusion à l'estampille de son abominable journal, où il appeloit la mort sur des milliers de têtes; et dans ce temps c'étoit-là être républicain.

Cet ancien aventurier, receveur de contre-marques, donna lieu, lors de

son arrestation et du mouvement des sociétés populaires en sa faveur, à cette fameuse réponse d'Isnard, où il dit à ce ramas de factieux : « S'il arrivoit qu'on portât atteinte à la représentation nationale, je vous le déclare, la France entière tireroit une vengeance éclatante de cet attentat, et bientôt on chercheroit sur les rives de la Seine si Paris a existé ». On ne peut peindre la rage, le frémissement que ces mots inspirèrent aux Jacobins et à la société-mère. On eût dit que leur salle étoit embrasée ; ils en ont rugi chaque jour ; ou plutôt leurs consciences effrayées de cette terrible prédiction, voyoit déja la justice nationale les saisir sous leur masque populaire, et les livrer à la plus légitime des vengeances.

Tous les anarchistes sont terrassés de douleur, quand on leur rappelle ces foudroyantes paroles. Après avoir fait un dieu de Marat, ils vouloient lui accoller Hébert et Chaumette, ce pourceau mo-

nacal, digne ami d'un écrivailleur, homme de sang de son métier. C'étoit à Paris que se rendoient tous ces personnages alléchés par les aubaines que procure une révolution.

Et quel étoit le but des chefs de la commune ? de dissoudre, d'anéantir la totalité de la Convention, pour usurper tous les pouvoirs. Robespierre et Marat tomboient le même jour.

J'en ai tiré l'aveu de l'Espagnol *Gusman*. Nous l'appelions *Tocsinos*, par allusion au tocsin du 31 mai, qu'il avoit fait sonner : il m'a dit plusieurs fois, en échange de quelques confidences, que l'insurrection dont il étoit un des fauteurs, avoit été dirigée contre la représentation toute entière. J'en instruisis sur-le-champ mes collègues détenus. Il nous étoit démontré que les Montagnards, non moins aveugles que féroces, n'avoient jamais connu le danger imminent qu'ils avoient couru eux-mêmes dans ces terribles journées : ils eurent

soif depuis du sang des 73, tandis que c'étoient nous qui, par notre généreuse et ferme protestation, avions porté les premiers coups aux trahisons du Suisse Pache, de l'Autrichien Proly, et des Belges Péréira et Dubuisson, de Marat, Neuf-châtellois, de l'ex-capucin Chabot, tous étrangers ou sur le point de le devenir.

Ce qu'il y avoit de plus monstrueux dans cette machination, c'est que la municipalité conspiratrice, en dissolvant, en frappant les fidèles représentans du peuple, vouloit que cette dissolution se fît au nom de la Convention elle-même.

Les mêmes hommes qui gardèrent toutes les avenues qui aboutissoient au lieu de nos séances, qui nous injurièrent, qui portèrent la main sur nos personnes, au point que plusieurs eurent leurs vêtemens déchirés, qui nous couchèrent en joue lorsque quelques-uns de nous s'approchoient des fenêtres pour examiner

ce qui se passoit, furent encore les mêmes qui vinrent nous outrager dans nos cachots, nous parler avec insolence, nous refuser les choses nécessaires à la vie, et joindre à ces attentats l'ironie la plus sanglante.

Et quand je me rappelle les acclamations des tribunes, Henriot, le chapeau sur la tête, et l'insolence sur le front, criant que *le peuple souverain* étoit debout, et qu'il venoit dicter ses lois, et qu'Hébert, son second et son imitateur, obtint dans la suite les mêmes satellites, et en aussi grand nombre : oh ! si j'avois eu le malheur de nourrir quelques idées démagogiques, je les aurois perdues à cet épouvantable tableau ; car j'ai pour longtemps dans la mémoire toutes ces physionomies de scélérats, tous vociférateurs, qui concordoient si bien avec celle de Couthon et de Robespierre.

Hébert s'imaginoit avoir hérité du secret de ranger toute une Convention sous le joug de quelques oppresseurs, de dres-

ser, pour son compte, la hache décemvirale, et de punir de mort un geste, un soupir, une parole. Il avoit créé aussi des expressions magiques, et il eut, dans les tribunes de *l'Hôtel-de-ville*, ses porte-faix, ses tricoteuses, ses harpies, ses pétitionnaires : enfin il alloit achever le spectacle de l'anarchie la plus complète, si d'autres démagogues n'eussent vu en lui un rival qu'il falloit écarter en l'envoyant au supplice.

La puissance colossale de la commune ne s'en éleva pas moins progressivement jusqu'à la journée du 9 thermidor.

Marat, par l'immense popularité que lui avoit acquise sa feuille sanguinaire, fut le père de toutes les horreurs qui suivirent son affreux règne. O gouvernement ! sois fort pour être juste, parce que tu n'es pas sûr en étant juste d'être fort !

CHAPITRE CCXII.

Cabriolets dangereux.

DEPUIS que le peuple est souverain, et qu'il s'intitule lui-même ainsi, il est bien inconcevable qu'il se laisse écraser par fois comme sous l'ancien régime. Le peuple ne se plaint pas trop de la rapidité des voitures, de leur danger, de la fréquence des accidens. Quand quelqu'un est blessé, on le ramasse, on le met sur le brancard banal de la section; et ce qui m'a justement étonné, c'est que je n'ai entendu ni imprécations, ni malédictions contre le conducteur imprudent ou brutal.

Le bureau central fait publier des arrêtés approuvés par l'administration centrale, qui interdisent aux conducteurs de chevaux et de carrosses, de les mener, dans l'intérieur de Paris, plus vîte que le petit trot.

Cette sage disposition est bien loin d'être exécutée : elle est méconnue ; elle ne prévient donc pas les accidens nombreux qu'occasionne la course rapide de certains équipages qui semblent vraiment se jouer de la vie et des membres des infortunés piétons, encore plus que dans le temps passé !

Quoi ! le jour même de la fête de la souveraineté du peuple, un citoyen périt sous les roues du cabriolet d'un agioteur qui va chez différens agens de change rançonner les pauvres rentiers, ceux-là même qui l'ont rendu dépositaire de leurs bons de deux tiers et de trois quarts. Ils fondent comme le beurre dans la poêle, et ce sont les agioteurs qui mangent pour eux l'omelette aux fines herbes.

Où vont-ils après avoir brûlé le pavé pendant six ou sept heures? se donner des indigestions dans des réduits obscurs. Lorsque la famine, organisée par Robert-Lindet, et perfectionnée par Boissy-d'Anglas, promenoit son spectre dans

Paris, ils n'en dînoient que de plus belle. Les anciens avoient leur *vomitorium*: nos modernes enrichis s'en servent comme eux, et les apothicaires recommencent leurs fonctions, non plus pour les chanoines morts de faim, mais pour les agioteurs héritiers de leur indomtable appétit.

Ainsi, le respect involontaire que le peuple, en général, a pour les riches, malgré toutes les épithètes prodiguées à l'aristocratie, fait qu'il voit circuler, sans colère, cette foule de voitures dont il est souvent la victime; mais l'idée que l'opulence, rentrant dans la grande cité, avivera ce que le Parisien appelle commerce, et fera naître des gains particuliers, le rend et le rendra toujours indifférent à des malheurs perdus dans la foule et le torrent de la population. Que dis-je? les magistrats eux-mêmes s'éleveront plus sévèrement contre des infractions à des lois de caprice, à des lois minutieuses, que contre l'homicide monté sur un siége,

tenant le fouet en main, conduisant des coursiers fougueux attelés au char d'une prostituée. Opulence! opulence! promène à ton gré tes chevaux, tes roues, ton insouciance pour des bras ou des jambes cassés! Tu règnes sans contestation, sans décroît et sans intervalle, sur le peuple souverain!

De toutes les observations que j'ai faites, celle-ci peut-être est une des plus importantes, c'est du moins, pour moi, celle qui me fait le plus rêver sur l'inexplicabilité du peuple parisien.

CHAPITRE CCXIII.

Plaine des Sablons.

Autrefois les deux derniers rois de France faisoient, chaque année, une revue des régimens des Gardes-Françaises et des Gardes-Suisses, dans cette plaine brûlée des rayons du soleil, et c'étoit là tous eurs exploits guerriers. Ils ne daignoient

pas même tirer l'épée, ces rois de France, même en qualité de colonels ; ils soulevoient un mouchoir, et toutes les marionnettes de tourner à ce signe du Sardanapale.

Aujourd'hui, une fée a touché de sa baguette, cette plaine stérile ; le palais d'Armide s'y est élevé ; ce qu'on y a bâti tient de l'enchantement. Le goût des amusemens a tellement prévalu, qu'il a rendu chaque esprit inventif ; et c'est sur ce goût, presque universel, qu'une foule de gens spéculent. Tous les jours sont des jours de fêtes ; et toutes les annonces vous attirent, au point que le malade fait effort pour sortir de chez lui et courir au bal.

Là, j'ai vu des bosquets plantés où il n'y avoit naguère que du sable et pas un arbuste ; là, j'ai vu un pavillon, qu'on eût cru bâti par un pouvoir magique, qui scintilloit de la plus belle des illuminations ; encore solitaire, et non moins éclairé, il attendoit les amateurs de la danse, ou ceux qui souhaitoient contem-

pler de près les graces des beautés qu'ils n'avoient vues qu'en passant.

Arrivoient, de tous côtés, des équipages très-élégans, car les voilà revenus en aussi grand nombre que sous l'ancien régime, et tout remplis de jolies femmes. Les unes se faisoient remarquer par l'élégance de leur mise, et d'autres aussi, par une toilette fort peu décente. Plusieurs nymphes, descendant de leurs wiskis, n'avoient cru devoir rien cacher des belles formes de leur sein, tandis que des femmes surannées, qui n'avoient plus rien de ce genre de beauté, crioient au scandale; et que des quinquagénaires faisoient cause commune avec elles. Mais ces rumeurs passagères, et toujours étouffées par les acclamations de la multitude, ne faisoient pas beaucoup d'impression sur celles qui en étoient l'objet. Indifférentes comme des statues, que des admirateurs entourent, il sembloit qu'elles n'entendoient pas ce qui se disoit autour d'elles.

Quel singulier livre on feroit sur les

modes ! et pourquoi nos charmantes Françaises, qui ont tant de goût, obéissent-elles quelquefois à une bizarrerie qui les assimile aux sauvages? mais ces écarts sont de courte durée; le goût voluptueux et décent reprend son inévitable empire; c'est ce que j'atteste.

Le jour tombe; soudain des feux, allumés à certaines distances, offrent le plus brillant coup-d'œil. Tous les bosquets resplendissent de lumières; la clarté du jour, revenue plus douce et plus touchante; des verres diversement colorés, offrent, de tous côtés, des topazes, des émeraudes, des saphirs d'une grosseur prodigieuse; et, dans cet enfoncement, c'est, peu s'en faut, le trône du Grand-Mogol, dans sa radieuse magnificence. De larges miroirs répètent au loin cette scène enchantée.

Tout-à-coup le salpêtre tonne, et inspire une vive commotion à toute l'assemblée; on lève les yeux : ce sont des fusées, des gerbes de feu, des bombes qui crèvent

en millions d'étoiles, des aérostats qui enlèvent les déesses mythologiques; elles nagent, majestueusement, dans un océan de feu, et puis retombent doucement sur la verdure, où le rire des assistans remplace l'admiration qu'ils avoient pour elles, lorsqu'elles planoient au haut des airs.

Des instrumens de musique, par fois discordans, se mêlent à toutes ces plaisantes détonations; et cependant l'odeur de la poudre à canon, plaît à toutes les femmes; elle leur apporte l'image éloignée de la guerre, et, dans un lieu calme, où elles ne recevront d'autres blessures que celles des flèches de l'amour, tantôt jaloux, tantôt trahi, tantôt désespéré; peines du cœur, mille fois préférables, pour elles à la langueur du néant.

Quelle ville que Paris! que de jouissances elle offre! vingt théâtres, des concerts, des bals, des femmes de toute physionomie, des vaudevilles pleins d'esprit, des romans traduits de l'Anglais, la Fantasmagorie, les vers de l'hôtel Télusson,

des Lycées sans nombre, et un Institut National !

Les hôtels des princes, des grands seigneurs, des hommes les plus opulens, vous sont ouverts avec leur faste, leur ameublement, leurs glaces, leurs jardins anglais; et vous y trouvez musique, danses, illuminations, feux d'artifice, tables servies, fruits glacés; vous vous penchez mollement sur le riche sopha de l'émigré; vous vous mirez dans les larges trumeaux de l'ex-duchesse de Bourbon, et vous avez toutes ces jouissances-là pour un écu.

Oh! vous viendrez, des quatre coins de l'univers, visiter la grande cité, vous qui vivez à quatre ou cinq cents lieues de nous; vos despotes auront beau vous contenir, vous enchaîner, vous leur échapperez, vous viendrez parmi nous, et nous vous apprendrons à vous moquer un peu de tous ces couronnés, en attendant que vous appreniez *à les traiter comme ils le méritent*; et nous vous apprendrons toute

l'étendue de cette neuve et plaisante si-
gnification, bonne équivoque, que nous
employons à tous propos, joli glaive à deux
tranchans, qui figure dans la bouche des
nos Stentors publics, et qui nous a servi
quelquefois merveilleusement.

CHAPITRE CCXIV.

Spectacle indécent.

Le jardin des Tuileries a rendu justement fameux le nom de *Lenôtre*; son aspect imposant, sa distribution majestueuse, ses allées, ses terrasses, ses points de vue, tout en fait un lieu magnifique; et chaque jour ajoute à sa décoration, à ses embellissemens, à sa magnificence. On n'a rien à desirer par rapport aux vases superbes, et aux savantes copies des chefs-d'œuvres de l'antiquité, qui décorent actuellement ce jardin merveilleux : mais pourquoi tous les yeux ne peuvent-ils également se fixer sur tous ces ouvrages de l'art ?

Il est un sexe dont il faut respecter la modestie, si nous sommes jaloux de le trouver digne de notre estime, si nous sommes jaloux de notre propre bonheur: Il est un âge auquel on ne peut montrer sans danger toutes les beautés secrètes et visibles du corps humain: à quoi bon enflammer des desirs précoces?

Notre République est-elle celle de Sybaris? Et pourquoi tous ces dieux mythologiques, que l'on contemple à nu dans le printemps de la vie, sont-ils là, au lieu de Caton, de Socrate, de Cicéron, ou des statues d'Archimède ou d'Hippocrate?

Il n'y a pas de jour où l'on ne dise: *cela est immoral.* Et s'il y a une statue aux formes prononcées, aux muscles pleins de chaleur, on l'expose en plein midi, au lieu le plus apparent. N'est-ce pas encore une contradiction, que d'un côté le *bureau des mœurs*, et de l'autre, cette disposition d'artistes, qui semble inviter nos femmes, rivales des beautés de la Grèce, à oser bientôt se montrer comme

les statues, et les hommes, comme l'Hercule ou l'Apollon ?

Où est donc la gravité de nos mœurs, cette décence, cette restauration promise, cette dignité républicaine? Si le libertinage existe, pourquoi lui ménager une telle excuse ?

Minerve à côté du Silence, dans un bosquet, diroit plus que le groupe de *Castor et Pollux*; mais un *Méléagre*, sans voile, a chassé l'auteur d'Emile! Flore, dont la robe si décente voile les chastes attraits, le Faune qui joue de la flûte, et que l'on croit entendre, voilà les statues que l'œil peut contempler dans le jardin le plus invitant de Paris: mais d'autres ne semblent-elles pas conspirer contre les mœurs?

C'est le voile du Christ de *la transfiguration de Raphaël*, qui constitue la dignité de cette auguste peinture; arrachez-le, tout le tableau devient profané.

Et toi, superbe jardin, pourquoi donc a-t-on semé sur ton sol tout ce ferment

de corruption? Ta majesté en est flétrie. Non, ce n'est point là l'ouvrage du génie républicain : c'est parce que les yeux des Romains étoient familiarisés avec des statues obscènes, avec des *Ganymède* de Jupiter, des *cigne* de Léda, qu'on ne se fit pas de scrupule de ciseler l'adultère de Mars et de Vénus sur les coupes des festins. . . . .

Je me rappelle avec délices, ce qu'on appeloit *la rond du Luxembourg*, les danses ingénues que formoient jadis les enfans des deux sexes, sous les yeux de leurs parens; c'étoit la réunion touchante des familles. Là, tout étoit vivant, animé, riant, chaste; il n'y avoit d'autres statues que celles de la nature, dont les roses couvroient le sein. Innocentes comme les fleurs qui se marioient sous leurs yeux, les jeunes filles ne soupçonnoient pas elles-mêmes qu'elles auroient un jour leur hymen, à l'exemple des fleurs.

Mais *les arts*, les *beaux arts*! s'écrie-t-on autour de moi! cependant la pudeur

se détourne ou baisse les yeux, et les trouve *laids*, ces *beaux arts*, dans plusieurs chefs-d'œuvre immoraux.

Eh ! pourquoi un sentiment très-vif ne seroit-il pas un profond raisonnement ? Et que répondre à la puissance du reproche tacite de cette mère qui s'interdit la promenade et le passage du jardin ? N'avons-nous plus de femmes honnêtes ?

Je ne redirai pas avec Dupaty : « Des mœurs et des statues sont deux choses incompatibles » ; mais je dirai : N'oublions pas que chaque peuple a sa pudeur, et que la pudeur, outre qu'elle est la sauvegarde de certains principes, est encore la grace de l'amour.

N'est-ce pas en sa faveur que la nuit tire son rideau, que le printemps habille les arbres et les arbustes de feuillages ? N'est-ce pas sous leur ombrage mystérieux que les oiseaux eux-mêmes dressent leur lit nuptial ?

CHAPITRE CCXV.

Anniversaire du 21 janvier.

Cet anniversaire est fondé sur une loi grandement politique ; cet anniversaire est devenu *une fête républicaine et immortelle.*

Mieux vaut goujeat debout, qu'empereur enterré.

Ce vers a un très-grand sens. Fontenelle disoit : *Je suis l'ami des imprimés ; mais je fais la guerre aux manuscrits.* Ainsi, quand l'ouvrage est fait, quand la statue est fondue, quand la hache est tombée, ce n'est plus ce qui est fait qu'on doit censurer ; le passé n'est plus à nous ; il ne faut plus voir alors que le présent et l'avenir.

En politique sur-tout, le jour d'hier est un cadavre. Il résulte de cet anniversaire, que ce n'est point un homme qu'on a mis à mort, mais bien un gouvernement; il tuoit, s'il n'étoit tué.

Tout fonctionnaire public prête ce jour-là le serment individuel de haine à la royauté. Je l'ai prêté ; et s'il n'eût pas été dans mon cœur, il n'auroit point passé sur mes lèvres.

Le 21 janvier 1796, an IV, la fête qui devoit être célébrée en commémoration de la juste punition du tyran, a commencé par des décharges d'artillerie ; et dès huit heures, des tambours et des trompettes apprenoient aux plus paresseux que le devoir et la fête les appeloient au Champ-de-Mars.

A midi, toutes les autorités constituées de Paris étoient rassemblées autour d'une grande statue assise comme celle de la liberté, mais qui, par ses formes et ses attributs, nous a paru plutôt représenter Hercule ou la force.

Le Directoire présidoit en grand costume. On a chanté les airs patriotiques de la *Marseillaise*, de *Ça ira*, de *Veillons au salut de l'Empire*, le *Chant du Départ*, etc. ; à deux heures le serment

a été prononcé au bruit d'une nombreuse décharge, et répété par une foule de républicains saisis d'enthousiasme, et prêts à verser leur sang, pour défendre leur ouvrage.

Il y avoit long-temps que nous n'avions eu de fête républicaine : celle-ci a été célébrée avec pompe, accueillie avec transport, et terminée sans malheurs, malgré les tristes pressentimens des uns, et les éclatantes prophéties des autres.

Que penser de cette fête ? qu'elle est dans l'ordre politique : il falloit éviter l'exemple des Anglais.

On peut se reconcilier avec les gens; mais ce n'est pas quand on leur a coupé le cou. Tous les rois de la terre ont senti sur leurs nuques le coup de guillotine qui a séparé la tête de Louis XVI de son corps; ils seront donc éternellement les ennemis de la République française. Ils dissimuleront long-temps, ils feront des traités : toujours est-il vrai qu'ils chercheront à venger leur cause dans celle du roi

roi décapité. C'est parce que le temps ne peut effacer ce terrible exemple, qu'ils chercheront à frapper la nation qui a osé le donner à l'univers. La grande nation doit donc braver tous les rois ensemble, quand ils auront l'insolence de nous demander compte du sang d'un parjure; elle doit célébrer l'anniversaire du 21 janvier, et menacer de réduire en poudre les trônes voisins, plutôt que de donner le plus léger témoignage de crainte ou de repentir. J'ai fait ce qui étoit en moi pour sauver le dernier roi du supplice et de la mort; il n'est plus; ses cendres sont insensibles: s'il le faut, je danserai *politiquement* sur ses cendres.

S'il a fallu beaucoup de courage à certains députés pour ne pas voter la mort, il en fallut encore davantage en faveur du sursis; et c'est ce que j'ai fait encore. Je me souviens que l'on répondoit à notre voix par des menaces et des hurlemens. Oui, il est impossible de peindre l'agitation délirante de cette séance, aussi longue

que convulsive. Les membres qui osoient témoigner le desir de retarder la mort du roi, étoient accablés d'invectives. Les députés de la Gironde déployèrent la plus grande fermeté dans cette pénible lutte. Thuriot et Barrère parlèrent, comme s'ils eussent tremblé que Louis n'échappât aux bourreaux.

Ainsi, un trône de huit cents années fut ensanglanté et renversé. Mais ce qu'il y a eu de plus étonnant, ce fut, certes, sa durée.

C'est à l'histoire à dire pourquoi la majeure partie des têtes couronnées, lors du procès du roi, n'a pas opposé un obstacle à sa mort, et sur-tout à dire combien il est présumable qu'une d'elles pourroit y avoir participé par des voies indirectes, et ces cours hypocrites, elles affectent de couvrir des couleurs les plus odieuses une fête que la sûreté et la dignité d'un grand peuple commandent aujourd'hui impérativement,

CHAPITRE CCXVI.

Affiches sur les murs.

Cette série non interrompue de placards blancs, rouges, aurores, jaunes, verts, bleus et gris, tout nouvellement frappés du *timbre*, annonce d'abord la puissance de la loi : je les vois ensuite comme autant de pierres d'aimant qui attirent les allans et venans, les fixent devant les murailles, au point de leur faire oublier le roulis des voitures; et ils y attachent leurs regards, tant pour régler leurs idées, que pour remonter leur raison, vivifier leur mémoire et se remettre enfin, par des documens variés, dans la voie de la sagesse ou de l'expérience.

On cherche le véhicule dans l'instruction publique, il est dans les affiches; le tout seroit de les bien faire, c'est-à-dire d'en faire sortir le bien.

Dans les tempêtes révolutionnaires, les

affiches remplacent les tocsins, rassemblent tumultuairement les factions, font trembler les gouvernans derrière leurs satellites, enflamment les opinions, et mettent à tous les écrivains placardeurs, un fer chaud à la main.

Autrefois les affiches n'apprenoient tout au plus au public, que la vente des maisons de campagne avec leurs aisances et leurs agrémens; ou bien le décès d'un épais cardinal, avec le nombre des bouteilles de vin vieux de ses caves, celui de ses bagues et autres bijoux apostoliques; ou bien encore le départ de quelque navire pour les grandes Indes : aujourd'hui les affiches forment un cours de morale, de politique et de littérature; les préceptes sur l'art de gouverner les hommes, se trouvent à côté des promesses dorées des caissiers de tontines, et l'on approfondit les règles de la législation, entre l'annonce des tours merveilleux d'escamoteurs, et des spécifiques du charlatan.

C'est une bibliothèque instructive, per-

manente et toujours renouvelée, où il ne faut point de commis, ni tenir le livre sur un pupître, ni tourner le feuillet. C'est un recueil ostensible de tous les actes, de tous les projets, et de toutes les conceptions fugitives et singulières des mortels. C'est à chaque coin de rue un avertissement muet, mais éloquent, qui vous parle de votre santé, de votre fortune, de vos plaisirs, de vos voyages prochains, et qui vous entretient journellement de physique, de diplomatie, de finances et de cuisine. En un clin-d'œil vous devenez l'usufruitier des veilles et des travaux de tous les artistes, mécaniciens ou pâtissiers. Une simple et courte analyse vous met à portée de juger, d'après l'échantillon, les maîtres de toute science.

Fins gourmets, joyeux convives au nez rubicond, vous passerez sur toutes ces affiches scientifiques, mais vous saurez au juste où vous pourrez désormais boire sans mesure le Bordeaux, le Champagne et les rares liqueurs des îles.

Et toi, utile négociant, une affaire pressante t'appelle subitement de Paris à quatre-vingts lieues ; ta volonté ne sera pas plus prompte que le cabriolet de l'éclair : veux-tu rester ? on t'offre, à un pouce de distance, l'appartement d'un enterré.

Trente-deux affiches de spectacles, toujours voisines et toujours rivalisantes, nous disent que le peuple même compose un nouveau clergé qui dessert assidument les temples nombreux de l'oisiveté parisienne, et nous prouvent que nos salles suppléent au cirque spacieux des Romains ; car nous aimons, tout autant que ces anciens maîtres du monde, les spectacles et les gâteaux. Que dis-je ? à Rome, les aveugles ne jouoient ni la comédie, ni la tragédie ; ils n'imprimoient pas des affiches : à Rome, les sourds et les muets de naissance n'entendoient pas, ne parloient point avec leurs doigts : à Rome, César dictoit à quatre à la fois ; bagatelle! à Paris, un improvisateur s'affiche comme

dictant dix lettres à-la-fois, à dix personnes différentes, sur autant de sujets qui lui ont été proposés, en cinq langues différentes, française, latine, anglaise, espagnole et italienne; et toutes les dix ont été achevées en même temps.

Voici les restaurateurs et les traiteurs, cuisiniers parvenus, et se disant experts, renchérissant de promesses et d'expériences sensuelles; ils vous offrent, dans chaque quartier, leur table et leur savoir-faire : le glouton compare et médite. Mais toi, jeune affamé d'un autre genre, qui n'as pu résister au premier bouillonnement de tes sens; toi, que le perfide serpent de la volupté a piqué sur les roses, tu es averti de ne point te livrer au chagrin, encore moins au désespoir : choisis ton Esculape; renais à la vie, sois plus sage, et détourne une autre fois tes regards de la brillante amorce d'un bal bourgeois !

Vous n'ignorez plus même (et vous pouvez l'apprendre sans lunettes), que le

dévorant cancer cède aux efforts de l'art, et qu'on peut, sans le fer, attaquer, extirper dans sa naissance, ce féroce vautour qui moissonne indistinctement les vierges et les épouses. Pour les hernies, les bandages élastiques vous crèvent les yeux.

Quel est ce colleur, monté sur une courte échelle ? que va-t-il faire sortir de dessous la bouillie de son épais pinceau, et dont il barbouille si prestement la muraille souffrante ? *Prospectus des journaux !* les titres en sont plus bizarres les uns que les autres ; tous veulent réformer nos idées politiques, et nous enseigner le véritable état des choses, ainsi que le mode curatif des maux des empires.

Plus on en tue, et plus il s'en présente.

Voltaire.

Oh ! qu'il est beau de pouvoir juger chaque jour les hommes, les empires et les événemens ; de distribuer la louange ou le blâme aux généraux, aux écrivains et aux législateurs ! que l'on est

fier d'avertir la postérité de ce qu'elle devra penser, de peur qu'elle ne se trompe ! qu'il est glorieux d'ériger sa tribune parlante, deux pieds au-dessus d'une borne ! Jamais l'antiquité n'a connu le placard ; pauvre antiquité ! nos descendans seront bien mieux endoctrinés !

Le placard ! il couvre, il colorie, il habille Paris, à l'époque où ces lignes sont tracées ; et l'on pourroit dire *Paris-affiche*, pour le distinguer, par son costume le plus apparent, des autres cités de l'univers.

Ces innombrables papiers, de toutes formes et de toutes couleurs, disent à l'étranger, qu'il n'est point de ville où il y ait tant de gens qui lisent, tant de gens qui écrivent, tant de gens qui impriment, tant de gens qui inventent, tant de gens qui spéculent, tant de gens qui commercent, tant de gens qui projettent, et tant de gens qui n'exécutent pas.

L'impôt du timbre, qui atteint jusqu'au *carlin* perdu et le serin envolé,

ainsi que l'annonce exiguë du marchand de latin, celle majuscule du prêteur sur nantissement, n'empêche point que pas une colonne, pas un angle de porte, pas la moindre surface ne soit couverte d'un placard grand ou petit, étroit ou large : et cet ingénieux impôt, qui auroit bien dû arriver plutôt, promet de devenir pécunieux. Impôt indirect, tant rejeté par les économistes, oui, c'est à toi de vivifier notre République!

CHAPITRE CCXVII.

Dictionnaire-Guyot.

C'EST une étude vraiment affligeante que celle de nos innombrables lois ; on se sent perdre le respect qu'on a pour le mot *loi*, quand on ajoute *les lois* : on n'a plus que l'idée d'un océan immense où l'esprit, l'attention et la mémoire font naufrage.

Dans notre régénération, il a fallu bâ-

tir à la hâte ; après de larges trouées, le vide s'est fait sentir, et le besoin nous a fait créer d'une manière précipitée ; le corps politique ressemble véritablement à un corps malade, accablé de remèdes. A ces lois, nées la plupart dans des temps d'ignorance, souvent sans liaison et sans accord entre elles, tantôt inefficaces, tantôt mal assurées dans leur marche, se sont jointes les nôtres, imparfaites dans leur rédaction, encore incertaines, trop neuves enfin pour s'accorder avec nos précédentes idées.

Si nous avons brisé le joug des routines et des entraves, nous n'avons pas craint de nous en donner de nouvelles.

Rien de plus effrayant que cette superfétation de lois ; et rien peut-être n'accuse davantage la manie législative, la confiance orgueilleuse de la théorie, que ce code devenu plus épais en quelques années, que tous les autres codes de l'univers.

Masse volumineuse ! qui ne recule

d'effroi en te voyant? Avec un besoin urgent, le citoyen le plus intrépide ne pourra pas s'empêcher de perdre courage, quand il voudra consulter, d'un côté, tout ce qu'il a à connoître pour régler sa conduite civile, et sonder de l'autre les épouvantables difficultés qui l'assiégent de toutes parts, s'il veut concilier des doctrines si divergentes.

Point de questions qui n'offrent des embarras particuliers, résultant de ce chaos de lois anciennes qui n'ont pas été abrogées, et de plus de 25 mille lois nouvelles. Quel labyrinthe inextricable! qui nous donnera le fil propre à nous guider dans cet immense dédale?

Un ancien juge au tribunal de cassation, le citoyen Guyot, s'est chargé de ce soin. Il vient d'analyser et d'expliquer, non-seulement les lois, mais encore le sens des lois. Il a réduit à des formes palpables, ces lois hérissées de contradictions; il les a fait disparoître; il a usé d'un style concis; il nous a in-

troduits enfin dans un édifice régulier, où l'on ne marchera plus dans les ténèbres.

Toutes les décisions qui peuvent exciter notre intérêt ou notre curiosité, se trouvent classées d'après le mode alphabétique, ce mode qui répond le mieux à nos besoins journaliers, ainsi qu'à notre impatience naturelle.

On y verra qu'il n'y a point de terrain, soit dans la jurisprudence civile, soit dans la jurisprudence criminelle, qui n'ait été remué, et qu'on a plus labouré les usages et les coutumes pendant cinq années, que pendant l'espace de vingt siècles.

Si le philosophe gémit de mille formules gênantes que nous nous sommes données, l'auteur de ce *Dictionnaire raisonné des lois*, nous les indique pour les abattre : son esprit, ami de la liberté et de la simplification qui en est une suite, jette de côté et d'autre des réclamations nobles et fortes qui ne seront pas per-

ques; elles tueront cette pédanterie réglementaire qui a tant obscurci les beaux ouvrages de la révolution. Ses plaintes respectueuses avertiront la sagesse des nouveaux législateurs; elles seconderont leur courage, elles mûriront au moins la fin d'une révolution qui ne fut entreprise que pour donner à la dignité humaine la plus grande latitude de liberté.

On trouvera dans le Dictionnaire de Guyot une méditation du système entier de la jurisprudence, un plan dans lequel il fait rentrer toutes les idées de nos assemblées législatives; souvent une raison saine; quelquefois l'énergie d'un esprit ferme et hardi; des vues de réforme; et ces qualités précieuses n'y sont pas défigurées par la bizarre grossièreté de l'érudition, par un continuel abus de citations, par une prolixité qui égare et fatigue, par un style qui dégoûte de la science.

Plus d'un lecteur qui alloit se dégoûter

de l'étude de notre jurisprudence, qui en redoutoit les détails, s'avancera vers l'ouvrage dont je parle; il y rencontrera l'instruction sans sécheresse; il ne s'endormira pas dans le sein de l'ennui; il se livrera à une science faite pour l'intéresser; il aimera enfin ce bon livre plus qu'élémentaire, qui d'ailleurs n'est pas volumineux. Ceux qui sont investis de quelque portion de l'autorité publique, doivent le consulter de préférence; mais les autres citoyens peuvent aussi lire ce Dictionnaire, et ils en estimeront l'auteur. Quelle plus belle récompense pourroit couronner un travail si utile!

CHAPITRE CCXVIII.

Robes, ajustemens.

Les jolies femmes et les déesses du jour continuent à balayer les rues boueuses de la capitale avec leurs robes traînantes et transparentes.

Le ciel serein de la Grèce, l'égale et douce température de son climat, la netteté des rues de ses villes opulentes, justifioient la forme et le port des robes athéniennes; mais à Paris, ville de boue et de fumée, l'hiver sur-tout, de pareilles robes ne peuvent paroître que ridicules aux esprits sensés.

Les grandes dames commencent à dédaigner les shalls dont se parent, à leur tour, nos sémillantes plébéiennes. Un corset de poupée, étroit et guindé, le remplace, et accuse leur taille naguère invisible.

Pas une petite-maîtresse, pas une grisette qui ne se décore, le dimanche, d'une robe athénienne de linon, et qui n'en ramène sur le bras droit les plis pendans, pour se dessiner à l'antique, ou du moins égaler Vénus aux belles fesses.

Les hommes portent l'habit carré, dont la taille est d'une longueur démesurée : les basques reviennent sur les

genoux ; les culottes descendent jusqu'aux mollets ; les souliers à la pointe du pied, et minces comme une feuille de carton, la tête repose sur une cravatte comme sur un coussin en forme de lavoir ; à d'autres, elle leur ensevelit le menton.

Les cheveux sont, ou hérissés ou séparés sur le front : les faces pendantes voltigent derrière les oreilles ; par derrière ils sont nattés. Plus de manchettes ni de jabots : la manie du linge fin, comme la batiste, est universelle. Une aiguille d'or en forme d'étoile ou de papillon, indique la finesse et la blancheur de la chemise.

L'individu costumé de la sorte, marche comme un Hercule, un bâton noueux à la main, et des lunettes sur le nez.

Nous avons perdu le droit de nous moquer des habits à larges basques et à longs paremens de nos grand-pères. Les robes de gros-de-Tours de nos bisaïeules ont, avec beaucoup de raison,

le mérite de l'antiquité, sur celles de leurs petites filles pincées comme les poupées, grandeur de nature, des marchandes de Polichinelles.

On les retrouve encore avec toute leur fraîcheur dans les boutiques des fripiers des piliers des Halles; dépôts précieux, qui offrent à l'homme penseur et aux enfans sages, de vrais modèles de simplicité, de sagesse, et d'économie domestique.

Ah! quel homme sensible peut les voir sans gémir intérieurement, sans songer à la famine qui les fit vendre, lorsqu'elles devoient être la récompense ou la dot d'une fille sage et bien née.

Nous admirons au Bois de Boulogne la beauté fière et majestueuse des Calypso, des Eucharis modernes; nous nous extasions à la vue de leurs ceintures, de leurs perruques, de leurs robes ouvertes et qui montrent une jambe d'une beauté accomplie; nous justifions le luxe ou plutôt le faste de leurs parures : mais est-

il une de ces beautés si rayonnantes qui ait fondé un lit dans un hôpital pour le malade indigent ?

De plus importans projets les occupent : un Cupidon de marbre manque à leur boudoir.

Il faut, le matin, étudier le journal des dames et les échantillons de la mode ; disserter avec un perruquier sur l'efficacité de l'eau de volupté, dont le prospectus, distribué au jardin Egalité, apprend aux lecteurs qu'elle a la propriété d'empêcher les maris de devenir infidèles à leurs épouses après leurs couches.

A voir les incroyables et les merveilleuses, dans leur bizarre accoutrement, on se demande si la toilette d'un Adonis est plus longue que celle d'une nymphe. L'on juge que la perte de temps est égale de part et d'autre : les merveilleux se parfument comme les femmes, et, comme elles, ils ont autant de rubans à s'attacher, de rosettes à former.

La toilette de leurs coursiers est plus

longue encore que la leur. Combien de fois le cheval de cette amazone, a du pied frappé la terre d'impatience, sous les ciseaux de l'appareilleur !

Après ces singularités, il en est d'autres qui ne sont pas moins piquantes : je veux parler des chanteurs de carrefours.

Ils se perfectionnent : on s'aperçoit qu'ils fréquentent le concert Feydeau, et se règlent sur les meilleurs modèles. Celui du Port au blé; sur-tout, l'Orphée des Limousines, après le soleil couchant, roucoule déja, dans le genre de Garat, et ses auditeurs enchantés, répètent, à mi-voix, ses délicieuses roucoulades.

Ceux des piliers des Halles ne sont pas tout-à-fait si fringans : il est vrai que leurs chansons se ressentent beaucoup de la liberté républicaine : elles expriment à présent le mot et la chose, au grand contentement des jeunes garçons et des jeunes filles qui les écoutent. Les auditeurs de ce pays-là ont les oreilles comme le gosier : elles veulent être écorchées.

Le ménétrier grinçant les dents, avec un violon à trois cordes: son aide femelle en joue aussi; elle tient l'archet de la main gauche, pour mieux démancher la droite.

Les aveugles des Quinze-Vingts n'ont plus seuls le privilége de faire jurer le violon sous l'archet, et de nous secouer la tête avec la caisse militaire, les aveugles-travailleurs les secondent avantageusement. Ces aveugles fameux, dont l'orchestre ambulant suivoit, dans les beaux jours de Robespierre, le char de la Raison, jouent aujourd'hui des tragédies et des comédies. Ce tour de force n'est pas plus difficile à croire que la motion de ce certain aveugle, qui prétendoit, à la tribune des Jacobins, voir plus clair en finances, que tout le corps législatif.

CHAPITRE CCXIX.

Démolition des églises.

Elles tombent de tous côtés; encore quelques années, et l'on ne saura plus où gissoient les églises des Cordeliers, des Jacobins, des Augustins, des Carmélites, des Bernardins, de Sainte-Opportune, de S. Jean-en-Grève et de S. Germain-le-Vieux.

S. Jacques-la-Boucherie, dont l'origine se perdoit dans la nuit des temps, et dont la tour, voisine des nuages, défia constamment les carreaux du tonnerre, et en fut épargnée, tombe en ce moment sous la puissance du marteau.

Cette église coûtera bien plus à démolir qu'elle n'a coûté à bâtir.

On remarquoit sur une épitaphe, adossée contre un de ses piliers, qu'un manœuvre gagna dix-neuf sous neuf deniers, pour neuf journées de son travail. Le

plâtre ne coûtoit pas un sou le sac, et le marc d'argent n'étoit alors qu'à sept ou huit livres. En feuilletant les registres de cette paroisse, on trouve des noms de paroissiens, fort extraordinaires; comme *Guillemette-hausse-cul*, *Perette Gaudeté*.

Deux chantres se nommoient, l'un *Carmen*, et l'autre Jean *Flageolet*.

Ces temples gothiques, sous les voûtes desquels les araignées filoient paisiblement leurs toiles héréditaires, ne résonneront plus du chant timide des enfans-de-chœur, ni du chant mesuré des religieuses. On ne les entendra plus psalmodier, dans le cantique des cantiques, d'une voix mignarde, le verset: *Veni, mea columba; columba mea, veni.*

Et cette cloche solitaire, au son prolongé, que tout Paris distinguoit dans le silence des nuits, n'appellera plus à matines, ces moines fameux, qui, par esprit de pénitence, rendoient les mers tributaires de leurs tables, ne parloient qu'à

leurs bouteilles, tailloient des cure-dents, serinoient leurs oiseaux, couloient des vierges en cire, et mouroient octogénaires, leurs cellules pleines de ratifiats et de confitures.

Les monastères de filles, les sérails des grands visiteurs, sont changés en magasins d'épiceries et en bals champêtres. Les amours triomphans voltigent sur les débris de ces dortoirs où tant de larmes amoureuses ont coulé inutilement, et où la jeunesse, enfermée par la superstition, se flétrissoit comme la rose jetée dans un terrain humide et froid.

CHAPITRE CCXX.

Arrestation de Babœuf et de Drouet.

Nous voici donc encore une fois échappés à une nouvelle conjuration qui eût assuré le triomphe du plus affreux brigandage, et qui auroit retracé dans quelques heures, dans un jour tout au plus,

toutes

toutes les horreurs, tous les forfaits du régime révolutionnaire.

Mais faut-il donc nous attendre à de continuels orages, et notre existence politique doit-elle être aussi inquiète que la situation physique des habitans des contrées de la zone torride, où à peine quelques jours calmes se sont succédés, que d'épaisses ténèbres, rompues seulement par l'éclat effrayant de la foudre, viennent de nouveau obscurcir l'atmosphère?

Les factions qui s'agitèrent pendant la trop longue session de la Convention nationale, sembloient devoir trouver un terme dans la naissance de notre nouveau gouvernement. On pensoit qu'un calme constant alloit enfin succéder à tant de convulsions, et qu'on n'oseroit plus, au nom du peuple, appeler la destruction du peuple : il fut tant de fois trompé par ses faux et infidèles amis, qu'il sembloit qu'il ne devoit plus l'être ou par les mêmes mensonges, ou par la même audace.

Nous pensions autrefois qu'il falloit de grands talens pour troubler les états; et que les grands scélérats même étoient doués d'une sorte d'esprit supérieur: notre révolution nous a prouvé que cette opinion n'étoit pas toujours vraie. Nous avons vu paroître sur la scène des hommes absolument nuls, des scélérats, qu'on ne connoissoit pas la veille, qui sortoient en effet du néant ou même de la tombe du mépris, mais dont l'existence éphémère causoit plus de désastres, que la longue carrière des César et des Cromwel ne fit éprouver de malheurs à leur pays.

Mais est-ce à l'habitude des convulsions politiques, ou à une triste apathie, que nous devons attribuer le peu de sensation qu'ont excitée les dernières trames des ennemis violens et rusés de la République; ou bien l'imputerons-nous à cette frivolité, à cette légéreté qui nous a fait glisser sur tous les événemens, qui sécha le lendemain les larmes de la veille, et qui nous permit naguère

de chanter sur le bord d'un large fleuve de sang, et de danser à la lueur des torches funéraires ?

Nous le dirons : ces hommes féroces, exercés aux forfaits révolutionnaires, comptoient beaucoup sur cette indifférence, sur cet oubli du passé, sur cette indulgence funeste qui a enveloppé tant de coupables, mais que la lente justice atteindra!

Ce fut l'espoir de l'impunité qui enhardit tant d'hommes qui prirent l'audace pour de la grandeur : ils ont fait parade d'une sorte de dépravation politique, et de cet assassinat journalier des lois et de l'ordre civil, qui sont, pour les nations comme pour les particuliers, le plus terrible des fléaux.

La conception de l'avenir, c'est la perception nette du passé; il n'y a plus de bornes pour quiconque a franchi les bornes : la prostituée n'a rougi qu'une fois : le buveur de sang n'a frémi qu'au premier crime : les conspirateurs, depuis le 10 mars, sont et seront toujours les

mêmes : septembre, enfin, a fait sortir tous les attentats qui ont suivi l'effroyable, le trop impuni silence des lois.

Figurez-vous un voyageur resserré dans les gorges de l'Apennin, et qui se trouve forcé de combattre corps à corps un animal féroce, un ours enragé; il ne peut le combattre, le vaincre et le terrasser qu'en prenant quelque chose de sa férocité.

C'est à l'histoire à dire le châtiment de Baboeuf, et comme quoi l'on ouvrit les portes de la prison à Drouet ! ! !

CHAPITRE CCXXI.

Boutiques, petites boutiques, bouticailles.

Ce qu'il y a de plus apparent dans la ville, c'est de voir les quais, les ponts, les carrefours, les places publiques, les coins des rues, et des rues dans toute leur longueur, obstruées par des étalages mo-

biles, des échoppes, des baraques, de voir même des magasins d'épicerie et de clincaillerie en avant sur les pavés.

Les rebords des quais sont couverts de livres; il y en a encore plus que de marchands de gâteaux; il faut qu'on lise prodigieusement, car par-tout vous ne voyez que des brochures étalées. Il y a des librairies sur roulettes, qui s'enfuient quand il pleut, et qui reviennent quand le soleil paroît.

On a trouvé le secret de faire tenir dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de boutiques. On a creusé toutes les murailles; et telle rue de Paris est comme une ruche à miel, où ce problême de géométrie se trouve résolu par un mécanisme mercantile.

De quelque côté que vous tourniez vos pas, vous apercevez la foire permanente de la France, dont les acteurs se sont nichés dans le plus petit trou possible. Vous voyez les grands charpentiers qui, d'un bras hardi, s'empressent

d'échafauder, d'ajuster des étais, de suspendre des maisons entières sur des poutres de traverse.

Ici ce sont des manœuvres qui, grimpés sur des demi-échelles, creusent, démolissent, percent, coupent dans œuvre des pierres de quatre pieds d'épaisseur, pour changer les écuries en comptoirs de commerce. Déja le mazulipatan, le madras, le shall étalent leurs vives couleurs à l'endroit même où le coursier fringant mordoit son foin au travers du ratelier; et la soupente du palefrenier est devenue le boudoir d'une marchande de modes; l'odeur du fumier y est encore.

Je me mets en boutique pour faire le commerce; voilà ce que vous disent ces vendeurs de tout et ces faiseurs de rien; et voilà pourquoi chaque jour le serrurier invente des serrures de sûreté; pourquoi le menuisier imagine des chassis dans le gothique moderne, afin de faire refletter plus artistement les accidens de la lumière sur les étoffes; pourquoi enfin le

peintre varie le caprice de ses arabesques, et fait admirer l'amitié des couleurs sur les venteaux à lozanges. Les boutiques sont étincelantes de clarté, et les plus petites ont pour soleil un quinquet.

L'orthographe des enseignes modernes ne redoute plus la censure du puriste; tandis que les lettres des noms offrent des traits dont l'élégance et la hardiesse mérite les regards des écrivains-jurés. Voilà pour le coup une amélioration visible.

Mais un grand nombre de ces boutiques, si brillantes à l'extérieur, n'a en dedans, pour la plupart, qu'une richesse factice. Ces paquets, arrangés dans leurs cases avec un si bel appareil, ne contiennent assez ordinairement que du foin : cependant tout le monde veut paroître gros marchand; et c'est du plus ou moins de dextérité du commis, faisant le décorateur, que dépend le succès de la vente. Voici comme.

Un mouchoir ingénieusement déve-

loppé, fait la douzaine dans les glaces opposées; et grace à leur magie, plus d'un commerçant possède un magasin à répétition. Au surplus, c'est une vérité trop bien reconnue, que sur trente boutiques de fraîche date, il en est à peine dix qui se soutiennent avec quelque distinction.

Les revers sont prompts, et la patente n'est pas encore payée, que la boutique est à louer à un autre marchand qui se glorifie déja de ce titre qu'il ne gardera pas long-temps. L'étourderie, l'inconstance, les faux calculs caractérisent une multitude de têtes qu'on ne rencontre qu'à Paris.

Hier, quatre quinquets illuminoient de tout leur éclat la plus superbe boutique du quartier; aujourd'hui une seule bobèche n'y laisse voir qu'une petite langue de feu qui s'alonge timidement, et présage, par sa lueur incertaine, la ruine du maître.

Ah! si l'on savoit par combien de sacrifices telle femme achète la gloire de se montrer en perruque dans un comp-

toir au-dessus duquel son nom brille en lettres d'or, que de gens seroient guéris pour jamais de la funeste démangeaison de se faire marchands! car, combien d'individus s'imaginent pouvoir faire, sans coup-férir, le commerce des Deux-Indes, parce qu'ils ont vu les magasins brillans du *Palais-Egalité!* L'imitation exerce un empire incroyable sur une multitude d'esprits foibles.

Ce qui frappe sur-tout la vue, ce sont les orfèvres qui, à travers leurs carreaux, étalent des richesses où le goût l'emporte sur la valeur. Ce fragile rempart de verre est constamment respecté par le filou et par le bandit : il est presque inoui qu'on ait cassé un seul carreau.

Telle est la cupidité du marchand de nouvelle date, qu'il ne voit dans tout Paris que sa boutique et son élévation. C'est l'entrepôt du commerce ; il abuse ridiculement de ce mot qu'il n'a jamais compris.

Les faillites ne peuvent donc être que

très-fréquentes dans une ville où le nombre des marchands surpasse, pour ainsi dire, le nombre des acheteurs, auxquels l'extrême rareté du numéraire, les impôts que nécessitent les frais énormes de la guerre, interdisent, non-seulement toutes dépenses superflues, mais même bien souvent celles de la plus stricte nécessité.

D'ailleurs la trop grande concurrence, entre le gros et les petits marchands, ne tend qu'à faire disparoître l'industrie qui ne peut être long-temps suspendue sans se perdre et s'anéantir. La destruction des corps de métiers a engendré cette nombreuse race de petits marchands qui n'ont ni probité, ni honneur, ni scrupule; et qui ayant payé le *droit de patente*, s'imaginent avoir le droit d'escroquerie. Tôt ou tard cette légion de misérables boutiquiers se repentira d'avoir renoncé à son premier état; car étoit-il dans l'ordre que le perruquier se fît marchand de vin, le cocher limonadier, le laquais orfèvre,

le commis épicier, le chaudronnier libraire, et le portier tapissier ?

CHAPITRE CCXXII.

Quart patriotique.

ESPÈCE de contribution à laquelle l'Assemblée nationale *invita* tous les citoyens, pour soulager les besoins de l'état ruiné par les déprédations de la cour.

Un vieux guerrier, que nul bienfait du prince n'avoit payé du sang qu'il répandit, pauvre, mais fier, vivoit dans sa province, sans regretter la jambe qu'il perdit, lorsque l'on vint lui demander encore, par un décret, le nouveau *quart* prescrit. Mon *quart*, dit-il, c'est en vain qu'on l'implore ; à Glostercam, un boulet me l'a pris.

CHAPITRE CCXXIII.

Voitures nouvelles.

Elles n'ont plus, sous le régime républicain, la pesanteur de celle du premier président du parlement; le lugubre de celle du garde-des-sceaux, l'amplitude de celle de l'antique douairière du sang royal; ces diminutifs des coches du règne de Henri IV, ont fait place à la berline plus légère, à la désobligeante superbe, à la dormeuse immobile, au phaéton rapide, au wiski aisé, au cabriolet solo, à grelots et à sonnettes.

Les voitures sont coupées carrément; elles sont haut-montées; leur marche est bruyante; le siége du cocher est un large et long canapé à franges riches; il est juché si haut qu'on pourroit l'appeler un télégraphe. Les panneaux des voitures sont garnis de larmes et de bossettes en métal. Il n'y a plus ni armes,

ni chiffres ; un vernis égal leur donne à toutes un air de ressemblance. Le cocher, dans sa hauteur, est plus maître de ses chevaux ; mais si son devoir n'étoit pas d'être toujours attentif, il pourroit observer tout ce qui se passe dans les entresols. Les chars des heureux du jour sont simples, élégans, sans dorure, légers comme les nuages que le vent emporte; ils semblent tous faits pour suivre le vol de l'hirondelle, ou pour remporter le prix aux courses olympiques : ils passent comme l'éclair ; voilà pourquoi les piétons ne paroissent aux yeux des conducteurs que de l'herbe ou des pavés.

Cette extrême vitesse fait qu'il n'y a plus d'intervalle entre la Bourse et l'hôtel de l'agioteur. C'est dans des voitures, hélas si promptes ! que traversèrent la France en tout sens et en même temps, ces terribles proconsuls, qui laissèrent après eux, dans tous les départemens, l'odeur du sang humain versé à grands flots. Sur tous les chemins, dans toutes

les routes, il ne se trouva pas une seule, une seule main vengeresse !

Si du moins ces voitures avoient eu la lourdeur de celle de Louis XVI, quand, par les menées perfides de ses plus proches parens et du traître Bouillé, il s'enfuit de Paris dans la nuit du 21 juin 1791, pour se rendre à Montmédi, place forte, où il devoit commander la noblesse, et se faire chef de parti contre son peuple; le mal ne se fût point opéré avec tant de succès, et sur-tout avec tant de célérité.

Louis XVI vouloit aller vîte en voyage, mais sans se déplacer; sa voiture, d'une construction tout-à-fait nouvelle, étoit presque le château des Tuileries en petit: il y avoit salon, chambre à coucher, salle de garde-robe, salle à manger, cuisine; il n'y manquoit que la chapelle et l'orchestre des musiciens.

On dit que toute la famille se prit beaucoup à rire, quand elle se vit en rase campagne, en se représentant quelle seroit la surprise des Parisiens. Mais elle

ne prévoyoit pas que cette pesante guimbarde alloit se fracasser sous son propre poids ; que le temps qui s'écouleroit dans l'intervalle où il faudroit la raccommoder, les remettroit entre les mains de l'astucieux Lafayette, qui les reconduisit ignominieusement à Paris, à-travers une haie de six cent mille hommes sous les armes.

CHAPITRE CCXXIV.

Philancloches.

Nom plaisant que l'on a donné à tous ces petits cagotistes qui ont crié à la tribune, qu'il falloit rendre les cloches à tous les diseurs de messes, afin de ravoir le lendemain les processions, les pélerinages, les confréries, les pénitens de toutes les couleurs, et toutes les phalanges de la superstition.

Le papisme est comme le moulin à sucre; dès qu'il vous saisit un petit bout du

doigt, il faut que tout le corps y passe.

Qui ne sent aujourd'hui que dans la destruction de tant de préjugés honteux, et dans la réforme de tant de croyances absurdes, si l'on accorde un point à l'ennemi de l'intelligence humaine, de la dignité humaine, le son des cloches amènera les auto-da-fés ?

CHAPITRE CCXXV.

L'Indicateur des Mariages.

C'est le nom d'un bureau, et le titre d'un journal dont le frontispice offre, comme l'on voit, une image à demi-agréable, et qui promet un peu plus que le *Menteur*, la *Chauve-Souris* ou la *Petite-Poste*. Il s'agit d'un truchement habile et discret, qui fait sans honte, et avec l'approbation des lois, le négoce des cœurs.

Avec son secours, l'homme muet par timidité, ou qui, après avoir consulté son

miroir, ne se trouve plus ni jeune, ni beau, parle, sollicite sans être vu, ne se montre, pour ainsi dire, que par réverbération jusqu'au dénouement. Ce bureau a à ses ordres jusqu'à un poëte qui fait des madrigaux et des acrostiches à prix fixe; et l'on ne sauroit croire combien cela soulage quelquefois le demandeur.

Celui donc, ou celle qui se propose, ne manque pas d'annoncer le beau côté de son individu, c'est-à-dire, sa fortune, son revenu net, en biens fonds, en immeubles territoriaux, le produit de son état actuel, et, sur-tout, ses prétentions pour l'avenir.

Afin d'imprimer à cette annonce un attrait inévitable, on glisse certains mots bien doux, certaines phrases toutes préparées, suaves, mielleuses, qui font l'office d'un miroir en miniature, et qui aident à deviner la figure, la taille, les proportions du corps, la complexion, le tempérament, le tout sous un jour favorable.

On ajoute à ces invitantes prémisses la petite note des talens agréables, comme le chant, le forte-piano, la clarinette, la harpe : mais sur ce qui concerne l'économie, la modestie de la parure, le goût des devoirs domestiques, on n'en parle point, parce qu'apparemment cela se suppose.

Les entremetteurs sont des gens très-polis ; on passe dans leurs bureaux, comme l'on se trouveroit chez un notaire ; on vérifie la carte en un clin-d'œil ; quelquefois même, l'on ne s'est pas encore vu, qu'on en est aux préliminaires du contrat : car il est à remarquer que les demandeurs, chacun de leur côté, stipulent pour clause essentielle du contrat, l'égalité réciproque des fortunes : on compte aussi pour beaucoup l'espérance des héritages ; mais le numéraire effectif, voilà la raison prépondérante pour la conclusion.

Les demandes des veuves de vingt-cinq ans, sans enfans, qui desirent convoler en secondes noces avec des hommes veufs de trente-six à quarante ans, pareillement

sans enfans, sont très-nombreuses.

Tous nos faiseurs de petites comédies, qui, comme on sait, n'en peuvent terminer une seule sans un mariage, sont invités à se rendre à ce bureau; ils y trouveront des dénouemens tout faits, et néanmoins tout aussi précipités que ceux qu'ils inventent. Dans ces sortes de négociations, ce n'est point l'amour, c'est le coffre-fort qui se met en troisième; et le coffre-fort arrange quelquefois les choses beaucoup mieux que l'amour.

Voici donc pour le mariage, qui n'est plus un sacrement, mais un noeud presque aussi facile à rompre qu'à former, voici une espèce de souscription toute ouverte, dans laquelle bien des gens s'engagent, sous la foi du prospectus. Il n'est pas dit qu'il y ait plus de plaintes sur cette manière de contracter que pour celle qui admet des épreuves, des flammes et des soupirs. On s'accoutume à croire ce qu'on répète depuis si long-temps : *le mariage est une loterie.*

Les anciennes Amazones du Thermodon se brûloient autrefois le sein, pour tirer de l'arc avec plus de facilité; pour les Parisiennes, elles se détruisent la gorge intérieurement à force de vin, le dirai-je, d'eau-de-vie et de liqueurs fortes, en sorte que presque toutes s'en trouvent débarrassées de bonne heure. Un incivil ayant fait à ce sujet une demande plus ample que le local ne le comporte, les commis n'osèrent enregistrer cette note critique ou déplacée. On masque le souhait ou le desir, en parlant d'embonpoint.

L'on pense bien que l'esprit n'entre pour rien dans toutes ces demandes. Quel est le sot qui voudroit avoir une femme d'un grand esprit? Quelle est la femme qui demande en son mari un autre esprit, que l'esprit amusant? Que fait le génie pour le lit conjugal? Les gens qui ont trop d'esprit, sont ordinairement critiques, et d'un commerce difficile; comme ils voient mieux que les autres les défauts de chaque chose, ils ne sont que rarement

satisfaits ; et la vivacité qui les domine, les fait exprimer leur sentiment d'une manière prompte et quelquefois ironique, dont l'orgueil des autres est désagréablement humilié. D'un autre côté, ceux qui n'ont qu'un esprit borné, mais qui s'aveuglent assez pour se croire un génie supérieur, sont encore plus insupportables : ils croient réparer leur insuffisance par un air caustique et imposant qui fait mourir d'impatience, parce qu'il n'est soutenu d'aucune justesse. Comment donc faire ? aller au bureau de l'Indicateur des mariages, et tirer à la loterie.

Ce bureau pourroit avoir son pendant, celui où l'on enseigneroit à la femme à regagner le cœur de son mari.... Mais ce n'est pas la peine d'en tracer le frontispice, ce bureau-là seroit désert.

CHAPITRE CCXXVI.

Feu-de-file.

Lorsqu'il arrivoit que la volonté de *Robespierre* étoit qu'aucun des accusés qu'on faisoit paroître devant le tribunal révolutionnaire n'échappât à la mort, *Fouquier-Tinville* faisoit entendre aux juges que tel étoit l'ordre de *Robèspierre*, en leur criant, qu'ils allassent aux opinions *feu-de-file*; et les juges entendoient très-bien le sens de ce mot.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

LE NOUVEAU PARIS.

LE

NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME SIXIÉME.

A BRUNSWICK,

HEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

CHAPITRE CCXXVII.

Bizarrerie.

QUOIQUE la royauté ait par-tout ses agens, ses émissaires, et quelquefois aussi ses partisans aveugles ou purement fanatiques, il faut mettre sur le compte de l'esprit de contradiction ou de la bizarrerie, plusieurs événemens singuliers et une foule de propos en l'air. En 1783, dans toutes les sociétés, lorsqu'on venoit à parler des Anglais, on citoit ces deux vers ironiques :

O barbares Anglais, dont les cruels couteaux
Coupent la tête aux rois, et la queue aux chevaux !

On trouvoit ces vers fort plaisans, et chacun d'en rire. Vers ce temps-là encore, on représentoit une mauvaise tragédie de Laharpe, coutumier du fait, intitulée *Jeanne de Naples*, dans laquelle se trouvoient ces deux vers remarquables.

Quand un maître aux sujets prescrit des attentats,
On présente la tête, et l'on n'obéit pas.

« Comme Larive a massacré ces deux beaux vers! » disoit un marquis, en pirouettant dans un salon doré ; il faut dire :

Quand un roi, des sujets proscrit les attentats,
On lui coupe la tête, et l'on n'en parle pas.

J'ai été vingt fois témoin de la citation de ces vers, accueillis avec une gaîté de réflexion : et c'est dans ces mêmes salons qu'on se lamente éternellement, et par ton, d'une catastrophe amenée par des vents qui ont soufflé des quatre coins de l'Europe.

Au spectacle, toutes les allusions étoient saisies contre l'autorité royale ; et les mêmes comédiens, qui font aujourd'hui les royalistes, se prêtoient aux applaudissemens, de manière à les inviter ou à les faire naître.

Les Parisiens aussi ne se faisoient pas tant tirer l'oreille, lorsqu'il s'agissoit d'aller à leurs sections de *Marat* ou du *Bonnet-Rouge*, au milieu des *Brutus* et des *Cassius* de ce temps-là, jouer à leur aise le rôle des *Démosthène* et des *Cicéron* :

des doubles cordes n'auroient pas suffi pour les retenir dans leurs boutiques, quand venoient six heures et demie, à présent il faut une loi qui les y envoie; il faut presque obliger les citoyens paresseux ou insoucians à aller voter dans leurs assemblées primaires; ils disent qu'ils ont peur d'un coup de chaise, d'une taloche; ils se disent trop *honnêtes gens* pour se mêler de l'élection des magistrats du peuple.

Ce n'est pas seulement un droit pour chaque citoyen, c'est encore un devoir; et ce devoir est méconnu à l'instant où j'écris; on est même sur le point de le tourner en ridicule.

Telle est la bizarrerie de l'esprit humain; ou bien tel est l'esprit de contradiction qui se jette dans l'inverse, ou par lassitude, ou pour paroître n'obéir qu'à ses propres caprices. Il seroit assez difficile d'expliquer tout ce qui excite ou ralentit soudainement la chaleur d'un peuple; il s'élevoit à telle époque contre

les rois, il semble les regretter à telle autre ; il se plaisoit à exercer ses droits de souverain, il est le premier à s'en moquer ; toutes ces nuances si rapides, si opposées rendroit la plume de l'historien indécise, incertaine. Sans doute il y a eu des causes déterminantes, mais des effets aussi contraires sont difficiles à éclaircir.

Autrefois à Athènes on fermoit à certains jours toutes les portes de la ville ; on ne laissoit de libres que les rues qui conduisoient aux *assemblées primaires* ; et c'étoit fort bien fait. Les Athéniens ne regardoient pas cette loi comme attentatoire à leur liberté : ce n'étoit point pour eux une gêne, c'étoit une impulsion légère qui déterminoit leur volonté et ne la contrarioit pas. Ils rioient ce jour-là de leur propre indolence ; et tout en riant, ils exécutoient la loi.

Parmi ceux qui ont le droit de voter, à peine y a-t-il la dixième partie qui daigne en prendre la peine : comment expliquer cette insouciance, lorsque du matin au

soir l'on ne s'entretient que des affaires publiques ?

CHAPITRE CCXXVIII.

Dessins de Lebrun.

Ce qui attache le plus la foule dans la magnifique galerie des dessins au Louvre, ce qui fixe l'œil, la réflexion et la pensée de tous les regardans, ce sont les singuliers dessins de Lebrun, qui a rapproché la physionomie de certains hommes, de la face des animaux : alors chacun se recueille, compare les principaux traits de la physionomie des hommes qu'il a vus ou connus, et il trouve une sorte de ressemblance, plus ou moins éloignée, avec celle des animaux. Quelque grossière que soit cette ressemblance, elle suffit pour nous rappeler les idées de finesse ou de stupidité, de douceur ou de férocité que nous donnent certaines physionomies.

Après cet examen, tel file furtivement vers les grands miroirs du fond de la galerie, pour vérifier dans la glace sa figure, et savoir si elle tient du coq-d'Inde ou de l'aigle, du dromadaire ou du lion, du singe ou du cochon. Mais rien ne s'apprend moins par comparaison ou par les règles, que la science de la physionomie. Il faut éloigner tout rapport purement matériel; l'étude des physionomies n'est point une science; c'est un instinct. Il faut sentir et deviner, il faut être né physionomiste.

L'astronomie et l'ostéologie ne vous feront point parvenir à la connoissance du caractère de l'homme; c'est à votre œil à démêler l'intérieur: la sottise et la cruauté se rencontrent dans une belle figure, ainsi que la bonté et la finesse dans une tête socratique.

Écartez les portraits, sur-tout ceux des grands personnages, ils sont tous faux ou factices; puis tous les portraits ne montrent de nous qu'un instant de notre

visage, et encore altéré. On a fait des portraits de Voltaire à l'infini; tous se ressemblent, et il n'y en a pas un, pour moi, qui soit ressemblant à l'homme; il tenoit beaucoup de la famille du grand singe, mais il avoit un œil étincelant, qui ôtoit la laideur au reste du visage.

Ce qu'on appelle air, figure, mine, traits, tout cela change, mais la physionomie est indélébile; elle se retrouve sous les rides de la vieillesse, comme sous les couleurs du jeune âge. Non-seulement elle échappe au pinceau, au ciseau, mais la parole même ne sauroit toujours la peindre. Ne nous en étonnons pas; ce souffle divin qui est en nous, qui est caché en nous, ne peut être saisi que par notre intelligence, par l'acte le plus pur de notre intelligence, par le rapport qui s'établit entre deux ames qui se cherchent, ou qui se parlent pour se connoître à fond.

Le charlatanisme s'est emparé de la science de la physionomie, parce que c'est une espèce de dictature morale, qui

ne laisse pas que d'inquiéter souvent ou notre amour-propre, ou notre dissimulation : mais je pense que ni l'anatomie, ni l'observation de la partie animale de l'individu, ni le rapprochement entre la face des animaux et le visage de l'homme, ne forment le vrai physionomiste. Les exceptions étant beaucoup plus nombreuses que les règles, ces dessins qui nous effraient ou qui nous alarment, sont des rêveries de peintres.

Robespierre ressembloit, il est vrai, à un chat sauvage ; Marat, à un oiseau de nuit ; Collot-d'Herbois avoit, dans son front dur et étroit, quelque chose du tigre. Il y a des bouches visiblement cruelles ; et combien étoit apparente celle de Billaud de Varennes ! C'est avec ces yeux farouches, et dans cette froide et immobile attitude, qu'il eût assisté aux funérailles de l'univers (1). Et ce Danton, que le plaisir

(1) J'ai caractérisé le premier, Mirabeau, en disant de lui, qu'il ressembloit à un lion qui au-

ne rendit pas humain, ce qui est la véritable marque d'un caractère féroce, quel cachet sur sa figure hideusement écrasée! l'éternelle pâleur de C****: malgré tout cela, ce qui compose notre physique, est une structure si trompeuse, qu'il est impossible de connoître le moral par les ressorts de notre machine : il faut aller bien au-delà de la matière, pour saisir l'ame d'un homme quelconque.

Le portrait tranquille est beaucoup plus difficile à faire que lorsqu'on lui donne une passion. Les passions ne peuvent guère être équivoques ; les moutons se ressemblent ; et les femmes se ressemblent beaucoup plus entre elles que les hommes ; les apparences sont infiniment plus variées chez ces derniers. Je suis très-fondé à croire que tous les livres et les raisonnemens sur la physionomie, ne

roit eu la petite vérole ; mais ce seroit une absurdité de prétendre que cette ressemblance influoit sur son caractère.

peuvent qu'égarer. Des planches anatomiques sont sur-tout ce qu'il y a de plus trompeur. Un bûcher n'est plus un arbre.

L'homme n'est pas tout entier dans son visage, ni même dans sa tête, ni même dans son buste; il est dans sa démarche, dans son accent, dans son geste, dans son attitude, dans son repos, dans son sommeil.... Dieu! j'ai dit la moitié de mon secret, dans son sommeil!.... L'homme qui dort, en dit plus au physionomiste par instinct que.... effrayant sommeil du méchant! ... Je voudrois que tous les hommes publics fussent obligés de dormir publiquement.

Ecartons les portraits, les dessins, les silhouettes; laissons-là l'os coronal, la longueur des mâchoires, la distance des yeux, le nez plus ou moins long, les mentons plus ou moins pointus, les lignes droites ou transversales : que l'œil qui est doué de cet instinct précieux que l'on tient de la nature, et que l'on ne puise point dans les livres, rencontre

l'œil de l'homme qu'il veut juger ! on ne peut apprécier que la vie, et tout portrait est mort.

Un curieux avoit lu, le soir, dans un de ces livres qui amusent et qui trompent, que ceux qui ont la barbe large portent le signe de grande étourderie ; il voulut voir la sienne au miroir, avec la bougie ; en l'approchant de trop près, il en brûla la moitié, on écrivit aussitôt sur la marge du livre : *Pour celui-là, il est éprouvé.*

L'homme ne ressemble qu'à l'homme ; il est un point unique dans la création. La forme de chacun de ses membres fut le produit d'une pensée sublime. Il est posé debout sur la terre, et son pied n'y touche que par un point, comme pour l'avertir qu'il ne doit pas s'y attacher, et que son éternelle patrie est plus haut.

Dans l'organisation de ce corps admirable, il y a des beautés cachées, plus admirables encore ! Une ligne de démarcation est tracée solennellement par la

main de Dieu entre l'homme et la brute ; et je détourne la vue du crayon impie, qui, à l'aide de quelques linéamens, osa assimiler le visage de l'homme au mufle du bœuf stupide, ou à la tête opiniâtre du chameau au long cou, faire des hommes-chevaux, des hommes-lions, des hommes-pies, des hommes-sapajous, etc.

Je prendrai le crâne d'un singe, je le comparerai à celui de l'homme ; et, loin d'y trouver la même configuration, je ne reconnoîtrai jamais dans la boîte étroite qui renferme la cervelle de cet être malicieux, le siége du cerveau qui inventa la montre. On ne réussira pas mieux à me prouver que le nez aquilin est un signe de méchanceté, parce qu'il rappelle le formidable bec de l'aigle déchirant sa proie.

Le peintre qui, le premier, représenta Adam et Eve dans le paradis terrestre, environnés de tous les animaux paisibles et soumis, fit un tableau magni-

fique, à nul autre comparable. Là, chaque animal a sa physionomie primitive, depuis le lion terrible jusqu'à l'innocente brebis ; mais la plus belle figure est celle de l'homme; et lorsque je vois sa tête dominer si fièrement, je me dis : Voilà le premier être vivant de la nature; les autres ne doivent que ramper à ses pieds.

Or, je n'ai pas dit qu'il ne falloit pas consulter le front, les yeux, la bouche; cependant la bouche se compose, l'œil s'hypocrise, le front dissimule; la main a un caractère inaltérable, et l'aplomb du pied ne sauroit se contrefaire. J'ai dit que le vrai et dernier cachet du caractère de l'homme, étoit sur la main et sur le pied (1). L'animal a la tête et le

(1) Je n'ai point dit les *pieds*, ce qui seroit un gros contre-sens, et dénatureroit totalement ma pensée; j'ai encore moins parlé des signes de la *main*. Je dédaigne la chiromancie. La main parle pour qui sait l'examiner, ouverte ou fermée : voilà tout ce que j'ai dit.

crâne ; il n'a point la main, il n'a point le pied.

Nos pères disoient que le diable avoit le *pied fourchu* (1). Le sage ne dédaigne point ces idées antiques, ainsi qu'il ne rejette point les anciens proverbes ; mais tout est extraordinaire pour la sotte ou froide habitude, comme tout est paradoxe pour la paresse et l'inobservation.

La main, en se déployant, forme le demi-cercle ; elle a la puissance d'arrêter par la culture, la pétrification du globe, et d'améliorer pour les générations futures, la grosse nourrice du genre-humain. C'est la main qui forme sur l'orgue le cantique adorateur. La langue semble impuissante pour ce religieux hommage. Celui qui vous donne

---

(1) Ce diable ou ces diables, c'étoient le Faune, le Satyre, l'Egipan : et ainsi dans la plus horrible dégradation de l'espèce humaine, la nature reproduisoit la tête ; mais non le pied.

un baiser perfide, n'ose vous livrer sa main. L'eunuque le plus hideux, c'est une main glacée.

La main de la *Brinvilliers*, qui glissa sept fois le poison dans les alimens de son père, si elle existe encore, vous la reconnoîtrez, car vous éprouverez, en la voyant, un frémissement secret.

Quand Vestris s'élance, tombe; s'élance encore, retombe dans un admirable aplomb; se détache du sol comme à volonté, le rase comme l'oiseau, tourne, vole avec grace et rapidité, et toujours dans un juste et parfait équilibre, c'est sur le bout du pied qu'il fait l'archange! Les spectateurs enchantés, voient en lui un grand danseur; moi, j'y découvre une bien autre image; il se détache de la terre, il rompt les liens de la pesanteur, il n'appartient plus qu'à l'air; dans nombre d'instans, il s'assimile à sa destinée future; il prélude à ces jours de gloire et de félicité, où la pensée et le mouvement ne seront qu'un.

Après avoir admiré Vestris, voyez l'ignoble et pesante animalité dans le saut d'un singe, dans la danse d'un ours.

Examinez le pied nu, examinez ensuite comment l'homme pose son pied, et accomplit plus ou moins bien la belle ligne perpendiculaire ! qu'il soit déformé par la chaussure, qu'il ne le soit pas : une statue antique qui est mutilée, n'en est souvent que plus belle. Il ne faut qu'un trait pour y reconnoître le ciseau de *Praxitèle*.

C'étoit une ancienne coutume que de baiser respectueusement le pied des morts ; on jugeoit même de leur état de béatitude, par un certain calme ou repos. L'enfant se dégage, par le pied, de la prison maternelle : le pied enfin est la base de l'édifice merveilleux ; et ce pied, pétri divinement, n'appartient qu'à *l'être-ternaire*. Les peintres et les sculpteurs vous diront que l'expression du pied est le dernier effort de leur art ; celui du *Milon de Crotone*, crie, et je

n'ai plus besoin de voir la tête souffrante.

Le lendemain des massacres de septembre, je descendois à pas lents la rue *S. Jacques*, immobile d'étonnement et d'horreur, surpris de voir les cieux, les élémens, la cité et les humains tous également muets. Déja deux charrettes pleines de corps morts, avoient passé près de moi : un conducteur tranquille les menoit en plein soleil, et à moitié ensevelis dans leurs vêtemens noirs et ensanglantés, aux plus profondes carrières de la plaine Montrouge, que j'habitois alors ; une troisième voiture s'avance...... Un pied dressé en l'air, sortoit d'une pile de cadavres. A cet aspect, je fus terrassé de vénération ; ce pied rayonnoit d'immortalité ! Il étoit déjà céleste, celui à qui il avoit appartenu ! et la dépouille portoit un signe de majesté que l'oeil des bourreaux ne pouvoit apercevoir. Je l'ai vu, ce pied ; je le reconnoîtrai au grand

jour du jugement dernier, lorsque l'Eternel, assis sur ses tonnerres, jugera les rois et les septembriseurs!... Oh!...

Un monde sans Dieu, a dit l'athée! mais Lavater, vous, lecteur, et moi, qui voyons plutôt un Dieu qu'un monde, lorsque dans l'univers et dans l'homme tout est plein de la Divinité, cherchons, examinons et découvrons où est le cachet particulier dont elle a empreint ici-bas ses créatures de prédilection.

CHAPITRE CCXXIX.

Souvenirs de Babylone.

PARIS, en offrant à l'admiration de tous les peuples de l'univers le palais immense des Tuileries et son magnifique jardin, la colonnade, le garde-meubles, l'hôtel des Monnoies, le portail de Servandoni, celui du Panthéon, le Palais-Royal, et tant d'autres somptueux édifices, leur laissera néanmoins toujours

à desirer des rues plus larges et mieux alignées, des maisons coupées par des espaces libres, des places publiques plus vastes et plus aêrées, des aqueducs plus nombreux, pour les arroser et y maintenir la salubrité.

Les tableaux, les statues et les médailles de l'Italie n'ajoutent rien à sa beauté, à sa commodité extérieure. Ce monde mythologique, prisonnier dans ses étroits muséums, parlera-t-il aux yeux du voyageur philosophe, aussi éloquemment que la place où fut Babylone, cette cité superbe, qui occupoit, sur la rive orientale de l'Euphrate, un espace de six lieues de longueur, qui étoit voisine de Palmyre et du pays des perles et de l'or.

Non, Paris ne laissera point dans l'histoire, des traces de grandeur et de magnificence comparables à celles de Babylone, dont les murs surpassoient en hauteur les tours de Notre-Dame, qui ont deux-cent quatre pieds d'élévation. La largeur de ces murs étoit de soixante-

quatre pieds; et trois chars y pouvoient passer de front.

Les murailles étoient flanquées de 250 tours.

Ses jardins suspendus avoient près de deux arpens de superficie.

Et qu'on ne s'imagine pas que toute l'aire de la ville fût surchargée de maisons comme à Paris.

D'après le témoignage de Quint-Curce, il n'y avoit des édifices que dans l'espace de 90 stades. Les bâtimens étoient isolés les uns des autres, pour prévenir les ravages des incendies.

Les habitans labouroient et ensemençoient tout le reste, et pouvoient, en cas de siége, se nourrir du grain qu'ils recueilloient de ce fond.

Les terres labourables, contenues dans l'enceinte de Babylone, se partageoient en 73602 arpens; et toute la superficie du terrain, renfermée dans ses murs, étoit de 78509 arpens.

Un arpent de terre produisoit de quoi

fournir à la subsistance de 60 personnes, et les impositions du gouvernement montoient par an, à environ 30 millions de notre monnoie.

Dewailly, architecte, a exposé, il y a plusieurs années, au salon du Louvre, un projet de reconstruction graduelle des rues, des édifices et des places de Paris, avec des embellissemens.

Ce plan nouveau, qui remontroit Paris avec une régularité si desirée, mais laissoit toujours les maisons les unes contre les autres, faisoit regretter aux amateurs des beaux arts et de l'antiquité, l'intelligence du plan de Babylone. Celui de l'architecte moderne n'avoit prévu ni les cas de siége, ni les événemens du feu, contre lesquels toutes les compagnies d'assurance possibles, seront inévitablement insuffisantes.

CHAPITRE CCXXX.

Propos rebattus.

Un des reproches les plus communs de la gent parisienne, ce qu'on entend répéter le plus fréquemment, le propos enfin qui circule sans relâche dans l'épaisse bourgeoisie, c'est celui-ci : Pourquoi la majorité de la Convention s'est-elle laissé battre par la minorité ? pourquoi, avec des intentions pures, n'a-t-elle pas su garder la victoire ? On répond que la minorité de la Convention étoit soutenue par la société des Jacobins, par la commune de Paris, qui avoit en main la force armée, par les sections royalistes, par une foule d'étrangers qui pervertissoient l'opinion publique ; on répond encore que le peuple de Paris n'a jamais voulu distinguer les républicains des anarchistes ; qu'il se dissimule à lui-même que la tendance qu'il a toujours eue vers le royalisme, dans l'es-

poir confus qu'un monarque lui apporteroit de grandes richesses ; on peut ajouter encore, que, quoique la représentation nationale fasse sa sûreté et son opulence, il n'a jamais bien senti l'avantage de la posséder ; que mû incessamment par des idées fausses, tous les actes de gouvernement ne sont pour lui que des scènes théâtrales plus ou moins curieuses, plus ou moins amusantes : spectateur oisif, il ouvre l'oreille aux clameurs indécentes, encore plus qu'à la voix de l'homme sensé; il aime à suivre le jeu des intrigues, et même des violences ; jamais, pour lui, la chose publique ne court de grands dangers ; comme il est au centre des mouvemens, il ne se croit pas soumis à la rotation ; et s'il a un gouvernement, il n'est là, selon lui, que pour le choyer de préférence, et protéger les boutiques.

Telles sont les idées parisiennes ; elles sont analogues à celles de supériorité sur les autres départemens, que Paris ne sauroit abandonner ; vu que l'or, l'argent,

les magasins et les richesses de toute espèce, les dépôts des arts et des sciences ne conviennent qu'à la capitale.

Entre la faction royaliste et la faction anarchique, le Parisien n'a pas gardé le milieu; il a caressé tour-à-tour l'une et l'autre; il n'a point paru s'alarmer des journées insurrectionnelles; il a fallu enfin, pour lui plaire, avoir une physionomie plus ou moins factieuse; le sage, le prudent, l'impartial, le philosophe, ne sont point ses hommes.

Son esprit public est en général un mélange de deux factions; et pour tout dire, en un mot, s'il osoit se prononcer, ce seroit pour le royaliste à bonnet rouge. Il a pu détester la tyrannie des Robespierre et des Marat, mais il applaudissoit tout bas à la guerre qu'ils ont faite aux riches; et cependant les riches sont ceux pour lesquels il a le plus d'amour et de vénération. On peut dire que son favori, l'homme qui, sans les cirponstances contraires, eût été véritablement son idole, celui enfin qu'il

qu'il eût porté très-haut, c'étoit Babœuf.

Babœuf et sa clique auroient été soutenus par cette foule brutale et nombreuse qui a peuplé les comités révolutionnaires, et qui se souvient d'avoir couché dans nos lits, d'avoir bu le vin de nos caves ; et qui, appelant aristocrates et suspects tous ceux qui avoient une bibliothèque ou une pendule, s'apprêtoit à mettre sous les scellés tous les meubles de notre succession, comme devant être légalement partagés.

CHAPITRE CCXXXI.

Professorat.

Le professorat, si l'on n'y prend garde, va remplacer parmi nous le sacerdoce, et recréer une foule d'hommes à verbiage, à prétentions, à chicanes, à misères, largement soudoyés et parfaitement inutiles.

Il y a de quoi dilater la rate de vingt

Démocrités, et de quoi fournir des tableaux à dix Molières, en voyant ce régiment de professeurs d'*entendement humain*, de *législation*, d'*histoire*, de *morale*, d'*économie politique* ; des professeurs et point de disciples ! c'est que les disciples pourroient en ce genre se dire professeurs, tout comme les professeurs eux-mêmes.

Des professeurs d'histoire ! Eh ! pauvre disciple, prends un livre, et lis. Ton professeur inventera-t-il l'histoire ? nos bibliothèques sont-elles réduites en cendres ?

Economie politique, législation, entendement humain ! encore des professeurs ! O mon cher Rabelais !

Ces matières-là, qui touchent de si près à de profondes obscurités, ne s'enseignent point ; l'homme né pour ces connoissances, s'y élance de lui-même ; et la direction, en ce genre, abâtardit beaucoup plus l'esprit qu'elle ne l'élève.

Or, après tant de professeurs, on veut

encore des professeurs de langues étrangères ? Des langues étrangères ! je croyois qu'il n'y avoit plus qu'une langue en Europe, celle des républicains français.

Même avant la révolution, notre langue étoit celle de l'Europe ; tous nos livres étoient traduits ; nous n'étions étrangers nulle part ; on nous répondoit en français de l'embouchure du Tage à celle de Newa : la France préludoit à ses hautes destinées par ses grands écrivains ; notre langue ne dégénérera point entre les mains d'un peuple libre.

Non-seulement la langue française est la plus riche en ouvrages de goût et de génie, mais c'est encore la langue la plus aimable. Dès que vous entendez la prose, vous comprenez les vers. Il n'y a presque pas de différence entre la prose de Télémaque et les odes de Rousseau ; elle contraint chaque écrivain à suivre les règles établies. L'écrivain le plus illustre ne sauroit être audacieux, ainsi que l'écrivailleur ne peut donner des entorses au style.

C'est cette régularité qui commande à tout auteur, malgré la foiblesse de son génie, un certain sens droit, une clarté, un ordre d'idées que l'on ne rencontre point chez nos voisins, où l'inversion capricieuse, la perturbation des périodes favorisent encore toute imagination déréglée.

Ne seroit-il pas à craindre qu'un commerce trop étroit avec des langues étrangères, n'altérât parmi nous ce style clair et lucide, ce style national que l'Europe admire, et ne nous précipitât dans la bouffissure ou dans l'enflure orientale?

D'après le souhait universel depuis si long-temps prononcé, qu'il n'y ait qu'une langue en Europe, ne pouvons-nous pas ajouter, sans orgueil, que ce sera la nôtre qui obtiendra cet honneur?

Une langue morte est fixée, une langue vivante ne l'est pas. Comment deviner toutes ces nuances si variées, si changeantes? Il y a chez tous les peuples de l'Europe, la langue lettrée et la langue

populaire. On peut savoir l'une, ignorer l'autre : les enseigner toutes deux, chose impossible.

La langue du *Dante* est une autre langue que celle de *Métastase*; la langue de *Klopsteck* n'est plus celle de *Gessner*; et comme parmi nous, *Montaigne*, *Marot* et *Rabelais* ont un autre style que *Chaulieu*, *Dorat* et *Parny*, de même chez nos voisins, cette différence de langage existe de province à province et de ville à ville. Qui m'assurera que le professeur ne me donnera point un jargon particulier, au lieu d'un langage déterminé ? Et si par goût ou par erreur, il alloit distribuer à ses disciples un langage suranné, que reviendroit-il à l'étudiant d'entendre *Chaucer*, et de ne pas savoir demander son chemin en anglais ?

J'aurois dit une grande absurdité, si j'avois condamné l'étude des langues vivantes. Que l'on m'entende : je n'en condamne que le *Professorat*, parce que je suis convaincu par mon expérience,

qu'une langue e s'apprend que par les yeux.

J'ai été professeur, et je soutiens qu'il est aussi impossible d'apprendre une langue de la bouche d'un professeur public, parlant à vingt ou trente écoliers, que d'apprendre la pyrotechnie en voyant un feu d'artifice.

L'enseignement d'une langue ne sauroit se comparer à une expérience de physique ou de chymie. Il faut que le disciple s'exerce au maniement perpétuel du dictionnaire, qu'il cherche lui-même ses mots, qu'il pèse sur les composés, et qu'il y revienne plusieurs fois. On a besoin alors, non d'un professeur, mais d'un pédagogue, d'un maître particulier tout à vous, patient, attentif, zélé, qui vous mène pas à pas, et qui n'en laisse pas faire un seul sans l'affermir. Ce n'est qu'ainsi que l'on dévore les premières difficultés d'une langue; et sans la pratique constante des échelons, l'on ne sauroit monter.

Voulez-vous que la France possède une littérature vraiment grande, vraiment neuve, vraiment originale ? Législateurs, abandonnez-la à elle-même. La plus grande erreur du gouvernement est de vouloir tout gouverner. Voulez-vous que l'instruction publique fasse les plus grands progrès ? protégez-la, mais ne la soudoyez pas : favorisez les instituteurs de toute espèce, mais que la République ne les salarie point ; récompensez les travaux, mais ne donnez point de places, car on court après les places ; et les professeurs oiseux et bavards sont les hommes oisifs qui restent toujours médiocres.

Ces arts de luxe, ces arts de convention, ces arts brillans ou de goût ne seront dès-lors cultivés que par ceux qui y sont poussés par un génie irrésistible, gage de leurs succès. La littérature est déja, par elle-même, une coupe assez enivrante, pour qu'on n'y appelle pas indifféremment ceux qui ne sont pas nés pour y porter les lèvres. Le goût de la

littérature a fait une foule d'infortunés. Il faut resserrer le troupeau des littérateurs au lieu de l'étendre; et je le dis hautement pour l'intérêt de la République.

Des études superficielles de quelques poëtes et de quelques orateurs ont engendré cette horde de folliculaires libellistes, qui, comme les sauterelles de l'Egypte, ont mis en putréfaction la récolte entière. Il ne reste plus, pour les punir, qu'à les enhardir a écrire, à écrire encore.

CHAPITRE CCXXXII.

Sépultures.

Le scandale des sépultures a duré quelque temps; c'étoit une suite des idées et des réquisitoires de Chaumette. Il avoit annoncé au peuple qu'il n'y avoit plus rien après la mort; et, lorsque j'étois prisonnier, j'ai entendu mon commissionnaire, âgé de quatorze ans, me dire: « Il n'y a

plus de Dieu ; il n'y a plus que l'Être-suprême de Robespierre. L'athéisme avoit commencé ses ravages.

Mais falloit-il donc des lois pour dire au fils de ne point abandonner le corps de son père, pour obliger l'ami de suivre le cercueil de son ami, de ne point le laisser s'avancer solitaire, porté par des bras soudoyés, sans cortége, sans deuil, vers une fosse où il étoit jeté comme le plus vil animal ? On eût dit que l'amitié, la nature et l'amour n'existoient plus. Plus de larmes, plus d'accompagnemens ; le cadavre restoit seul ; et quand il traversoit les rues, on ne pouvoit savoir s'il avoit laissé sur la terre un seul être qui l'eût intéressé.

Cet abandon, cette solitude, cette indifférence, ce froid mépris pour un parent, pour une mère, pour un ami, avoient quelque chose de trop révoltant, pour ne pas rappeler des devoirs de tous les peuples policés, et même des nations sauvages. Il étoit impossible que la dignité de

l'homme fût outragée plus long-temps : lorsque l'échafaudage du matérialisme s'écrouloit avec les échafauds, on porta à la tribune un projet de loi; il me parut en général si incomplet, si insuffisant, si dangereusement novateur, que je pris la parole, et voici ce que je dis alors (1) :

« Je me sens comme entraîné à cette tribune pour y combattre le projet d'une résolution qui vient de vous être présentée par Daubermesnil, au nom d'une com-

(1) Ce discours nous donnera une idée de la disposition où étoient encore les esprits, et des étranges maximes que l'oubli total des principes religieux avoit répandues chez ce peuple trompé et malheureux. Oh! je le répéterai sans cesse, trop célèbre Voltaire, tu fus par tes licencieux écrits, sans le savoir et sans le prévoir, le *précurseur de Chaumette*. Les journalistes en rendant compte de mon discours, dirent que mon organe étoit foible, et qu'on ne m'avoit pas entendu : on ne m'avoit que trop entendu! mais plusieurs aiment à faire la sourde oreille, dès que l'on combat les systêmes des matérialistes.

mission spéciale, séance du 21 brumaire. Ces sépultures privées, que réclame la plus fausse sensibilité, ces bûchers infects, ces flammes cadavéreuses, cette soustraction des morts à la terre, notre mère commune, toutes ces innovations contre des usages anciennement établis, révoltent en moi l'esprit, la raison, le sentiment. Eh! que veut-on aujourd'hui? Nous redonner les dieux Lares, les autels domestiques, les urnes cinéraires; les fioles, les lacrymatoires des anciens; ou bien refaire les momies d'Egypte, nous recouvrir de bandelettes, et nous repousser ainsi dans les erreurs et dans les extravagances du paganisme.

« Voilà la deuxième lecture de cet étrange rapport, qui vous est faite: eh! comment a-t-on pu glisser là-dessus si légérement? Eh! l'on ne brûloit parmi nous que les empoisonneurs et les pédérastes!

« Les grossiers plagiaires des coutumes anciennes vont bientôt vous apporter ici

les ridicules usages de tous les peuples de la terre, qu'ils auront puisés dans des dictionnaires : et nos esprits bizarres, ils pullulent ! c'est à qui s'évertuera à en copier les gravures plus ou moins extravagantes. Toutes les cérémonies funèbres des nations, et les plus superstitieuses, vont se donner rendez-vous en France, et s'y naturaliser au gré de tous les maniaques présens et futurs.

« Les inhumations et sépultures tiennent tout à-la-fois à des rapports religieux, civils et politiques ; et ces rapports sont si délicats, qu'il faut user de la plus grande sagesse pour les concilier. Prenons garde que les morts ne troublent le repos des vivans ; cela s'est vu dans bien des pays; j'en atteste l'histoire, celle sur-tout des vampires ; il y a dans le projet de quoi la renouveler ; et les sépultures privées que l'on vous propose, je le crains avec quelque fondement, pourroient nous conduire à des troubles tout aussi imprévus.

« Que l'image de la mort ne perde point

par vous son caractère ; le modifier au gré des hommes, c'est le dégrader ; que ce caractère religieux soit toujours uniforme.

« Vous sentez déja, législateurs, l'extrême difficulté d'une loi sur ces objets sérieux, et sur-tout dans les circonstances actuelles ; ne précipitons rien, ou plutôt usons d'une sage circonspection ; car l'on veut encore abuser du mot *liberté*, de ce terme abstrait, en disant que les cadavres de nos proches, de nos femmes, de nos amis, nous appartiennent. Non ! non ! ils appartiennent indistinctement à la terre, qui leur a prêté ses élémens, et n'appartiennent qu'à elle.

« Toute innovation en ce genre pourroit enfanter des rivalités orgueilleuses, des distinctions insolentes, et des débats scandaleux ; ce seroit enfin donner un aliment perpétuel à des imaginations plus ou moins vives, plus ou moins superstitieuses. Eh ! quoi de plus propre à nourrir la superstition, que ces cérémonies lugu-

bres que chacun pourroit modifier à son gré!

« Si la décence a été blessée de nos jours, lors du bouleversement de toutes les idées, de simples lois de police ont pu, et peuvent encore réparer de tels abus; mais je puis vous attester qu'ils n'existent pas au moment où je parle. Chaque jour d'heureux changemens s'accomplissent sans tumulte, sans efforts et sans bruit; et c'est ainsi, si je ne me trompe, qu'il faut opérer sur ces difficiles matières.

« Quand un peuple a eu le malheur de ne pouvoir fondre d'un seul jet ses institutions civiles, religieuses et politiques, ou que, plus à plaindre encore, il s'est trouvé dans des circonstances extraordinaires qui s'opposoient à leur réunion, il doit attendre du temps que cette opposition disparoisse.

« C'est autour des tombeaux que l'imagination humaine crée, amoncèle les fantômes; et c'est dans ce moment qu'il ne seroit pas aisé de lui imposer un frein,

pour peu qu'on eût caressé ses premiers écarts. L'imagination alors devient tout aussi redoutable que le profond mystère qu'elle contemple.

« Dès que l'ame, émanation de la Divinité, a abandonné le corps de l'homme, ce corps n'est pas plus lui, que son manteau; il faut respecter ces restes, mais sans idolatrie, et prendre soin même d'écarter tout ce qui pourroit lui ressembler. L'orgueil a bâti les mausolées, et ne tend qu'à les rebâtir. Que demande le corps de l'homme privé du souffle divin qui l'anima ? de rentrer dans la terre; parce qu'il est fait pour s'y décomposer lentement et successivement, et par des lois de physique reconnues. C'est-là qu'il accomplit la dette qu'il a contractée en naissant, et il n'est honorablement et utilement que là.

« Vouloir brûler ce corps, comme le demande le rapporteur, est une erreur grossière, si ce n'est pas au fond un attentat physique, un sacrilége envers la

nature; car c'est empêcher le renversement des matières composantes qui forment la nourriture, la richesse et la parure du globe.

« Le feu est un destructeur violent qui change la nature de tout ce qu'il dissout; il raviroit donc à la terre ce qu'elle a droit d'attendre pour la reproduction des végétaux et pour la formation des terres calcaires. Le feu donneroit tout à l'air, et ce seroit une déperdition en pure perte. Le bûcher, d'ailleurs, exigeroit des combustibles, et nos forêts se perdroient en vaine fumée, au lieu d'alimenter nos foyers et nos forges.

« Les anciens, si pauvres en physique, ont mal raisonné le brûlement des corps; il répand d'ailleurs une infection qui n'est encore que le moindre inconvénient de cet usage irréfléchi. Non ! il ne doit pas être libre à tout individu de s'emparer du corps de son père, de son fils, de son épouse, de son amante, de son ami. Bientôt nos maisons seroient transformées en

cimetières ; l'orgueil ensuite imagineroit des funérailles qui auroient leur dangereuse singularité. On nous offriroit de nouveau des châsses où l'or et l'argent couvriroient des ossemens. On reverroit les épitaphes, les pleureurs salariés ; on entendroit encore ces mensonges, qui, sous le nom d'oraisons funèbres, retentissoient dans des bouches emphatiques.

« La loi effrayante, qui laisseroit les cadavres au pouvoir des individus et de leurs fantaisies, condamneroit ces corps à être profanés, et même par la tendresse conjugale ou filiale. La bizarrerie, la fausse sensibilité reproduiroient de coûteux embaumemens, avec des momies qu'on étaleroit avec une sorte d'ostentation ; enfin, des extravagances outrées signaleroient leur empire dans un champ, qni, je le répète, provoque l'imagination aux plus dangereux écarts. On verroit, l'un enlever ce muscle qu'on nomme *le cœur*, et grossièrement trompé par ce mot, il croiroit posséder autre chose



qu'un viscère. Un stupide admirateur enleveroit la cervelle à un savant, et il s'imagineroit avoir ce qui fut son intelligence.

« La vraie sensibilité, si distincte de la sensiblerie, s'attache, non à des objets matériels et hideux, mais à une lettre, à un souvenir, à une époque, et surtout à un acte moral.

« Idolatrie ! veut-on rétablir tes autels ? Que l'on sépare, que l'on distingue, que l'on conserve, que l'on décore les cadavres : demain on leur parlera ; demain on confondra l'intelligence et la matière.

« Le triomphe de l'hypocrisie est à la suite des enterremens, dans l'édifice des mausolées et la dorure des sarcophages. La vraie douleur est muette ; les habits de deuil ne font pas le deuil. Oh ! qui peut regarder le portrait d'un ami mort ?

« L'extravagance humaine s'est manifestée sur la tombe des morts. La fin des espérances humaines et de la vie a

été le signal, chez presque tous les peuples, des cérémonies les plus bizarres. On a mis de l'orgueil jusque dans les signes d'affliction et les vêtemens de la douleur.

« La mort n'est pas destruction (1) !

---

(1) Je n'ai jamais plus éprouvé la puissance de la solitude pour l'adoption des idées religieuses, qu'à la grande *Chartreuse de Grenoble*. On n'est là, pour ainsi dire, encore dans le monde, que pour y reconnoître le néant de ce monde. A n'entendre rien que le son d'une cloche, ce son semble appeler votre ame, et l'introduire dans l'éternité ; à ne voir que des hommes muets et blêmes de pénitence, tout entiers à la prière, on tremble de son innocence même ; à ne pouvoir poser son pied que sur le bord d'un abîme ou d'une tombe, on sent les bases chancelantes de la fortune, des plaisirs et de ce qu'on appelle le bonheur. Ces ombres blanches qui se promènent autour de ce lugubre cimetière, développent la grande pensée d'Young : *L'homme plonge dans le tombeau pour se relever immortel.* Oh ! c'est là qu'il faut

craignons que de vaines cérémonies nous redonnent les chimères poétiques, ou des idées supestitieuses, plus avilissantes encore.

« Il n'y a point de bizarrerie que l'envie d'idolâtrer les morts, de les offrir en pompe, ne suggérât ou n'inspirât à des esprits orgueilleux, sombres ou fan-

---

terminer sa journée, afin d'apprendre à terminer le soir qui n'aura plus de lendemain. Tout y laisse l'homme à lui-même; et dégagé d'illusions, il n'en aperçoit que mieux la vérité.

J'ai regret qu'il n'existe plus une de ces maisons silencieuses, où l'homme, tourmenté ou brûlé de passions terrestres, iroit se rafraîchir et se régénérer, en y goûtant ce repos ou plutôt cette joie intime que l'on éprouve sous l'empire de la religion, lorsqu'on s'y soumet sincèrement; et je parle ici de cette religion qui, loin de toute espèce d'idolâtrie, consiste à retrouver Dieu en soi-même, à se confier à lui, à l'adorer, à l'aimer, dans les vives espérances d'un bonheur que lui seul dispense. Ce n'est qu'ainsi, du moins, que l'homme désabusé doit fuir le monde, et l'innocence s'abriter des méchans.

tasques, si la loi qui place convenablement les morts dans leur dernier domicile, n'appartenoit pas exclusivement à la société, et si la saine physique ne l'ordonnoit pas impérativement, ainsi que la politique. Je ne connois pas de loi plus désastreuse pour la religion et la morale, que celle qui abandonneroit les cadavres aux caprices changeans des ensevelisseurs, ou aux manies d'une tendresse plus ou moins aveugle. Les cendres humaines, à force d'hommages et de cérémonies, ne seroient plus sacrées ; au moins l'orgueil offenseroit bientôt parmi nous *l'égalité*, et au moment où nous devenons tout-à-fait égaux.

« C'est la charité qui a ordonné la première sépulture ; ce seroit la vanité, la jactance, le *comédisme* du sentiment qui ordonneroient les dernières.

« Quand l'homme redescend en lui-même, il y trouve un monde plus étonnant encore que celui qui l'environne. Qu'est-ce que notre corps ?

« La matière transfigurée ne fait que circuler sur la scène, et ses variétés individuelles tournent sans relâche autour du type éternel; mais l'action de produire et de vivifier est d'un ordre trop élevé, pour que la puissance divine daigne nous en instruire. Le principe qui sert à balancer la naissance et la mort, ne se découvrira jamais à l'homme, tant qu'il sera un agent occasionnel qui reçoit la vie sans le sentir, et qui la donne sans le concevoir; mais cette ignorance! c'est la mort qui nous en délivrera, en nous conduisant à la source des idées.

« Dieu est l'auteur immédiat de nos sensations, et nos corps n'existent qu'en idée.

« Toute sensation se passant dans l'ame, et n'ayant que Dieu pour auteur, est donc la seule chose existante en fait de matière.

« La spiritualité de l'ame est non-seulement une vérité, mais encore un sentiment intime et universel de notre origine,

puisque les idées sont l'aliment de notre ame, et que nous nous consolons de la mort; la vie présente n'est que le prélude d'une meilleure.

« Il y a un rapport immuable entre l'espérance d'une autre vie et la vertu; et si cette espérance produit quelquefois la moralité, il arrive encore plus souvent que c'est la bonté morale de l'homme qui produit l'espérance.

« Nous avons une connoissance distincte de quelque chose qui n'est pas matériel, et quand nous descendons en nous-mêmes, nous sommes contraints d'avouer que s'il existe quelques vérités fixes, permanentes, c'est celle de l'immortalité de l'ame. On sera toujours obligé de convenir que l'esprit et le corps sont réellement distincts, et qu'on ne peut les confondre sans renverser les notions les plus communes et les plus raisonnables.

« Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Qu'est-ce que l'être ? Ce qui a la conscience de soi. La pensée n'est que le

développement d'une chose unique, indivisible, indestructible; la matière ne se connoît point; elle n'existe pas.

« Eh! pourquoi un sentiment vif ne seroit-il pas un profond raisonnement? Qui est-ce qui sent en nous la beauté, l'harmonie? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel. Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Instinct et raison, marque de deux natures, a dit Pascal.

« L'univers me contient et m'engloutit comme un point, et moi, par la pensée, j'engloutis l'univers. Quoique ce passage du même penseur offre abus d'expressions, il donne une grande idée de l'homme.

« Platon l'a dit, nous avons un sens intime qui aperçoit l'avenir.

« Voici la mort qui secoue les clefs du tombeau! Quel malheur de ne rien croire au-delà!

« Quel est celui qui ressent avec transport la douce harmonie de la nature? C'est celui qui croit à une autre vie. Mais c'est la

la corruption des grandes sociétés qui nous déprave l'esprit : un sentiment secret nous rappelle notre céleste origine. Les astres sont des chiffres divins tracés dans les cieux, pour nous faire lire au-dessus de nos têtes le livre où l'Eternel a écrit son nom.

« Les passions en imposent ; et nous fermons l'oreille à la voix céleste qui nous parle et qui nous console.

« Se sentir lié à l'Être créateur, qu'y a-t-il donc de si triste dans cette relation ?

« Le désordre et les calamités du monde moral, quel tableau sans l'immortalité de l'ame !

« Il a fallu que le souffle divin animât nos premières pensées. Il est sûr que nous avons des idées, indépendamment des sensations ; autrement l'homme ne seroit qu'une montre.

« Comment fait-on de la géométrie à huit ans ?

« Pardonnez, législateurs, si j'aime trop

à répandre ici mes idées sur le sentiment consolateur de l'immortalité de l'ame; il m'a soutenu dans les jours d'oppression et de tyrannie; il m'a donné le calme et le courage que j'aurois eu peine à trouver ailleurs; il m'eût fait marcher à l'échafaud tranquille et résigné.

« Je reviens aux inhumations privées, citoyens représentans (et je vous prie de l'observer), elles autoriseroient de plein droit les exhumations. Après avoir confié les sépultures aux idées arbitraires des proches, ceux-ci seroient encore maîtres de placer ou de déplacer les morts à volonté. On verroit, chaque année, de nouvelles scènes d'une folie indécente, ou d'une lacrymanie ridicule. Ce seroient des apprêts domestiques qui, tranchant avec d'autres usages, et, comme à l'improviste, pourroient effrayer ou affliger les regards d'autrui, et imprimer à des fibres trop sensibles, à celles de l'enfance et de la jeunesse, des sensations douloureuses. Une cérémonie funèbre frapperoit la jeune ma-

riée; des chants lugubres interromproient ceux d'une noce. Or, la nature n'a imprimé aux cadavres un aspect repoussant, que pour qu'ils fussent cachés soigneusement à tous les regards. Des maniaques pourroient recommencer, à leur gré, le spectacle d'une douleur simulée.

« La religion avoit mis les morts sous sa sauve-garde sacrée et immuable ; que la loi politique l'imite en ce point, qu'elle garde sous son empire les débris de l'humanité, sans en permettre le dispersement, germe de scandale et de folie : et si nous avons des exemples à puiser chez les anciens, que ce ne soient pas leurs mauvais usages, sur-tout lorsqu'ils sont infectés de l'esprit d'idolatrie. N'est-ce pas cet esprit qui a éteint dans l'homme toutes les idées grandes et élevées, et qui l'a rapetissé sur la terre au niveau des idoles ?

« Que d'abus ne résulteroient-ils pas de cette prétendue liberté, qu'à mon très-grand étonnement réclame votre commission spéciale ? On joueroit donc avec

les morts ? ils ne seroient plus sûrs de reposer en paix. Les maniaques, je le redis, sont plus nombreux qu'on ne le pense. La sensiblerie, permettez-moi encore ce terme, est le partage d'une multitude de petits êtres infirmes, fiévreux de sentiment, et qui sont les comédiens éternels de la vraie sensibilité.

« Si les progrès de l'anatomie exigent que quelques cadavres soient portés dans nos amphithéâtres, la prudence et la sagesse veillent à ce que des regards étrangers n'en soient pas journellement épouvantés : mais n'arrive-t-il pas encore, malgré toutes ces précautions, que les yeux sont frappés de scènes effrayantes, et que le peuple, reculant d'effroi, a pris l'ouvrage studieux du scalpel, pour le crime horrible d'un assassin.

« Combien il importe de soustraire les cadavres de tout sexe et de tout âge, aux fantaisies de l'orgueil, et même aux erreurs du sentiment ! Les accorder à celui qui les réclameroit sous prétexte de

parenté, de liaison sentimentale, ce seroit ouvrir le champ le plus illimité à des abus peut-être sacriléges; du moins on ne peut calculer les effets d'une permission aussi irréfléchie, puisque cette tolérance, en contrariant d'ailleurs une foule d'idées religieuses, agiroit chaque jour d'une manière si différente sur les idées populaires, déja si variables, déja si extraordinaires depuis notre révolution. Les cerveaux ne sont plus les mêmes; ils ont commenté le mot *liberté* de tant de manières, qu'ils ont agi contre la *chose;* et voilà ce qui fait la profonde douleur du républicain.

« La commission, pour préparer sans doute les esprits, a demandé *une année* pour l'accomplissement de son projet : il me semble impraticable, et sous tous les rapports, dans un an comme aujourd'hui : et je ne reviens point de ma surprise, que l'on ait profané à ce point les mots *liberté* et *sentiment.*

« Je demande en mon nom la radia-

tion de l'article V, conçu en ces termes : « Il est libre à tout individu de faire brû-« ler où inhumer, dans tel endroit qu'il « jugera convenable, le corps de ses pro-« ches, ou des personnes qui lui seront « chères, en se conformant aux lois de « police et de salubrité. »

« La tête exaltée d'un jeune romancier décorant des tombeaux, et versifiant des épitaphes, n'auroit pas mieux confondu les expressions : *qui lui furent chères ;* quelle latitude ! elle épouvante ma pensée ! *dans tel endroit qu'il jugera convenable ;* quelle promenade pour les morts ! quelle carrière ouverte aux idées bizarres ! Et l'on a osé vous proposer cela ! Non, je ne veux point de ces bûchers infects ; je ne veux point de ces cimetières domestiques, de ces jardins pavés de morts, de ces armoires où l'un me montreroit son aïeul, et l'autre son grand-oncle : nos cheminées porteroient des embryons en place de magots ; l'extravagance humaine enfin

s'épuiseroit sur des objets faits pour la renforcer : je ne veux point enfin de ces translations de cadavres; et la physique, et la police, et la salubrité publique, et la morale, s'y opposent également. Les sépultures privées sont un attentat envers le calme et le repos de la société. »

CHAPITRE CCXXXIII.

Électeurs de l'an V.

Ce n'est plus avec des bonnets gras, des pantalons, des chemises sales, des bras retroussés, que s'annonce l'exercice de la souveraineté du peuple. Une bonne tenue, de la décence, et même de la dignité, voilà ce qu'on remarque dans les électeurs de Paris. Des cabriolets, des berlines, des phaétons viennent amener et reprendre une partie des membres de l'assemblée. Gare que le luxe et tous les vices qu'il fait naître, ne s'y introduisent !

CHAPITRE CCXXXIV.

Donneurs de cor.

Ils étoient dans les cabarets, et se répondoient d'un quartier à l'autre : tous ces sons mariés correspondoient à un centre : on attendoit quelque événement quand ils redoubloient de force : on écoutoit long-temps, on n'y comprenoit rien; mais il y avoit dans tout ce tapage une langue de sédition. Tous ces complots qui se faisoient à haut bruit n'en étoient pas moins ténébreux.

On a remarqué que, lors des incendies, le signal étoit plus prompt, plus rapide, plus éclatant. Quand l'incendie se manifesta aux Célestins, près l'Arsenal, la veille, ma tête fut assourdie du bruit des cors. Une autre fois, ce fut par des claquemens de fouets; à certains jours, c'est le bruit des boîtes : on tressaille dans ces vives et journalières alarmes.

Et c'est ainsi que nous vivons depuis huit années. Dans les spectacles, les uns entonnent l'hymne des Marseillais ; les autres poussent des cris sinistres pour empêcher la continuation du chant, et demandent avec menaces un autre spectacle. Il y a aujourd'hui huit ans que nous sommes en grande révolution ; il y a huit ans qu'à pareil jour, la chûte de la Bastille ébranla, dans ses fondemens, la plus ancienne monarchie de l'Europe. Que d'événemens ! quelle histoire ! combien nous avons vieilli depuis huit ans ! Nous allons célébrer la commémoration du 14 juillet : nos neveux seront plus disposés encore que nous à fêter l'anniversaire d'une si mémorable époque. Ils en recueilleront les fruits ; nous en avons eu la peine. Ils oublieront nos travaux, nos dangers, nos combats ; ils nous feront peut-être des reproches injustes ; c'est qu'il leur sera impossible de se figurer de quelles tourmentes nous avons été battus : mais qu'ils honorent, ou qu'ils n'ho-

norent pas notre mémoire, il est pour moi un sentiment qui me console de tout : *J'étois né sujet, je mourrai républicain.*

Il a fallu, pour cela, voir les époques célèbres des 14 juillet, 4 août, 5 octobre, 21 juin, 10 août, 31 mai, 13 vendémiaire et 18 fructidor ; il a fallu descendre dans les cachots, il a fallu être lié à la planche de la guillotine, et voir incessamment la mort, soit dans les fureurs, soit dans les erreurs d'un grand peuple soulevé. Qu'importe ! mes jours fatigués ont été pleins. J'ai vu ce que n'ont point vu d'autres hommes. J'ai assisté à des commotions terribles et désastreuses, qui agrandissent et fortifient l'ame, qui la rendent supérieure aux événemens, qui lui font braver le trépas. Je ne troquerois pas cette existence orageuse, mais instructive, pour une autre plus calme et plus tranquille. Après ce que j'ai vu, l'histoire des hommes est dans ma tête.

J'y ai encore les images et le fracas d'une ville assiégée : en effet, presque chaque jour les tambours, le rappel, la générale, le cri des sectionnaires, le bruit des armes, la crainte des uns, la joie féroce des autres, les prédictions des plus affreuses catastrophes : il faut marcher entre les royalistes et les anarchistes ; et quand ceux-ci se rallient, se donnent la main, on n'a plus que le gouvernement pour arrêter l'effusion du sang.

Eh ! que d'assassinats ! Pâris assassine Lepelletier-St.-Fargeau ; Charlotte Corday poignarde Marat ; Robespierre, enviant à Collot-d'Herbois les honneurs de son assassinat, rêve et publie qu'un enfant de seize ans a voulu attenter à ses jours ; Tallien, sentant son pouvoir thermidorien s'échapper, se fait manquer d'un coup de pistolet dans la rue de la Perle ; le jeune et innocent Féraud est massacré au pied de la tribune, par des furies qui se sont perdues dans la foule ; Lepelletier est assassiné à Chartres ; et,

enfin, Siéyes est assassiné par un prêtre nommé Poule, qui a failli lui donner la mort; et un tribunal le condamne seulement aux fers. Quels jours ! S'il y en a eu de semblables dans l'histoire ancienne, je ne me les rappelle pas : et au milieu de tant d'horreurs, des bals, des concerts, des galas, de nouveaux costumes plus brillans les uns que les autres, des dépenses inutiles; et l'on se plaint des voleurs, des boues et des lanternes.

Il y a des jours cependant où Paris est très-calme, où nous n'avons pas plus l'air d'être en guerre qu'en révolution. Les étrangers qui lisent nos journaux, ne nous voient que couverts de sang, de lambeaux et de toutes les livrées de la misère. Quelle doit être leur surprise, en arrivant à Paris par la route de Chaillot, en traversant cette magnifique allée des Champs-Élysées, bordée des deux côtés d'élégans phaétons, peuplée de femmes charmantes; et poursuivant sa route, attiré par cette perspective magique, ouverte à tra-

vers le jardin des Tuileries, en parcourant ce beau jardin, plus riche, mieux tenu qu'il ne le fut jamais dans les temps les plus prospères de la monarchie? Que doit-il penser, et des Français et de leurs journaux, et de l'histoire et de notre misère?

Là, les femmes sont très-brillantes, les voitures très-nombreuses, et le Bois de Boulogne très-suivi. On crie cependant toujours misère ; c'est que derrière ces riches tapisseries, sont cachés les malheureux manufacturiers, les rentiers, les pensionnaires de l'état, les malheureux froissés par la révolution. Ils crient, ceux-là, et ils ont raison. Un Juvénal feroit aussi retentir l'air de ses cris ; mais parviendroit-il à faire entendre sa voix, à faire cesser le hideux contraste de la plus insolente richesse, étalée à côté de la plus affreuse misère?

Tel est le résultat, et presque inévitable, d'une immense population. Le mot *égalité* n'en fait point la chose ; c'est le fruit du temps et des institutions civiles

les plus difficiles à tracer. L'inégalité des fortunes, comment y remédier? comment se fixer dans un juste milieu, tandis qu'il est si naturel aux gouvernés comme aux gouvernans, de se précipiter dans les extrêmes? Si vous avez de l'industrie, vous aurez nécessairement du luxe; si vous avez du luxe, vous aurez des misérables; si vous n'avez point d'industrie, vous serez tous égaux en misère. L'égalité démocratique et l'égalité despotique sont situées aux deux points opposés de l'axe politique; elles sont également dangereuses. Où est le secret d'aller long-temps sans donner contre l'un ou l'autre de ces écueils?

Mais j'entends les plaintes d'un honnête père de famille.

Admirez un peu, me dit-il, la belle *égalité* qui règne à Paris entre les citoyens! Après onze heures du soir, tous les piétons qui passent devant les corps-de-garde, sont obligés d'y entrer pour montrer leur carte de sûreté ou leur

passe-port : mais les beaux messieurs en voiture ont le seul privilége de passer et repasser, sans qu'on leur demande rien. Est-ce donc un brevet de civisme, que d'être assez riche pour avoir un carosse, ou même pour louer un fiacre ?

On a mis ordre depuis à ces caprices de quelques commandans de poste.

CHAPITRE CCXXXV.

Cartes de Restaurateurs,

Vous les recevez en entrant, tout imprimées ; c'est une feuille in-folio. Tel, accoudé sur une table, les médite longtemps avant de se décider ; tel tâte son gousset, pour savoir s'il a vraiment de quoi dîner, car, l'on ne dîne plus à bon marché. Faites bien votre calcul, si vous ne voulez pas être pris au dépourvu, et laisser votre montre ou votre tabatière au comptoir, en gage d'une moitié de poularde.

Vous voyez bien le prix, mais vous ne voyez pas le plat; quand il arrive, ce qu'il contient pourroit être servi dans une soucoupe ou dans une palette à saignée. On voit au firmament la croissance de la lune, on ne voit chez les restaurateurs que la décroissance des plats; et les prix sont fixes et invariables comme l'étoile polaire. La viande est découpée en filigramme, et bientôt le sera en dentelles. On diroit que les bœufs sont devenus pas plus gros qu'un dindon; la demi-once tient lieu d'une demi-livre; et l'apothicaire ne pèse pas plus scrupuleusement ses doses.

Si vous demandez d'un tronçon d'anguille à la Tartare, on vous en apporte; mais ce tronçon n'a que jusqu'à un pouce et demi de longueur: ayez soin que la carte dise combien vous en aurez de pouces, sans quoi votre tronçon ne sera qu'une roulette. Il en est de même de tous les autres mets; c'est l'exiguité la plus délicate : on diroit qu'on vous ap-

porte des échantillons d'un repas futur. Eh ! citoyens restaurateurs, je ne veux pas me faire faire un habit ; je veux dîner.

Il n'y auroit pas assez d'argent en France pour donner une seule fois à dîner à tous les individus de Paris, au prix que coûte un seul repas, non loin du perron.

Que votre bourse, quand vous entrez chez un restaurateur ; soit mieux fournie que la carte, et prenez garde encore de jeûner, tout en payant beaucoup. Rien de plus trompeur que l'aspect des prix, parce que le restaurateur, quoique gros et gras, regarde tous ceux qu'il traite comme de vrais Lilliputiens. Un plaisant disoit : Je ferai mon dîner en cinq actes avec changemens de décorations, mais non dans la même salle.

Il y a des dénominations plaisantes dans ces cartes ; on entend un garçon desservant crier à une espèce de maître-d'hôtel, apportez un potage à la ci-devant reine, avec deux rognons à la bro-

chette, apportez un potage à la ci-devant Condé avec du civet de lièvre. Là, on mange le potage de ce Condé qui a fui si vîte et si loin; et son nom, qui résonne le long des tables, ne signifie plus qu'une soupe, dont il ne tâtera plus.

Une Sole au gratin, dit une petite voix grêle et féminine : un quart de chapon, dit une autre voix forte et mâle.

Votre potage, vos petits pâtés, vos côtelettes, votre fricandeau, votre pomme, votre biscuit, tout cela est enregistré au moment que vous l'avalez; et si votre estomac doutoit de ce qu'il a englouti, ou s'il l'avoit oublié, un procès-verbal vous le remet sous les yeux. Car, pour le compte, il est fait d'après les règles de Barême : payez, et, je vous le conseille, allez dîner ailleurs.

On vous offre à ces tables, *l'Epître du Cordelier qui s'est fait comédien, adressée à la Carmélite, marchande de modes.* (Il n'y a que le titre qui en soit piquant.) Si vous prêtez l'oreille, c'est

un mélange bizarre de délire et de raison, de tristesse et de gaîté, de silence et de bruit, d'esprit et d'ignorance, d'esclavage et de liberté; et le discours est un vrai *salmigondis*, qui ressemble à ce qui reste de tous les plats.

A la Courtille, à la Petite-Pologne, à la Nouvelle-France, les traiteurs sont plus loyaux que les restaurateurs des villes; dans ces guinguettes, vous voyez le plat en même temps que le prix; vous pouvez les comparer, et sur-le champ l'enlever cuit ou incuit. Les fripiers vendent leurs marchandises dans l'ombre, pour en déguiser les taches; les restaurateurs vendent des plats invisibles, et que les marmitons ne dévoilent que lorsque vous êtes engréné; les restaurateurs méritent donc, ainsi que les fripiers, qu'on les appelle des juifs.

Ils s'enrichissent assez promptement; ce qui le prouve, c'est que l'on voit en gros caractères tel qui s'annonce pour successeur d'un tel. Déjà Léda le dispute aux

fameux Méot. La goinfrerie est la base fondamentale de la société actuelle : on ne songe sérieusement qu'à manger, qu'à bien dîner; et tous ces miroirs qui décorent ces salles de restaurateurs, réfléchissent l'égoïsme, qui seul dévore tout à son aise, et qui, quand il a dîné, n'est touché de l'infortune de personne.

CHAPITRE CCXXXVI.

Assemblées primaires, an V.

C'EST sur-tout au moment des assemblées primaires, que les ennemis de la République ont soin de distribuer des rôles à ceux qu'ils croient les plus propres à les remplir. Ils ont leurs *rôdeurs*, leurs *appitoyeurs*, leurs *calomniateurs*, leurs *diviseurs* : ceux-ci sont chargés spécialement de dissoudre l'union qui règne entre les républicains les plus prononcés; d'allumer les passions personnelles, pour que, négligeant les affaires de la République, et ne s'occupant que de leurs in-

térêts particuliers, ils tombent dans quelques écarts qui leur attirent un mandat d'arrêt. Alors ils vous disent : « Vous « voyez bien que ces incarcérations arbi- « traires pèsent sur les républicains « comme sur les royalistes. On ne s'y « reconnoît plus. Tout est brouillé. Ne « vaut-il pas mieux sauver vingt coupa- « bles, que de faire périr un innocent ? « Et, dans l'état des choses, ne seroit-il « pas juste, autant que politique, de leur « rendre à tous la liberté » ?

Alors arriveroit une amnistie; après l'amnistie, des complots; après les complots, des trahisons; après les trahisons, la guerre civile; et voilà l'heureux moment que nos ennemis cherchent à faire naître, pour détruire le gouvernement républicain, et faire remonter les *Tarquins* sur le trône, ou en partager avec eux les débris. *Mirabeau* disoit : *Je les connois ; chacun d'eux ne veut qu'un lambeau du manteau royal.*

Non, elle ne périra point, la Répu-

blique : elle est immortelle. Les royalistes, épouvantés du succès du 18 fructidor, commencent à le craindre. Ils s'écrient dans leur rage : « O premier vendémiaire! jour abhorré, où le trône fut brisé ! jour plus horrible encore, 10 août, où le trône fut anéanti, et nous avec lui ! Naguère, courbé à l'aspect des rois et de la noblesse, le peuple tenoit à honneur un de nos regards ; un mot de notre bouche faisoit son bonheur, ou le faisoit trembler. Alors il ne sentoit pas sa force : tout a changé. Nous eûmes long-temps de la peine à nous persuader que la France pouvoit exister sans roi et sans gentilhommes : la France nous l'a appris à nos dépens O jour de malédiction, ô premier vendémiaire ! (*an VI*) où tous nos projets ont été renversés !.... L'Europe coalisée, nos chevaliers de Coblentz, nos héros du poignard, nos hussards noirs de Tivoli et d'Idalie, notre maréchal *Pichegru*, les cloches de *Jesus-Jordan*, même les homélies de *Laharpe*, tout a échoué devant

des roturiers!.... O héros de Blankembourg! ô mon maître! ô mon roi! souffrez encore cette année que vos sujets rebelles fêtent ce premier vendémiaire; l'année prochaine vous fêterez la S. Louis dans votre paroisse de Versailles; nous en jurons sur la sainte Ampoule et sur nos épées ».

Et nous, nous disons: Salut, ô premier vendémiaire, jusqu'à la fin des siècles! tu fus pour la France, ce que fut Hercule, quand il nettoya les écuries d'Augias; ce que fut Jupiter, quand il foudroya les Titans; salut!

Ce qui prouve qu'on avoit projeté, dans la réunion de Clichy, un décret en faveur des prêtres, moines et moinesses, c'est la déclaration ingénue d'un carme arrêté à Saintes, revêtu de son costume. La nouvelle s'est répandue en Espagne, a dit le moine, que le corps législatif de France alloit remettre les choses *in statu quo*, relativement aux religieux, et qu'il alloit nous rendre nos biens et nos couvens.

La déclaration de ce carme s'accorde parfaitement avec ce qui se passe sous nos yeux. On fait, depuis quelque temps, des habits de moines et de religieuses dans tous les coins de Paris. Ce n'est pas tout: il existe dans la maison de ***, rue Honoré, une réunion de moinettes qui paroissent dans la cour et aux croisées, en guimpe et en voile. Dans la même maison est un charmant petit abbé réfractaire, qui, de la fenêtre, fait la conversation avec les béguines, et qui leur dit, à chaque instant, d'un ton mielleux: *Patience, mesdames, patience! le décret va sortir; ma pa-ole d'honneur.*

CHAPITRE CCXXXVII.

Loi du divorce.

Elle fut projetée en 1790 dans les cahiers de doléances du duc d'Orléans, de ce prince révolutionnaire, à son seul profit, corrompu et guillotiné, qui avoit pour

pour épouse une femme vertueuse. Cette loi fondamentale fut décrétée le 20 septembre 1792, dans une séance du soir, sans discussion, par assis et levé : elle causa, dans toute la France, une douleur universelle ; elle scandalisa les étrangers qui nous l'ont tant reprochée depuis. Les amis de l'ordre, les gens sensés reconnurent qu'elle ouvroit une large porte à la licence et à la dépravation des mœurs, déja si générale.

Ce fut bien pis, lorsque la Convention décréta les lois additionnelles au divorce, les 8 nivose et 4 floréal an II, qui ont tant favorisé le débordement des passions. Par ces lois, la simple absence de six mois suffit pour le divorce, et l'un des conjoints peut contracter sans délai un nouveau mariage. Aussi n'a-t-on vu divorcer que les femmes des défenseurs de la patrie, et des fonctionnaires publics éloignés de leur domicile pour le service de la République. Les députés Oudot et Pons-de-Verdun avoient même annoncé un nouveau projet de décret qui rendroit le

divorce encore plus facile ; mais on ne tarda pas à réprimer leur amour divorçant. Les hommes de loi, les défenseurs officieux s'emparèrent de ces décrets funestes ; et il y eut déchirement dans les liens de la société. Tous les hommes passionnés, débauchés, ambitieux, sans principes, sans moralité, satisfirent leurs goûts désordonnés, leurs ressentimens, leur avarice. L'on peut imaginer tous les abus résultant de ces lois trop grossièrement construites, trop favorables à la démoralisation. On n'eut plus de respect pour les sermens, pour les personnes, pour les propriétés. Que de désordres particuliers! ils ont corrompu la morale publique : c'est la plaie la plus difficile à guérir.

Cependant les innombrables abus, l'affreux libertinage que le divorce paroît avoir entraînés dans nos mœurs, sont moins l'effet de l'institution en elle-même que celui de la mauvaise loi qui l'avoit d'abord consacré. Refaites cette loi et les suivantes ; mettez au divorce des condi-

tions telles qu'il soit très-difficile à obtenir, vous aurez rempli votre devoir, et concilié les intérêts de la morale avec ceux de la politique.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Figures du portail Notre-Dame.

Vous rappelez-vous, lecteurs, ces rois du portail Notre-Dame, ces masses informes aussi épaisses que des éléphans, qui formoient un long cordon dans les niches du frontispice de la première église de Paris? Toute la première race étoit là, bien noircie par le temps; mais enfin on distinguoit les monarques de pierres contemporaines des siècles, et qui dans un jour ont été renversés par terre.

Savez-vous ce qu'ils sont devenus? L'un sur l'autre entassés derrière l'église, ils restent enterrés sous les plus sales immondices. Leurs formes monstrueuses attirent les regards; et lorsqu'on les voit

encore, leurs gros sceptres à la main, leurs différentes et plaisantes mutilations font sourire de pitié; mais bientôt on réfléchit sur les singuliers arrêts du temps, et les coups bizarres du sort.

Le hasard sans doute, plus que l'intention maligne, a présidé à leur grotesque et humiliante dégradation. Mais il est inutile que la vue et l'odorat soient également offensés à leur aspect; leur histoire déja ne sent pas bon.

Un grenadier, la pipe à la bouche, escalade le ventre rebondi de Charlemagne, et choque, sans peur comme sans reproche, son grand nez d'empereur; tranquille, il promène sa vue sur les autres colosses ayant encore leur couronne en tête. Son camarade en fait autant et dédaigne de savoir le nom du visage qu'il foule et qu'il souille. Le roi Pépin est là, l'épée à la main, un lion sous les pieds, en mémoire de celui qu'il tua dans un combat donné dans la cour de l'abbaye de *Ferrières :* son lion et son épée sont im-

mobiles en présence de tant d'injures.

Tel est aujourd'hui dans Paris le nouveau S. Denis, ou plutôt le muséum de ces antiques et royales statues. Le curieux, le traversant, se pince les narines, et craint que ces effigies, plus puantes que des cadavres, n'engendrent la peste.

CHAPITRE CCXXXIX.

Jacob Dupont.

Il y avoit à la Convention un Jacob Dupont qui se vanta publiquement à la tribune d'être un athée. Cette fanfaronnade, qui fut appréciée sur le lieu même ce qu'elle valoit, fut ramassée avec affectation par tous les écrivains étrangers contraires à la révolution. Ils calomnièrent toute la convention, et firent de nous ce que les durs Jansénistes, dans leurs rixes théologiques, faisoient des Molénistes. Depuis ce temps, les députés ont été regardés, chez certains hommes foibles d'es-

prit, comme des hommes capables de tous les crimes.

Jacob Dupont a donc fait le plus grand tort à une assemblée qui, je l'atteste, ne renferme point d'athées prononcés, ce qu'on a vu dans quelques sociétés littéraires, moins faites pour en recéler.

C'est un esprit démanché, que Jacob Dupont: il placarde sur les murs un cours d'instruction publique; tantôt il veut établir sa chaire sur la place de la Révolution, tantôt dans l'église Notre-Dame. Il enseigne tout, il est versé dans toutes les sciences; il écrit aux deux conseils, il veut être professeur public et universel.

Dans un autre temps, un tel fou auroit fait sourire; mais il y a tant de jongleurs sur différens tréteaux, que celui-ci n'a pu encore obtenir la célébrité du ridicule.

CHAPITRE CCXL.

Le Financier moraliste.

HONNEUR à notre siècle qui, après les Jansénistes, les Economistes, les Maratistes, vient d'enfanter les *Moralistes!* Le financier (ou du moins celui qu'on est convenu d'appeler de ce nom), parle lui-même morale : car il n'y a que les banquiers qui tourmentent l'argent ; un financier a de la pudeur, il ne l'oseroit pas, sur-tout lorsqu'il siége au corps législatif.

Nous nous permettrons de répéter ici au financier l'argument sur lequel il fait la sourde oreille; c'est que depuis trois ans, et plus, malgré que le tirage de la loterie n'ait plus lieu en France, il n'a pas laissé que d'y exister des pontes qui ont joué sur la chance du tirage des loteries étrangères; et même dans ce moment, la loterie de Cologne, qui se tire toutes les

décades, au profit des émigrés, est extrêmement suivie. Or, les pontes vont porter leurs mises chez des receveurs particuliers, ou chez des banquiers, qui tous, étant en fraude contre la loi, trompent doublement l'actionnaire, ou en ne le payant pas lorsqu'il y a des lots considérables, ou en substituant de faux billets à la place de ceux qui sont réellement sortis. La vraie moralité des *vénérables*(1), dans ce cas, doit être, ou je me trompe fort, de sauver les gouvernés de cette foule de fripons dont ils sont continuellement les dupes.

Si donc aucune loi, si aucune prohibition n'a pu arrêter cette fureur de courir la chance des loteries, pourquoi le gouvernement ne feroit-il pas tourner une passion universelle à son profit; sur-tout, s'il vouloit en appliquer le bénéfice à des

---

(1) Allusion au conseil des anciens qui avoit d'abord rejeté tout plan de loterie.

moyens qui concourussent au bien public ? Voilà le vrai point de vue sous lequel il faut envisager la question : le reste est déclamation, impéritie ou intention perverse.

C'est le comble de la mauvaise foi, que de m'avoir représenté comme le champion du loto. Je l'ai dit et redit : C'est aux mathématiciens à nous donner le mode de l'établissement d'une loterie fondée sur des calculs nouveaux, ingénieux, et vraiment philantropiques ; et puisqu'on parle d'immoralité, elle pourroit avoir lieu, si d'un côté le gouvernement s'exposoit à perdre, ou de l'autre, s'il gagnoit au-delà de ce que comporte un jeu public accordé à l'espérance qui meut tous les hommes. Fermer la porte à la friponnerie ambulatoire qui parcourt les places publiques avec une audace que rien ne réprime ; innocenter les chances, les rendre plus favorables aux pontes ; empêcher les joueurs de chercher des bureaux étrangers pour recevoir leurs

mises ; tuer la cupidité du receveur particulier et du *financier moraliste* qui fait travailler ses fonds ; accélérer les tirages, pour donner à l'espérance, consolatrice de tous les instans, la plus prompte décision ; recevoir des mises depuis le plus bas prix jusqu'au plus haut ; imprimer une grande circulation d'espèces, ce qui fait richesse : voilà ce que doit se proposer le législateur. Il ne fera ni le sorboniste ni le théologien, mais il conciliera l'intérêt du gouvernement et des joueurs, puisqu'il n'est pas en son pouvoir d'anéantir une passion inhérente à l'homme.

CHAPITRE CCXLI.

Richesses nationales.

VOICI Paris orné des plus glorieuses dépouilles de la Grèce et de l'Italie ; voilà les prodiges des arts entassés sur le même point : il est devenu le dépôt de ce

que la terre contient de curieux. Imaginez tout ce que les productions de la nature ont de plus rare, vous l'y trouverez. Voulez-vous admirer celles du goût, de la science, de la littérature ? Tous ces miracles sont sous vos yeux ; vous êtes invité à jouir chaque jour de ces merveilles. On ne voit que de vastes dépôts de livres, de monumens de toute espèce; on ne parle que de jeter encore de nouveaux fondemens pour y accumuler de nouveaux trésors scientifiques ; et cependant on dit, on répète par-tout qu'il n'y a point d'instruction publique : je crois qu'on veut dire en d'autres termes qu'il n'y a point d'enseignement public, ou qu'il est mauvais, ce qui revient au même.

L'instruction publique est par-tout, puisque à chaque pas on trouve bibliothèques, professeurs, cours publics. Il ne faut que des yeux pour étudier l'histoire naturelle, la botanique, à l'aide des plus beaux échantillons des produc-

tions des trois règnes ; il ne faut que des oreilles pour apprendre la chymie ; il ne faut encore que des yeux pour se perfectionner dans le goût de la peinture.

Cette vaste galerie appelée le Muséum central des arts, c'est une ville de tableaux ; mais il y en a tant que l'oeil se fatigue, l'attention se lasse ; on ne voit rien, parce que l'on voit trop.

Je ne sais si tous ces tableaux rassemblés à grands frais ne se nuisent pas mutuellement, si la distraction ne s'empare point de l'ame au milieu de la confusion de tant d'objets. Les Raphaël, les Michel-Ange, les Carrache, les Titien, les Corrége, les Guide, les Rubens, sont venus vous trouver, vous assaillir, mendier votre suffrage, pour ainsi dire ; et c'étoit peut-être à vous qu'il appartenoit de faire les premiers pas pour aller les trouver dans leurs sanctuaires. Toutes ces créations, pour le dédaigneux Parisien, semblent une dette que l'on lui paie et qu'on devoit lui payer. . .

CHAPITRE CCXLII.

Dupin.

On ne se rappelle plus le nom de Mesmer et son baquet magnétique, que pour rire de la crédulité publique, et des piéges où elle tombe, quand le charlatan est un peu adroit. Si l'on retraçoit toutes les scènes extravagantes qui eurent lieu pendant les expériences du docteur allemand, on regarderoit ce tableau comme de fantaisie, vu l'assemblage de tous les individus qui coopéroient par les contorsions les plus bizarres et les grimaces les plus ridicules aux mêmes folies. On sait qu'il falloit payer cent louis avant que d'être admis à l'influence de la doctrine du magnétisme animal. Quelques fermiers-généraux se rangèrent parmi les adeptes. Ce qui prouve que les Montagnards n'avoient appétit du sang, que pour confisquer les

biens, c'est qu'on ne tarda point à travailler à la mort et à la dépouille des fermiers-généraux. C'est ici que le comité de sûreté générale, quoiqu'il fût alors immoral et tyrannique, surpassa tout ce qu'on pouvoit attendre des brigands les plus audacieux et les plus vils. Il chargea un nommé *Dupin*, le même qui les avoit dénoncés à la tribune, il chargea ce Montagnard de l'inventaire et du procès-verbal qui regardoient le département de Paris. Accusé de spoliation, d'avoir employé de faux cachets, d'avoir apposé de faux scellés, les mains pleines des différens bijoux appartenant aux ci-devant fermiers-généraux, les plaintes et les gémissemens de leurs veuves et de leurs enfans, se sont perdus dans les airs : le bourreau spoliateur a gardé les dépouilles, avec le même front que Sergent, de Paris, portoit au doigt l'agathe, enlevée de la main du massacré ; et ces deux massacreurs, abusant du caractère de représentant du peuple, se réfugioient

sur la Montagne, comme dans un fort inaccessible aux réclamations.

Qu'est-il devenu, ce monstre de bassesses, qui sonna le tocsin de la mort, et d'une mort injuste, sur soixante citoyens, parmi lesquels on compte Lavoisier ?... Exhalant autour de lui l'odeur du crime, il est venu aux Fermes, dans la même prison, vide des Fermiers-généraux immolés, insulter aux soixante-treize, et je ne pus que lui adresser ces mots : J'ai la consolation de n'être plus assis à côté de toi.

Que de crimes impunis ! Mais Dupin, ainsi que d'autres, s'ils ont échappé à la vengeance des lois, se sont livrés eux-mêmes à l'exécration des hommes.

Ces fermiers-généraux ont été condamnés pour avoir mis de l'eau dans le tabac. J'ai vu dans ma prison un malheureux vieillard qui portoit mon nom; il étoit fils de la nourrice de Louis XV ; il n'avoit jamais su faire une addition; un autre exerçoit pour lui. Il avoit donné cent mille

écus qu'on avoit exigés de lui : il ne m'avoit jamais vu, avant ce fatal rapprochement ; il gémissoit sur ma destinée, et j'ai pleuré sur la sienne ; car l'innocence étoit empreinte sur son front comme dans sa vie passée et dans son cœur. Oh ! qui m'ôtera la mémoire de ces jours sanglans ! mais non, je veux la conserver pour en flétrir et en punir les auteurs.

CHAPITRE CCXLIII.

Supplice de Robespierre.

Où prendrai-je des couleurs pour peindre le cri général de l'allégresse publique au milieu du spectacle le plus épouvantable, l'explosion de la joie bruyante qui se propage et qui retentit jusqu'au pied d'un échafaud ? Son nom chargé d'imprécations est dans toutes les bouches ; ce n'est plus l'*incorruptible*, le *vertueux* Robespierre ; le masque est

tombé ; on l'exècre ; on le rend responsable de tous les crimes des deux comités. On se presse sur les échoppes, dans les boutiques, aux fenêtres ; les toits sont couverts de peuple et chargés d'une foule variée de spectateurs de toutes classes, qui n'ont qu'un objet, *voir Robespierre conduit à la mort.*

Au lieu d'un trône de dictateur, il est à demi couché sur une charrette qui porte ses complices Couthon et Henriot. C'est un bruit, un tumulte autour de lui, qui n'est formé que de mille cris de joie confus et de félicitations mutuelles. Sa tête est enveloppée d'un linge sale et sanglant ; on ne voit qu'à demi son visage pâle et féroce. Ses compagnons mutilés, défigurés, ressembloient moins à des criminels qu'à des bêtes féroces surprises dans un *traquenard*, et dont on n'a pu se saisir qu'en écrasant une partie des membres. Un soleil brûlant n'empêche point les femmes d'exposer les lys et les roses de leurs joues délicates à ses rayons ;

elles veulent voir le *bourreau de ses concitoyens*. Les cavaliers, qui escortent la charrette, brandissent leurs sabres, et le montrent de la pointe nue. Ce pontiferoi, ne traîne plus la Convention à dix pas de distance de sa personne ; il ne semble conserver la vie que pour attester la justice divine, et ses terribles vengeances sur les hommes hypocrites et sanguinaires.

Arrivé près du lieu du supplice, devant la maison où il logeoit, le peuple fit arrêter ; et un groupe de femmes exécuta alors une danse aux battemens de mains de la multitude. Une d'elles saisit ce moment pour l'apostropher du geste et de la voix, en lui criant : « Ton supplice m'enivre de joie, descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères de familles. » Il resta muet.

Monté sur l'échafaud, le bourreau, comme animé de la haine publique, lui arracha brusquement l'appareil mis sur ses blessures ; il jeta le cri d'un tigre : la

mâchoire inférieure se détacha alors de la supérieure, et laissant jaillir des flots de sang, fit de cette tête humaine, une tête monstrueuse, et la plus horrible que l'on puisse se peindre. Ses deux compagnons, non moins hideux dans leurs vêtemens déchirés et sanglans, étoient les acolytes de ce grand criminel, dont les souffrances n'inspirèrent à personne la plus légère pitié. Blessé à mort, la vindicte publique appeloit encore pour lui un second trépas ; et l'on couroit en foule pour ne pas perdre l'instant où cette tête alloit s'incliner sous la hache où il en avoit précipité tant d'autres : on applaudit pendant plus de quinze minutes. . . . .

Vingt-deux têtes tombèrent avec la sienne. Le lendemain, soixante-dix membres de la commune allèrent rejoindre le chef qu'ils s'étoient donné; c'étoient ceux-là même qui étoient venus dans nos cachots, nous enlever nos alimens et nous abreuver d'humiliations.

Le jour suivant, douze autres membres de la commune payèrent de leurs têtes leur complicité avec le chef des conjurés; mais ces têtes ignobles et vulgaires de plats satellites n'avoient point de nom; on ne compta que celle de Robespierre.

S'il fut arrêté, c'est faute de courage; il n'avoit qu'à monter à cheval, il eût entraîné peut-être cette multitude qui le couvrit de malédictions. Robespierre se reposoit sur Henriot, et sur ses Jacobins; mais ceux-ci n'avoient ni fermeté ni audace lors-qu'ils n'avoient occasion d'être ni bourreaux ni assassins. Tous ces conspirateurs pâlirent quand ils se virent frappés du décret qui les mettoit *hors la loi*.

Mais ce qui épouvante la pensée, c'est que Robespierre ne tomba que parce que le comité de salut public s'étoit divisé; si l'accord y eût régné, l'oppression sanglante dureroit encore : deux triumvirats étoient tout prêts pour continuer le cours de cette incroyable tyrannie; et je n'exagère point en soutenant que les

membres restans se flattoient encore de la durée du chaos d'où ils insultoient à la liberté publique. Ils devoient tout rejeter sur Robespierre, et se déclarer ses ennemis après l'avoir égalé et quelquefois surpassé en insolence et en férocité. Oui, la soif de dominer et l'espoir de maîtriser la Convention, et par ce moyen le reste de la France, ne sortirent point de leurs cœurs. Ils osèrent accuser celui dont ils furent long-temps les valets, et qu'ils ne combattirent que parce qu'ils étoient proscrits eux-mêmes. Sans cette liste de proscription où ils avoient vu leurs noms, ils proscriroient encore avec et au nom de Robespierre. Les lâches! ils sont bien au-dessous de celui qu'ils ont abattu, mais par le seul effet de la peur.

De vrais républicains, au nombre desquels j'étois, restèrent encore dans les cachots, par l'audace inconcevable des Décemvirs, et par l'inexplicable lâcheté de la Convention nationale, qui n'étoit plus sur le siége où elle rampoit, mais

dans les honorables prisons où nous étions renfermés : nous seuls devions la ressusciter et la restaurer, lui rendre la majesté et l'énergie qu'elle avoit perdues.

Certes, nous étions justifiés par tous les forfaits des complices de Robespierre : et qui, après ces jours de victoire, de justice et de lumière, osa demander qu'un représentant du peuple, irréprochable sous tous les rapports, reparût à son poste ? Il fallut que les bourreaux se divisassent encore de nouveau, et que, frappés l'un par l'autre, ils fussent affoiblis au point de ne pouvoir plus éloigner notre rentrée triomphante. Ils vouloient tuer pour régner, mais non établir la République. La suite a prouvé que cette tourbe de scélérats ne pouvoit souffrir ni les gens de bien, ni la liberté dont ceux-ci ont été les plus fermes protecteurs. Notre regard, notre nom les transperçoient de la douleur du reproche le plus mérité : et que de maux n'ont-ils pas faits à la patrie ! autant que nous voulions,

nous, lui apporter de bonheur! Peu d'entre eux ont échappé au sort qui les attend tous. Ils auront beau vouloir lier leur cause à celle de la révolution, ils n'y parviendront pas; eux seuls lui ont imprimé un aspect dégoûtant; et le temps, qui met tout à sa place, a déja marqué leurs noms, et les environne, eux, du mépris et de l'horreur publique, tandis que leurs mains sont sanglantes; ils sont comme la femme de Macbeth, ils ne peuvent faire disparoître ni détourner la vue de ces taches ineffaçables, et encore impunies.

Ce qui a rendu le système de Robespierre épouvantable, ce n'est pas tant sa démence et son atrocité que sa durée. La tyrannie décemvirale qui nous couvre tous aujourd'hui de confusion, n'eût pas existé, s'il y avoit eu une dictature de trente-six heures: elle eût écrasé les successeurs de Robespierre. Mais les hommes se cachoient les uns derrière les autres, pour être encore plus atroces et plus méchans que ceux qui étoient en évidence.

Barrère, Collot, Billaud, ces monstres que l'humanité désavoue, ils ont reparu après la mort de Robespierre, ils ont siégé à la Convention ; cinquante mille citoyens qu'ils ont fait égorger, n'ont obtenu pour vengeance que l'exil de leurs bourreaux : c'est ainsi que le gouvernement a passé rapidement de la plus odieuse tyrannie, à l'indulgence la plus funeste. Après le 9 thermidor, il a transigé avec les assassins : les conjurations, depuis le 9 thermidor, ont été le fruit de je ne sais quelle crainte, ou plutot, de je ne sais quel délire qui s'étoit emparé de toutes les têtes. La réaction royale vint parce qu'on avoit proposé de porter une loi qui abolissoit la peine de mort, loi qui supposoit déja une constitution éprouvée, un gouvernement assis sur des bases solides, un caractère national prononcé ; et nous n'avions pas même les élémens de tout cela.

Robespierre et sa faction avoient fait un pacte avec Philippe d'Orléans ; ils lui avoient

avoient dit : Tu nous donneras ton or, en échange de nos forfaits. Louvet, le courageux Louvet avoit dénoncé cette faction infernale. L'artificieux Barrère détourna le coup qu'alloit porter la Convention. Que d'attentats on eût prévenus par cet acte de justice !

Opposez au supplice de Robespierre celui de la comtesse Dubarry. A quoi servoit l'égorgement de cette femme, punie par des vaudevilles, et tombée dans le mépris. Si on l'avoit vue sortant nue de son lit, du lit de son royal amant, se faisant donner une de ses pantoufles par le nonce du pape, et l'autre par le grand-aumônier de France, étoit-ce un motif pour l'envoyer à l'échafaud ? ou plutôt, avoit-on envie de sa belle maison de Lucienne ? Les brigands n'eurent souvent d'autre politique que la soif de l'or ; et quand Robespierre fut un monstre sanguinaire, il faut ajouter qu'il fut un être cupide, qu'il se vendit à d'Orléans, et par suite à l'Angleterre.

CHAPITRE CCXLIV.

Point de vue historique.

La France entière aura constamment à reprocher à Paris la victoire de Paris seul sur la France, lorsque trente mille hommes armés enveloppèrent la Convention, déclarèrent traîtres à la patrie les défenseurs de l'ordre et des propriétés, et demandèrent leurs têtes. Le rapporteur de la commission des douze alloit nommer les véritables complices de Dumouriez; les assassins, les brigands, les fauteurs de l'anarchie alloient être connus; le triumvirat de Danton, de Marat et de Robespierre n'auroit pas eu lieu; les Décemvirs, nés à la suite du triumvirat n'auroient pas épouvanté la nation et l'histoire de leurs audacieux forfaits. Dangereux exemple d'une minorité qui a sous sa main, dans un petit espace, ses protecteurs et ses appuis, toujours plus forte qu'une

majorité dont les soutiens sont dispersés
et comme perdus sur un vaste territoire
tel que la France

Les vrais républicains sont terrassés ; la nation se détache d'eux, et les laisse marcher à l'échafaud, ou périr dans les prisons. Et quel étoit le langage de la Plaine ? celui que tient aujourd'hui le gouvernement, assis sur les bases de la victoire, de la sagesse, de la modération. « Il est temps de construire après avoir tant démoli. La violence, qui nous a sauvés de l'oppression, nous y ramènera, si nous en continuons l'usage. Nous pensons qu'une République ne peut être fondée que sur la sagesse et la modération : que pour vaincre les préjugés et la superstition, il faut éclairer, et non exterminer : qu'un peuple magnanime connoît sa force et n'en abuse pas ; et qu'il doit dédaigner, sous l'empire des lois, d'obtenir de la rapine ce qu'il peut mériter par ses vertus.

« Nous croyons qu'on peut être répu-

blicain, sans être énergumène; philosophe, sans professer le brigandage; patriote, sans être un cannibale; et remplir ses devoirs comme législateur, sans devenir bourreau. Nous avons, il est vrai, voulu soustraire le roi à l'échafaud : nous avons craint de soulever l'Europe, de prolonger la guerre; cru plus utile de le garder comme un ôtage; voulu nous servir de sa vie pour maîtriser la paix, en hâter le retour; et cherché à épargner le sang, à conduire la France à un état heureux, en abrégeant, le plus possible, le cours de ses calamités. Nous n'avons pas, d'ailleurs, donné assez d'importance à un roi, pour croire que sa mort fût un pas de géant vers la félicité publique, comme cherchent à le persuader nos féroces rivaux; ni pensé, comme eux, que faire tomber sous la hache une tête de prince, fût le coup de maître de la philosophie ».

La grande louve, la Jacobinière, eut donc son infernal repaire à Paris; on la

mettoit en mouvement à l'aide des sociétés populaires ; et après que ses aboiemens avoient jeté au loin la terreur, on faisoit adopter les décrets les plus monstrueux dans le sein et dans le choc des émeutes. Par-tout ailleurs la Convention nationale, forte par elle-même, n'eût pas succombé, et avec elle, la nation entière. Dès qu'on eut trouvé l'art de commander à la minute une insurrection parisienne, il n'y eut plus de liberté pour nous ; et la tyrannie décemvirale fit assassiner en grande pompe, et décima, à volonté, les législateurs et les particuliers.

CHAPITRE CCXLV.

Résistance.

Une résistance déplacée, hautaine, arrogante, une résistance trop opiniâtre au premier pas de la révolution française, lui a fait faire plusieurs grandes enjam-

bées : grand merci, messieurs les aristocrates !

Il ne reste rien du gouvernement que la révolution a détruit ; mais le char de la révolution n'a fait tant de maux, que parce qu'on s'est précipité au-devant des coursiers et jusques sous les roues. En rétrogradant, il a été encore plus terrible qu'en avançant. Tel un cocher qui avoit passé sur la jambe d'un malheureux, lorsqu'on lui crioit de tous côtés, arrête, arrête, recula et repassa sur son corps.

Ce char a dû parcourir tel espace, parce qu'il a été lancé de telle hauteur. Les coursiers écumans et les roues enflammées ne demandent plus qu'à reposer.

Un gouvernement tout à-la-fois neuf et nouveau, a manifesté sa forme, sa puissance et sa vie : on ne sauroit nier la création de ce corps politique ; il est jeune, et n'en est pas moins robuste ; il est vivant, et il doit avoir l'assenti-

ment de tout être sensé : l'intérêt de tous est qu'il soit ; car la meilleure forme de gouvernement est celle qui naît de la perfection même de l'esprit d'une nation toute entière ; et comme il n'est pas présumable qu'elle se livre à des souvenirs non moins impuissans que misérablement superstitieux, il en résulte qu'elle se trouve naturellement assujettie aux lois du gouvernement qui vient de naître, et qui est ancien par cela même qu'il vit et qu'il marche. C'est par l'action, et non par la durée qu'il faut le considérer.

Si le despotisme revenoit en France, il seroit le plus terrible de tous, parce que les pouvoirs intermédiaires gênoient, fatiguoient ou pressoient tour-à-tour le peuple et le monarque : étant détruits, le despote n'ayant plus ni clergé, ni noblesse, ni parlement à combattre ou à concilier, la verge arbitraire frapperoit le peuple dans toute sa longueur, et il n'auroit ni organe pour se plaindre, ni

moyens pour se défendre : ce seroit un combat à mort, long et perpétuel.

Ainsi, il y a plusieurs degrés de servitude, et celle-ci offriroit un abîme plus profond que le despotisme même. Le malheur a nécessité chez les Danois le plus lâche abandon : la haine pour les nobles a dicté cette honteuse concession où l'on a pactisé avec un roi. L'on détourneroit la vue avec horreur du plus servile troupeau de l'espèce humaine dégradée, s'il étoit possible que nous imitassions les Danois.

CHAPITRE CCXLVI.

Frimaire an VI.

On a observé, il y a déja long-temps, que, dans les révolutions, l'habitude des dangers, le sacrifice des affections privées, et le sentiment des maux publics, font que les hommes jouent avec la vie, et s'embarrassent peu de la mort ; mais

c'est avec douleur qu'on a vu des assassins arriver sur l'échafaud d'un air délibéré : ils étoient quatre, et ils affectèrent une brutale insensibilité. L'un d'eux s'écrie en mourant : *Je meurs en bon voleur !* l'autre, regardant ses camarades déja gissant dans le fatal panier, dit gaîment au bourreau : *Arrangez-les donc mieux, il n'y aura pas de place pour moi....* Place pour lui !

On a guillotiné ces jours derniers deux jeunes filles convaincues d'assassinats ; elles sont allées à l'échafaud comme à un festin, en répétant quelques couplets de chansons grivoises. Ces deux jeunes filles, qui par leur sexe, leur figure et leur âge, auroient pu exciter un mouvement de pitié irréfléchi, n'ont inspiré qu'un sentiment d'horreur. Le peuple a battu des mains quand leurs têtes sont tombées. Charlotte Corday marcha au supplice avec un visage serein, mais elle ne chanta point.

On ne peut attribuer cette impénitence finale qu'au malheureux triomphe d'une

doctrine, qui nous réduit tous à l'automatisme animal; et comme l'irréligion a démoralisé le peuple, il est de la sagesse de législateurs pénétrés de l'importance et de la dignité de leurs fonctions, de redonner cours aux idées religieuses; car, sans doute, il y a un remède à cette dégradation de l'espèce humaine, qui, n'attachant plus de prix à l'existence, regardée dans tous les temps, et par tous les animaux, comme le plus grand bienfait de la nature, doit, par suite de cette insensibilité, mépriser, oublier, fouler aux pieds les vertus, les talens, et généralement tout ce qui la rendoit aimable, et ajoutoit à son charme.

Les chauffeurs ont déja épouvanté les tribunaux de leurs cruautés. On vient d'arrêter des assassins d'un nouveau genre. Ils avoient dressé des chiens à étrangler un homme au coin d'un bois; ils venoient ensuite, et le dépouilloient froidement. Ils disent aujourd'hui: ce n'est pas nous qui avons mis cet homme à mort.

Tout nécessite, dans la refonte du code criminel, des mesures plus répressives, plus fermes, plus vigoureuses; car la perversité humaine, en secouant le frein religieux, s'est montrée sous un jour plus terrible et plus effrayant.

CHAPITRE CCXLVII.

Panthéonisé.

ÊTRE porté au Panthéon après sa mort. Panthéoniser un scélérat. Même après le 9 thermidor, Marat a été panthéonisé, puis dépanthéonisé. Mirabeau, accusé par *l'armoire de fer*, de s'être vendu à la cour, fut dépanthéonisé. Le corps de Pelletier-Saint-Fargeau, qui reposoit là, fut rendu à son frère.

On croit que ce sont les royalistes qui ont demandé que Montesquieu fût panthéonisé. Voltaire sera-t-il un jour dépanthéonisé? Les écrits de Voltaire et les maximes républicaines, comment cela pourra-t-il s'accorder?

Dès qu'il s'agit de canonisation, l'on voit apparoître l'avocat du diable.

Chénier, grand amateur de processions et de cérémonies, voulut faire entrer un jour Descartes au Panthéon; je m'y opposai : Pascal auroit été de mon avis. Voici mon discours :

« C^ens^ R^ens^, il y a près de cent cinquante années que René Descartes reçut à Paris, dans une église, les honneurs d'un service funèbre, où assistèrent en députation le *Parlement*, la *Sorbonne*, le *recteur* de l'Université, les *quatre Facultés*, et tous les théologiens, légistes, ergoteurs et mauvais physiciens de ce temps-là. Vint ensuite un rhéteur, qui enfla sa voix, et qui fit son éloge pour un prix académique : enfin il eut une statue en marbre, de la façon de la cour, sous le règne du dernier tyran.

« Je crois que tous ces honneurs suffisent à la mémoire de Descartes, et que son ombre en a dû être pleinement satisfaite. Je l'avoue, j'ai fait aussi dans ma jeunesse

un *éloge de Descartes* (1); mais j'étois alors la dupe des noms prônés dans les

---

(1) Il fut imprimé en 1765. Le ton de l'*école* étoit alors un grand tapage de mots. Le style de Thomas, le grand pugillateur en ce genre, étoit presque toujours enflé et tendu. Fréron disoit plaisamment de lui : *Je m'amuse à donner des coups d'épingle dans ses vessies*. Quand le temps de rire un peu sera venu, je publierai peut-être l'histoire *académico-littéraire* de ces années-là. On y verra le despotisme du *grand-seigneur* Voltaire, et celui de ses *visirs* et *pachas;* on sera sur-tout étonné d'avoir vu passer près de deux cents hommes de lettres travaillant tous pour *la gloire immortelle*, et qui n'ont déja presque plus de nom.

Ce *bureau d'esprit* qu'on appeloit *Académie française*, a beaucoup nui aux talens originaux: mais il menoit à la fortune les abbés qui consentoient à philosophailler. Il falloit, sous peine d'être étouffé en naissant, prendre *le pli académique*. Le souple *Maury* le prit parfaitement, et rioit de mon insouplesse. *Maury* m'a dit, il y a 28 ans : Je m'accrocherai aux académiciens, qui me couronneront et qui me feront par suite prêcher un carême à Versailles. J'entrerai à

académies, et je ne savois pas encore que les plus grands charlatans de ce monde ont été quelquefois les hommes les plus célèbres.

« En écartant ce déréglement d'élo-

---

l'Académie; de cette affaire j'y obtiendrai une abbaye: alors nous travaillerons dans le clergé; je veux avoir 60 mille livres de rentes; et puis mon *petit cheval* me menera à Rome. Il m'a dit vingt fois qu'il seroit un jour cardinal: mais il tenoit très-fort pour réussir à son prix d'Académie. Comme toutes les grandes *tragédies* sont suivies d'une *farce*, je m'attends à voir *Maury* pape. O Rabelais !

Maury s'étoit escrimé à faire *des éloges;* et si je ne me trompe, il avoit entrepris celui de *Descartes.* Ce que je puis affirmer, c'est que nous fîmes imprimer, en concurrence, un beau discours académique sur les *malheurs de la guerre;* les académiciens n'y allant jamais, il n'eut, pour cette fois, ni le prix ni *l'accessit.*

On n'a jamais cité à l'Académie française qu'un seul vers de ma façon, ce qui fit *schisme* encore. Le voici:

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

quence; si familier aux panégyristes, les préjugés orgueilleux des nations, et jusqu'à leur rivalité politique, qui n'a que trop d'influence sur la philosophie, qu'il me soit permis de retracer l'histoire du mal qu'a fait Descartes à sa propre nation, dont il a retardé visiblement les progrès par la longue tyrannie de ses erreurs : il est le père de la plus impertinente doctrine qui ait régné en France. C'est le cartésianisme qui tua la physique expérimentale, et qui fit des pédans d'école, au lieu de naturalistes observateurs.

« La nature est un livre immense à dévorer, a dit Bacon; mais il faut commencer par l'*abécédaire*. Descartes fut un de ces mortels présomptueux, qui veulent deviner la nature, au lieu de l'étudier avec une attention respectueuse. Il fut un de ces téméraires qui parlent, et qui affirment leurs systèmes du monde, comme s'ils avoient assisté à la création. Voilà, dira-t-on, les conceptions d'un grand génie; voilà le luxe de l'esprit humain : mais

d'autres diront, avec plus de fondement : c'est là son extravagance. Tous ces ordonnateurs de monde, tous ces fabricateurs de systèmes font un monde sans Dieu, et bâtissent l'univers, en chassant, pour ainsi dire, l'intelligence suprême. Presque tous n'ont rien entendu à ces sublimes paroles : *Ego sum, qui sum.*

« La matière subtile de Descartes, sa force centrifuge (1), sa matière globuleuse, sa fine poussière dont il forme la terre habitable ; tout son systême du

(1) Donnez-moi du mouvement et de la nature, disoit Descartes, et je ferai un monde. Oui, tu feras un monde (car il faut en rire), tout comme un tourneur fait une tête...... à perruque. Insensé ! et l'intelligence, seule cause réelle et existante, et le jet initial, et la cause finale :... mais *mes trois élémens*, ma *glande pinéale* où je loge l'ame, ma *science universelle*. Eh bien ! je reconnois en toi le ton théologique, rien de plus, monté seulement sur un mode anti-péripatéticien. Remplacer des assertions ridicules par des assertions non moins ridicules, quel effort !

monde, enfin, est un délire. (1) Il s'égara ensuite dans la dynamique, dans l'optique. Il fut fantastique et romanesque jusques dans sa physiologie. *L'homme de Descartes* n'est point celui de la nature; il n'en a pas même le premier trait (2).

---

(1) Ce cerveau creux fit le *plein*. Il s'étoit d'abord arrangé pour le *vide* : mais le père *Mersenne*, minime, lui ayant écrit que l'on se moquoit prodigieusement à Paris du *vide*, il se retourna du côté du *plein*.

(2) Ambroise Paré a rendu les plus grands services à l'humanité dans cette partie; mais ses travaux sont de fait et d'expérience : on n'a pas prononcé emphatiquement le nom d'un homme qui n'avoit point publié de gros rêves.

Ambroise *Paré* avoit écrit; l'immortel *Bacon* avoit écrit : Descartes ne lut ni l'un ni l'autre. Je m'étonne encore que l'on parle si peu de *Gassendi :* c'est qu'il avoit l'esprit religieux, qu'il étoit peu affirmatif, et qu'il ne se donnoit pas pour tenir en main la *clef de l'univers.*

Descartes finit un de ses chapitres par ces mots : *Et voilà le grand secret du mystère de*

« Tandis que la physique et la chymie, régénérées de nos jours, et sorties du long sommeil de mort que leur avoit imprimé la secte de l'auteur des tourbillons, ne veulent aujourd'hui de découvertes que celles que confirme l'expérience, et ont abjuré toutes hypothèses, porterons-nous au Panthéon les restes de ce visionnaire, qui a retardé pendant si long-temps la promulgation des vérités physiques, qui ne fit aucune expérience, qui les dédaigna toutes, et qui s'écarta constamment de tout sentier qui conduisoit à l'observation? Etrange contradition! Après avoir avancé que toute science devoit commencer par le doute méthodique ou préparatoire, infidèle à sa propre maxime, il fut le premier à affirmer tout ce qu'il n'entendoit

---

la génération. Le poëte Buffon n'a-t-il pas tenté de nous mystifier aussi avec ses molécules organiques, chose moins plaisante cependant que son globe *incandescent*, qui se *refroidit*; et ses comètes, *écornures* du soleil, etc.?

pas. Pendant combien de temps, et à la honte de la vraie science, la France savante n'a-t-elle pas été servilement attachée aux visions de Descartes ! Il allia à cette déraison, qui enfante rêves sur rêves, cette audace qui veut ensuite les faire adopter. Ses partisans imprimèrent à sa physique erronée une teinte théologique : c'étoit le vice du temps, j'en tombe d'accord ; mais qu'est-ce qu'un système tyrannique qui arrête l'essor de tout autre système plus convenable à la marche des faits et de l'expérience ?

Cependant il fut géomètre, s'il ne fut pas un grand philosophe. L'application que Descartes a faite le premier de l'algèbre à la géométrie, très-belle invention, quoiqu'inférieure à l'application qu'avoit faite Galilée de la géométrie à la nature ; cette application, dis-je, est son unique gloire dans les sciences *physico-mathématiques*. Personne ne la lui contestera : c'est la seule découverte qui justifie les pompeux éloges qui lui furent prodigués ;

et voilà le seul titre sur lequel se fonde cette partialité nationale, si funeste au genre humain, d'après laquelle le bel esprit Fontenelle osa mettre Descartes en parallèle avec Newton. Le bel esprit dit (et la tourbe des panégyristes l'a répété), qu'il avoit fallu passer par les tourbillons pour arriver à la vraie théorie du monde. Comme si l'erreur pouvoit servir de degré pour s'élever à la vérité ! comme si Descartes étant venu après Képler et Galilée, n'avoit pas eu sous la main, aussi bien que Newton, les vrais élémens de la théorie de l'Univers ! et comme s'il lui eût manqué autre chose, que le grand art de les mettre en oeuvre !

Les Français furent d'autant plus aisément et plus fortement subjugués par les opinions de leur philosophe adoptif, que cette nation a un plus vif penchant pour les plaisirs ou les travers de l'imagination : jaloux, pour ainsi dire, de leurs erreurs, ils voulurent en être possesseurs paisibles, et repoussèrent, pendant quarante ans

es mêmes vérités que nos voisins saisirent
ıvidement et idolâtrement dès qu'elles pa-
urent. Maupertuis, le premier, eut le
ourage de se déclarer Newtonien : une
oule d'adversaires s'éleva contre lui, se
ondant sur des opérations peu exactes,
ites en France : et ce fut pour impo-
er silence à ces ennemis du vrai, que
eux troupes de mathématiciens entre-
rirent d'aller vérifier à grands frais, l'une
u cercle polaire, l'autre à l'équateur
e que Newton avoit découvert sans sor-
ir de son cabinet. Le résultat de ces deux
pérations célèbres confirma la théorie
Jewtonienne ; mais on n'en eut pas plus
e respect pour Newton et pour la vé-
ité. Clairaut et d'Alembert, ne sachant
as combiner leurs calculs avec le mou-
ement de l'apogée de la lune, crurent
voir démontré fausse la loi primordiale
e l'attraction, et firent imprimer leurs
ıémoires avec un air de triomphe.
Enfin, ils s'aperçurent que l'erreur
toit dans le calcul, et rendirent un

hommage tardif et forcé au génie de Newton.

Je ne parlerai point ici de la métaphysique de Descartes, parce qu'il n'y a plus de métaphysiciens après l'adorateur Platon. C'est que l'ordre et l'harmonie sont tout; c'est que l'être qui n'a point la conscience de son être, c'est comme s'il n'existoit pas; c'est que le souffle de la divinité est en nous; c'est que cette ame, distincte de celle que nous partageons avec les animaux, compose notre moralité, et qu'elle n'est ni liée ni soumise aux organes corporels. Jamais Descartes, dans ses livres, n'adore, ainsi que Newton, ce grand, ce premier moteur, cette intelligence unique qui a projeté pour des siècles à elle seule connus, le plan initial de l'Univers. Il a fallu une impulsion initiale pour ébranler les sphères célestes; elle fut une, ainsi que la cause qui l'a ordonnée. Malheureux, qui ne voit que des agens bruts, que des agrégations forcées, que des poulies, des rouages, des cordages, des atômes, des

tourbillons, et qui ne fait que tracer des figures géométriques ! Est-il étonnant que la cause finale lui échappe, ainsi que le plan universel !

Descartes étoit à moitié chemin des plus hautes vérités, lorsqu'il soutint religieusement les *idées innées*; mais il nous paroît qu'il n'eut pas la conviction intime du *Deus est in nobis*, lorsqu'il se sépara de Platon, et qu'il se perdit dans une logomachie scholastique. Il ne fit rien de ce principe lumineux ; et c'est comme s'il ne l'eût pas avancé. Le sentiment du beau, du juste, la conscience, ne reconnoissent point les sensations pour leur source ; la conscience n'est pas un accident : voilà ce qu'il devoit dire formellement, et ce qu'il n'a pas dit : il n'a donc pas su s'élever à la question. Locke et Condillac sont venus ensuite nous empoisonner de leurs grossiers raisonnemens sur l'entendement humain. Pauvres aveugles ! Ils avoient la cataracte, la goutte sereine de l'ame ; ils n'ont point connu le flambeau qu'ils por-

toient à eux-mêmes (1) ; ils n'ont point senti la liaison intime de l'homme à l'harmonie universelle, liaison si indépendante des sens. Plaisans métaphysiciens que des métaphysiciens non spiritualistes ! Des sensations ne font jamais des idées morales, pas plus que des caractères d'imprimerie ne font l'Iliade. La moralité, la volonté sont tout, ordonnent tout, et l'instinct moral est sans cesse affranchi des organes matériels.

N'est-il pas étonnant qu'on ait foulé aux

---

(1) L'homme est un être ternaire.... Qu'un servile disciple de *Locke* me dise sur quelle fibre joue le remords qui, au bout de trente années, terrasse l'ame d'un assasin constitué juge de l'innocent accusé de son forfait, et qui le fait s'écrier: *C'est moi qui suis le coupable, et non lui ; je demande à reposer dans le supplice qui l'attendoit*, O instinct moral, rayon divin, tu tiens à la spiritualité de notre ame, pure émanation de la cause intelligente et bonne ; c'est toi qui existes, et ce qui n'est pas toi (pris dans le sens philosophique), n'existe pas.

pieds,

pieds, de nos jours, cette doctrine de Socrate, de Platon, de Marc-Aurèle, et qu'on ait oublié sitôt *la profession de foi du vicaire savoyard*, qui se marie à la sagesse de la plus haute antiquité? Vous qui avez voulu conduire les hommes et faire des lois en abandonnant ces idées simples et religieuses, tous vos pas ont été des crimes.

Frappé de l'immoralité profane d'une génération où l'on a vu, pour la première fois peut-être, l'alliage des passions impétueuses du sauvage et de la dépravation de l'homme policé, je me suis souvent dit: Quels sont donc les principes qui, mal vus ou mal entendus, ont scélératisé tant de têtes? et j'ai cru remarquer, dans les atteintes portées à la spiritualité de l'homme, la naissance de cet esprit infernal qui provoqua tant de scènes de carnage et de deuil. L'homme n'a plus été le miroir de la divinité (1), on l'a brisé

(1) Jacob Dupont déclare à *la tribune* qu'il est athée: fanfaronnade qui a tant prêté à la calom-

sans pitié comme sans remords : des naturalistes audacieux avoient préparé le

---

nie contre la Convention nationale, et qui l'a déconfiancée dans toute l'Europe; tant un seul fou est dangereux! Danton, volant une phrase de Buffon, s'écrie : *La nature s'embarrasse peu des individus, elle ne s'occupe que de l'espèce*, et applique inhumainement à la politique une pensée de naturaliste. Ces plagiaires n'ont jamais compris le *mal* que pouvoient faire les mots, lorsqu'ils étoient dénaturés. C'est en plagiant les idées philosophiques, et les traduisant dans l'idiôme de la folie, que l'on a vu ces temps d'extravagance et de délire où, à la voix d'un tribun, l'image affreuse de l'athéisme s'offroit par-tout à nos regards, où les lieux publics présentoient ces mots désespérans : *La mort est un sommeil éternel*. Et pouvons-nous, sans entendre de nouveau les risées de l'univers, rappeler le souvenir de ce *décret* qui rendoit son créateur à l'univers? Remarquez bien que ce fut pendant l'absence totale des idées religieuses, que les plus grandes cruautés rencontrèrent, indépendamment des exécuteurs et des complices, le plus grand nombre de témoins

règne de ces philosophes coupables qui veulent tout expliquer par les sens corporels*, qui veulent tout réduire à des opérations purement physiques. Funeste philosophie, qui n'as cherché qu'à animaliser l'homme ! c'est toi qui as formé le calus sur l'ame de tous nos égorgeurs ; et ils ont cessé d'être hommes, car je ne les ai pas encore entendus s'écrier, avec la voix du repentir : *Nous avons été des monstres !*

C'est depuis ce fabricateur d'un univers idéal, et d'après lui, que l'orgueilleuse géométrie, sortant de ses domaines, est venue, avec le froid de sa méthode, la rudesse de ses termes barbares, et le néant de ses abstractions, s'exercer d'un air de suffisance sur toutes sortes de sujets. Presque toutes les sciences en ont été infectées ; tout s'est embrouillé dans un chaos im-

---

froids et impassibles. Ils disoient : *La guillotine est un supplice très-doux ; d'ailleurs, la mort est un sommeil éternel.*

mense de calculs; les hypothèses les plus folles, les systêmes les plus absurdes, ont été accrédités au moyen de cette espèce de charlatanerie; la raison a souvent été forcée de se taire devant l'appareil imposant de calculs algébriques : une certaine réputation, un ton affirmatif et des figures de grimoire, ont fait recevoir pour vraies les propositions les plus contradictoires (1).

L'abus de ce langage date de Descartes: il en donna le dangereux exemple jus-

---

(1) On ne parle point ici contre la géométrie, mais contre l'abus invétéré de son langage, que l'on transporte jusques dans la politique : elle a cependant son *côté fâcheux*, Aimera qui voudra, par exemple, les productions de cette triste et froide géométrie qui calcule les moyens de détruire les remparts qu'elle même a élevés pour la défense des hommes, et qui, peut-être même, ne se regarde comme arrivée au comble de son art, qu'autant qu'elle triomphe d'elle-même, et qu'elle fait détruire en un instant ce qu'elle a mis des années entières à élever.

ques dans ses lettres particulières ; mais du moins il ne l'exerça pas sur la politique, car il n'écrivit rien sur cet objet. Le mécanisme social, qui est encore, à peu de chose près, un secret pour le dix-huitième siècle, étoit alors soumis à une sorte d'admiration silencieuse. La cour de Christine, ses voyages en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, ne lui ont rien inspiré, pas une phrase que l'on puisse citer à cet égard : il étoit né pour son monde imaginaire. Pendant la tenue des Etats du Royaume, assemblés à Paris en 1614, Descartes ne dit mot.

Il écrivit sur la morale, sur laquelle il est presque impossible de mal parler : et il eut pour disciple cette reine fantasque, cette reine de Suède, qui vagabonda en Europe, et donna en France le spectacle d'un assassinat devant lequel tous les philosophes du temps gardèrent un profond silence. Il ne paroîtroit pas que la morale de Descartes eût beaucoup influé sur le cœur de Christine, qui se crut phi-

losophe parce qu'elle se moquoit du pape, et qu'elle avoit ajouté les rêveries de son maître aux rêveries orgueilleuses d'une femme et d'une tête couronnée.

Mais quand Descartes eût été un grand, un sage philosophe, observateur patient et attentif de la nature, un *Spallanzani*, sommes-nous ici pour bâtir le palais de la renommée, pour distribuer les rangs parmi les philosophes et les naturalistes? Il faut le tribunal ou l'assemblage de plusieurs siècles, pour juger à cet égard l'homme de génie. La nature rit de nos vains systêmes : à peine adoptés, ils s'écroulent. Les réputations tombent et s'effacent tour-à-tour, parce que les lois universelles marchent sans cesse invariables, tandis que nos opinions sont mobiles et changeantes : c'est toujours l'ignorance qui a déifié l'erreur; une admiration sur parole, voilà ce qui domine notre crédule entendement. Si l'auteur de la Genèse n'est pas encore tout-à-fait jugé comme physicien; car,

tantôt son système se relève, tantôt, du moins, telle partie de son antique narration semble mieux confirmée par les faits qu'aucun autre système de physique; avouons sans peine que nous sommes un peu inhabiles à classer ces grandes réputations, et songeons qu'il ne faudroit peut-être qu'une expérience nouvelle pour dissoudre tout-à-coup tous nos pompeux raisonnemens, et les couvrir du même ridicule dont nous avons enveloppé les systêmes des anciens. Demain la chymie nous prouvera, peut-être, qu'il n'y a que deux élémens au lieu de quatre. Nous sommes sur les bords d'un monde tout-à-fait nouveau; ne précipitons point nos apothéoses: j'ai déja vu naître et mourir certaines renommées qui avoient fait aussi leur roman de l'univers.

Le Panthéon est un temple républicain; réservons-le pour les héros et les martyrs de la révolution. Que les livres de Descartes soient abandonnés, comme tous les autres livres, aux éternelles dis-

putes des hommes : ne leur décernons pas, nous, une couronne privilégiée; ce seroit nous encenser nous-mêmes; ce seroit ouvrir un champ trop vaste aux discussions subtiles et oiseuses. Laissons le pays des chimères, et marchons sur un terrain solide; attachons-nous aux vertus républicaines qui ont une physionomie incontestable, et dont nous sommes, nous, les premiers et les véritables juges. Que celui qui aura versé son sang pour la patrie reçoive les hommages de la patrie; que la plume du législateur soit à côté de l'épée du guerrier; mais que les autres plumes, lorsqu'il faut des siècles, soit pour décider leur transcendance, soit pour mûrir leur utilité, aillent chercher des honneurs dans un autre sanctuaire. . . . .

La république des lettres a ses palmes comme elle a ses débats; n'entrons point dans ses débats, et ne distribuons point ses palmes. Recueillons nos grands hommes, c'est-à-dire, ceux qui, dans la plus

étonnante, comme dans la plus effrayante des commotions politiques, auront su conserver un esprit égal, un caractère mâle et républicain : ceux-là, nous pouvons les apprécier et les honorer.

Oui, plus fermes dans leurs idées régénératrices, nos devanciers ne se seroient point embarrassés du soin de façonner quelques statues littéraires, car elles s'érigent et se brisent au gré des imaginations des hommes : ils n'auroient pas ouvert les portes du Panthéon à ce grand poëte, à ce grand corrupteur qui flatta tous les rois, tous les grands et tous les vices de son siècle ; qui caressa toutes les licencieuses erreurs accréditées dans les cours ; qui fut indécis jusques dans son Brutus, où perce son génie monarchien, malgré toute la force du sujet (1). Il n'a su frapper la superstition qu'en blessant profondément la morale :

---

(1) Voulez-vous le voir tout à son aise, lisez es vers d'*Adélaïde du Guesclin :*

bien différent d'Hercule, qui perça le Centaure sans tuer la belle Déjanire.

Le pur sang de Clovis est toujours adoré :
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux, divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux soient notre unique ombrage.

On a parlé de la *Mort de César*; mais dans cette pièce, peu s'en faut que l'on ne regrette *César*. Cette mauvaise et infidèle imitation de *Shakespear* prouve que Voltaire n'a point senti dans le poëte anglais le rôle concentré de Brutus, et qu'il n'a pas su lire ce chef-d'œuvre tout-à-la-fois historique et dramatique.

Voltaire a loué pendant cinquante ans l'homme le plus immoral du siècle, le *duc de Richelieu*; il a fait des vers pour la *Pompadour*, pour la *Dubarry*, pour toutes les princesses et leurs femmes-de-chambre, et pour les ministres en place. Exerçant un despotisme littéraire, analogue à son ardente jalousie contre toute espèce de succès, il aduloit tout ce qui étoit vil et rampant, pour en être encensé : il cajola Frédéric; puis, en mourant, il déposa sur sa tombe la satyre la plus virulente contre son héros. Le *Siècle de Louis*

Il ne vit dans la *Théodicée* de Leibnitz, le plus beau des livres, que le sujet du roman de *Candide*, cette misérable production qui attaque le dogme consolateur de la providence. Avec son éternel sourire sardonique, il nous a légué un pirrhonisme honteux, et peut-être avec lui, cette légèreté cruelle qui nous fait glisser sur les vertus comme sur les forfaits. Ecrits de l'auteur de la *Pucelle* (1), moeurs républicaines; non, ces mots-là ne s'associeront jamais. Jamais la physionomie de Voltaire (j'en jure par l'honnê-

XIV, le *Siècle de Louis XV*, le *Panégyrique* de celui-ci, tout prouve qu'il fut un adulateur constant, non de la royauté, mais ce qui en est bien différent, des rois.

(1) Quel ravage dans nos moeurs n'a pas fait cet écrit? j'en appelle à l'expérience; c'est le code de la jeunesse, qui le sait par cœur. Parlez donc, après cela, de Socrate, de Platon, d'Epictète, de Marc-Aurèle, de Sénèque. Comme la statue de J. J. Rousseau repousse celle qui l'avoisine!

teté publique) ne sera une physionomie antique.

Gardons-nous désormais de panthéoniser à la légère, car nous ne devons plus idolâtrer. Déja deux fois le Panthéon a été souillé (1). Pénétrons-nous bien de cette vérité peu connue et mal sentie, que nous n'avons pas les vraies et sûres balances propres à peser avec justesse les têtes pensantes. Nos savans, ou ceux qui se disent tels, qui ont cru surmonter beaucoup de préjugés, sont de fait les hommes les plus criblés de préjugés; nul d'entr'eux ne sait quelle de nos opinions surnagera dans cinquante ans; nul ne sait quel de nos livres ira surprendre, instruire ou charmer la postérité. L'engouement est le

(1) Encore, si Mirabeau eût dit comme l'ancien capitaine Epaminondas : Nous croyons qu'il en est de l'argent comme de toute autre chose, qu'il y a des moyens honnêtes de le donner, de le recevoir, et qu'il y en a de honteux.

lot des Français (1). Et voilà l'ouvrage fatal des académies (2) : à force de vouloir

(1) Si chacun de nous, d'après son goût, ses affections, ses préjugés, ou même sa conviction, alloit appeler au Panthéon son auteur favori ou son *idole*, ce temple ne seroit plus dans la suite qu'une *pagode*.

(2) Que celui qui se tait et adore, sensible à la magnificence d'un ciel étoilé, éprouvant un charme secret et profond dans la contemplation des astres et de ce firmament silencieux, combien il est plus près du grand, du bon auteur de la nature, du père de tous les hommes, que tous ces *faiseurs de système*, qui, en se jetant dans tous les problêmes de géométrie, ont tant de peine à prononcer enfin le nom de Dieu, comme si c'étoit un nom abandonné à l'ignorance ! Ce nom, *Moïse*, *Mahomet*, *Zoroastre*, *Confucius*, *Marc-Aurèle*, *Newton*, *Euler*, l'ont prononcé en courbant la tête : c'est que c'est l'ame (l'ame que nous tenons de lui) qui le sent et l'aperçoit : tel astronome a observé le ciel toute sa vie, mais, hélas ! il ne l'a point vu ce grand ciel...... *O pectora caeca !*

Profonds ergoteurs, dites-moi donc *comment je remue mon bras*. J'adore ; et voilà le commencement de la science comme de la sagesse. J'a-

tout juger, elles nous ont désappris à lire ce qui est sous nos yeux. La gloire réelle

---

dore, je me prosterne, je m'humilie, et jamais je ne me sens plus fort, plus content, plus lumineux, plus voisin sympathique .... du ciel.

Que *Pascal* (qui étoit aussi un géomètre) me paroît supérieur à *Descartes*, lorsqu'il dit: *Tout notre raisonnement se réduit au sentiment: que l'homme s'estime son prix, il est grand; et ce qui lui relève sa grandeur, c'est qu'il se connoît misérable.* Non, je ne connois pas une plus belle pensée.

Voltaire, qui, pendant une très-longue vie, n'a jamais eu que de *dix-huit* à *vingt-deux années*, a critiqué *Pascal* sans trop l'avoir compris; il s'est bien permis d'appeler *Clarke un moulin à raisonnement*, deux mots absolument contradictoires: mais il devoit faire rire les Français; c'étoit là son rôle, commc *Préville* sur la scène. Que d'auteurs profonds oubliés! *Clarke*, *Skatstesbury*, qui ont écrit avec tant de force, de clarté et de sentiment contre les matérialistes, ne sont presque plus cités en France. Nous avons d'immenses bibliothèques, et nous ne lisons point; les livres ont tué les écrits.

des écrivains ne dépend pas de nous : le temps seul la confirme ou la détruit ; leur apothéose est dans leurs livres et non ailleurs. Laissons-les donc vivre ou mourir dans leurs ouvrages. Quant à la véritable gloire des républicains, elle n'est et ne doit être que dans une plus grande somme de liberté et de bonheur. Ne nous offensons pas de la supériorité d'un anglais : Newton appartient à l'humanité entière. Ne soyons pas plus jaloux de lui que du Tasse ou de Virgile. N'allons pas créer des rivalités particulières, ni opposer entr'eux des hommes qui sont pour tous les temps et pour tous les lieux. Gardons-nous sur-tout de renouveler, et d'une autre manière, le ridicule des canonisations : car on pourroit rire des modernes comme on a fait des anciennes. Quand il y a égalité chez les morts ; et après que nous avons disséminé la poussière orgueilleuse des tombeaux couronnés de trophées ou de marbres imposteurs, n'allons pas ressusciter une vieille idolâ-

trie, ni porter en procession quelques os vermoulus. Ouvrons un *livre de vie*, et que le nom des hommes de génie y soit gravé (1). Cela suffira et pourra épargner au peuple ces fêtes coûteuses, ces dépenses superflues, cette perte de temps qu'entraînent toujours ces cérémonies, qui ont quelquefois un aspect bizarre.

Que l'auteur des tourbillons et de la matière subtile, Descartes, ait été un romancier ou un génie exact, qu'importe au peuple? Quand il verra passer sa statue, il la verra du même œil que celle du grand *Lama*. Il ne pourra découvrir ni le but, ni la nécessité de cette apothéose (2). Combien d'hommes, dans cette grande

---

(1) Si l'on veut absolument panthéoniser Descartes, je ne m'y oppose plus; mais je demanderois alors que l'on ne portât point à l'édifice cette vile matière qui n'est point Descartes. Je demanderois que l'on portât..... son NOM.

(2) Cet édifice si somptueux, à quoi sert-il? à loger des rats, des chauves-souris, et le cercueil du pauvre J. J. Rousseau, qui pendant sa

cité sont absolument étrangers à Descartes et à sa doctrine ! Il n'en est pas trente dans cette commune qui aient lu les livres de Descartes.

Je conclus par demander que le Corps législatif, ne s'érigeant point en corps académique, et au-dessus de toute vanité nationale, laisse la mémoire de Descartes, vivre ou mourir dans ses ouvrages, et le rapport du décret du 2 octobre (1) 1793, (v. st.), qui ordonne

---

vie manquoit de bois pour se chauffer. Avec ce qu'il a coûté, ce dôme, on auroit bâti trente maisons de charité, commodes, salubres, aérées. O cruels architectes, et vous, peintres, statuaires, décorateurs, artistes dangereux, artistes inutiles, dévorateurs nés des républiques, de toute fortune publique, qui épuiseriez des mines d'or avec vos caprices changeans et ruineux, ennemis des véritables arts moraux, consolateurs ou nourriciers.....vous n'échapperez pas à mon *livre*.

(1) Quelle époque ! c'étoit la veille du jour où Amar est venu froidement, tranquillement, de-

la translation de ses cendres au Panthéon.

CHAPITRE CCXLVIII.

Tout est optique,

Ou jeu d'optique. De près, que les choses sont différentes de ce qu'on les juge de loin! Tout a ses apparences trompeuses. On se peint Paris bouleversé, à chaque commotion politique, et les enfans mis à la broche par les cannibales qui ont pris la Bastille et le château des Tuileries. C'est le vent qui porte au loin le bruit du canon : tout à côté on l'entend moins.

La fameuse séance qui détermina le sort de Louis XVI, dura soixante-douze

---

mander à la tribune la mort de quarante-deux représentans du peuple, et l'arrestation de soixante-treize. La Convention ne respiroit point alors, je pense, dans une atmosphère bien philosophique!

heures. On se représente, sans doute dans cette salle, le recueillement, le silence, une sorte d'effroi religieux ; point du tout : le fond de la salle étoit transformé en loge, où des dames, dans le plus charmant négligé, mangeoient des glaces, des oranges, buvoient des liqueurs : on alloit les saluer, on revenoit. Les huissiers, du côté de la *Montagne*, faisoient le rôle des ouvreuses de loges de l'opéra ; on les voyoit ouvrir à chaque instant les portes des tribunes de réserve, et y conduire galamment les maîtresses du duc d'Orléans-Égalité, caparaçonnées de rubans tricolors.

Quoique l'on eût defendu tout signe d'approbation et d'improbation, néanmoins, du côté de la *Montagne*, la mère-duchesse, l'amazone des bandes jacobites, faisoit de longs ha ! ha ! quand elle n'entendoit pas résonner fortement à ses oreilles le mot de mort.

Les hautes tribunes, destinées au peuple, pendant les jours qui précédèrent

ce fameux jugement, ne désemplirent pas et d'étrangers, et de gens de tout état : on y buvoit du vin et de l'eau-de-vie comme en pleine tabagie. Les paris étoient ouverts dans tous les cafés voisins.

L'ennui, l'impatience, la fatigue se caractérisoient sur presque tous les visages. Chaque député montoit à son tour à la tribune, et c'étoit à qui diroit : Mon tour approche-t-il ? On fit venir je ne sais quel député malade ou convalescent ; il vint affublé de son bonnet de nuit et de sa robe de chambre : cette espèce de fantôme fit rire l'Assemblée.

Passoient à cette tribune des visages rendus plus sombres par de pâles clartés, et qui d'une voix lente et sépulcrale, ne disoient que ce mot, *la mort !* Toutes ces physionomies qui se succédoient, tous ces tons ; ces gammes différentes, d'Orléans hué, conspué, lorsqu'il prononça la mort de son parent ; puis les autres calculant s'ils auroient le temps de

manger avant d'émettre leur opinion, tandis que des femmes avec des épingles piquoient des cartes, pour comparer les votes ; les députés qui tomboient de sommeil, et qu'on réveilloit pour prononcer ; Manuel, secrétaire, escamotant quelques suffrages en faveur du malheureux roi, et sur le point d'être mis à mort dans les corridors, pour prix de son infidélité ; de tout ce que j'ai vu-là, rien ne peut se redire comme il s'est passé ; il est impossible de se figurer ce qui est ; l'histoire ne pourra y atteindre, ...

Eh bien ! il en est de même de toutes les journées mémorables ; j'y étois, et je n'ai jamais su où j'étois ; c'est-à-dire, comprendre, ou le péril où je me trouvois, ou toutes les singularités qui m'environnoient. . . . .

J'ai vu porter la tête de *Féraud*, et je ne puis rendre compte de son assassinat ; j'ai vu *Henriot* commander aux canonniers, et je ne sais par quel chemin je me suis retrouvé libre et chez moi ;

j'ai appris la victoire du 13 vendémiaire, lorsque, sur ma chaise curule, je ne savois pas encore s'il y avoit eu bataille; j'ai couru le palais du Luxembourg, le 18 fructidor, sans connoître l'importance de cette journée; je n'ai jamais cru à l'audace insolente et sanguinaire des Montagnards, parce que j'étois près d'eux. J'ai vu l'instant où *Duperret* donnoit le signal de fondre sur quarante scélérats, qui se disoient exclusivement les fondateurs de la République, et d'en délivrer la terre et la France; cela a tenu à un fil; le côté droit, long-temps en majorité, n'a été perdu que par le mépris qu'il avoit pour ses adversaires. Nul de nous n'a ajouté foi à leur inconcevable triomphe: je le répète, *tout est optique*; il est impossible de se figurer ce qui est: les *Mallet-Dupan*, faute d'être avec nous et d'écrire sur les lieux, ne tracent que des images de fantaisie: tout est faux, menteur, exagéré hors de la ligne visuelle; tous leurs rapports res-

semblent à de vieux almanachs, et rien n'est applicable ni à la veille, ni au jour.

Comme les crises révolutionnaires sont composées d'*infiniment petits*, ceux-ci forment la base essentielle de tous les événemens. En général, ils ont eu lieu d'étonner l'observateur; presque tous ont été non-seulement imprévus, mais ils ne tomboient pas même sous la croyance de l'homme sensé. Et comment se figurer l'excès de la cruauté en pure perte; d'exécrables extravagances sans but; une doctrine comme celle de Marat, trouvant des enthousiastes; des bacchanales sans-culotiques, approuvées dans ce qu'elles avoient de plus hideux; et Robespierre, à l'aide de la Commune, courbant sous sa volonté ceux même qui étoient aussi ambitieux et aussi méchans que lui?

J'ai vu le triomphe d'une grossièreté loquace et furieuse, mais je n'y croyois pas la veille, parce que je ne pouvois admettre le délire ou le sommeil d'une

nation entière, et le pouvoir remis à l'incapacité et à l'ineptie. Le crime impudent me sembloit devoir fuir dans les ténèbres; on l'a préconisé, on l'a applaudi.

Et cependant, ceux qui sont loin du lieu de la scène prétendent expliquer les causes de tels ou tels événemens de la révolution : ils confondent seulement les temps, les lieux et les personnes.

Comment l'historien se retirera-t-il de ce labyrinthe? comment évitera-t-il l'empire de sa propre opinion, lorsque les hommes les mieux exercés à voir ont eu peine à saisir un point de vue, et à fixer un objet dans cette extrême et continuelle mobilité d'optique?

Ecrire l'histoire de la révolution sera une tâche presqu'impossible avant un demi-siècle; parce que ses agens, encore plus mobiles que leurs passions, échappent souvent à l'œil qui les suit le plus attentivement, et que l'on voit que les principes qui gouvernoient la veille, n'étoient plus ceux du lendemain. Comment

écrire

écrire une telle histoire, si l'on perd l'enchaînement de chaque jour? car tel événement a été produit d'une manière si inattendue, qu'il semble avoir été créé et non engendré.

Le boulet de canon qui coupa la chaîne du pont-levis de la Bastille, douze heures plus tôt ou plus tard, restoit sans effet; et si le jour que Robespierre redonnoit l'Être-suprême à la France, il avoit eu l'esprit d'ouvrir toutes les prisons, et de proclamer le règne de la clémence, à l'exemple de l'Être-suprême, il s'élevoit à lui-même tout à-la-fois un trône et un autel.

Que d'acteurs sur ce grand théâtre! les uns jouant le rôle des Mahomet, les autres se réduisant à celui des Séides. Vouloir peindre leur physionomie, autant vouloir fixer la couleur des nuages. Si l'on s'étonne que tant de crimes aient été commis, on se demande comment tels ou tels hommes se sont-ils arrêtés, ou se sont-ils fourvoyés? C'est que de près, les grandes images ne sont plus les mêmes;

toutes ces épithètes injurieuses données à notre révolution, à ses auteurs et à ses partisans, tombent lorsqu'on la voit marcher toute seule et dans les jours même où elle n'avoit plus d'appui. Les noms de *République gouvernement représentatif*, de *haine aux gouvernemens héréditaires*, ont agi sur tous les cerveaux. La destruction des priviléges et la nécessité de les détruire ont été senties universellement.

La guerre rugit en Europe, mais ses flots orageux sapent et minent les trônes. Tous les potentats, jaloux de retenir leur féroce domination, et se coalisant entre eux, pour tenir à la chaîne l'espèce humaine, conspirent contre la nation qui a donné à l'univers, le rapide signal de la liberté. Ils conspirent vainement, ces rois tout étonnés de voir le sceptre dont ils opprimoient leurs sujets, échapper enfin de leurs mains; ils conspirent follement! Le temps des priviléges est passé.

Et c'est pour maintenir leur odieux

privilége, c'est pour mettre la naissance en place de la vertu, les parchemins au lieu du travail, que quelques hommes se sont séparés de leurs semblables, et veulent aujourd'hui exercer leur vengeance ; oui, c'est la guerre pour les priviléges qui a embrasé toute l'Europe. Mais comme ils offensent la raison humaine ! quelle est donc la force qui puisse faire taire la raison humaine ?

Renfermez un seul tonneau de poudre au centre du globe ; plus la pression sera forte, plus l'explosion sera terrible : il en est de même des droits de l'homme ; quand on veut les anéantir, ils sont reconnus, c'est dire en d'autres termes, que leur triomphe est désormais assuré pour tous les temps et pour tous les lieux.

CHAPITRE CCXLIX.

Arrêté.

D'APRÈS l'arrêté du directoire exécutif, an VI, tout journal ou écrit périodique, dans lequel l'ère ancienne, qui n'existe plus pour les citoyens français, se trouvera désormais accolée à l'ère nouvelle, même avec l'addition des mots (*vieux style*), ainsi qu'il a été indécemment pratiqué jusqu'à ce jour, sera prohibé. Cet article ne paroît pas d'abord d'une bien grande importance; mais aux yeux de tout républicain qui réfléchit, il est évident que dans le nouveau régime, il faut arracher jusqu'aux dernières racines de l'ancien.

Depuis le 14 germinal an VI, les directeurs de spectacles sont tenus de régler leur représentations sur le calendrier républicain, et de représenter exactement tous les décadis et jours de fêtes

nationales, sans pouvoir le faire les dimanches et fêtes de l'ancien calendrier, lorsque ces jours ne se rencontreront point, soit avec un jour ordinaire de spectacle, soit avec un jour de fête nationale, soit avec un décadi. Tout théâtre qui contreviendra à cet arrêté du directoire exécutif, sera fermé. Cependant il y aura encore les dimanches, des salles de spectacles ouvertes. Entrez ces jours-là dans nos églises, et vous y verrez uue foule d'autant plus grande, qu'on y assiste *gratis*.

CHAPITRE CCL.

Margarita.

Le *prêtre Margarita*, curé de S. Laurent, vient de rétracter son serment. Le jour de Pâques approchoit, et depuis quelque temps, les bonnes vieilles dévotes ne vouloient plus se confesser à ce grand jureur. Les nouveaux-nés, les

décédés même ne vouloient plus, dit-on, ni de son baptême, ni de son *De Profundis*. En vain il avoit retroussé ses beaux cheveux blonds, et mis un beau ruban vert à son chapeau. Cette toilette ne séduisit pas. Il prend un autre parti. Il monte en chaire, et déclare à ses chères ouailles, que le serment qu'il a fait, *n'est que pour la forme*, qu'il s'en repent, et le rétracte. Il les prie ensuite avec l'éloquence mielleuse d'un caffard adroit, de lui rendre une confiance qu'il n'auroit jamais perdue sans cette *vilaine* révolution. Tout l'auditoire fondoit en larmes. Qu'en est-il résulté ? C'est qu'il a eu quatorze voix pour être électeur, et que quinze seulement l'ont rejeté.

CHAPITRE CCLI.

Accapareur.

Il en est de plusieurs espèces : les uns se hâtent de s'emparer, l'argent à la main, d'un genre de marchandises, dans

un temps où il est à un prix modique, pour le vendre à un prix exorbitant, quand ils seront parvenus à le rendre rare. Ils ont à cet égard, dans leurs magasins, un baromètre qu'ils font hausser ou baisser à leur gré. . . . . .

Leur but est seulement de s'enrichir, sans s'inquiéter, si c'est le patriote ou l'aristocrate qui a raison. La cocarde blanche ou la cocarde nationale leur sont parfaitement indifférentes, pourvu qu'ils *gagnent tant*. C'est de toute la langue le mot qu'ils connoissent le mieux, et qui leur paroît avoir le plus d'énergie.

Il est d'autres *accapareurs* bien plus coupables. Ce n'est pas leur bien particulier qu'ils cherchent, en *accaparant* des objets de première nécessité; ils mettroient le feu à toutes les moissons; ils enfouiroient leur or à vingt pieds sous terre, sans le moindre regret. C'est le mal général qu'ils desirent. Ils espèrent que la privation absolue des choses d'une indispensable nécessité, commencera par mé-

contenter le peuple, que le peuple mécontent finira par se révolter ; et voilà, les monstres ! voilà l'heureux moment après lequel ils aspirent pour se joindre à lui, en ayant l'air de le plaindre, et allumer alors les torches de la guerre civile, avec laquelle ils se flattent d'incendier la République qu'ils détestent, parce qu'elle force leur orgueil à se courber sous le niveau de l'égalité.

CHAPITRE CCLII.

Huit septembre.

Les Parisiens, dans l'ancien régime, alloient, le 8 septembre, en pélerinage à un calvaire, adresser leurs prières au bon *Jésus* sur la croix. Ils ont cessé ce saint exercice, depuis que *Jésus* n'est plus à ce calvaire, et qu'il n'est maintenant possédé que par *le mauvais larron*.... Comment l'appelez-vous ? — Oh ! ce n'est pas moi qui vous dirai son nom. J'aime mieux

vous apprendre une nouvelle toute récente ; c'est que le représentant *Tallien* se dispose, selon *Poultier*, à accompagner le général *Bonaparte* dans la grande expédition qui se prépare.

Telles sont les plaisanteries que se permettent les Parisiens ; et ceux qui en sont l'objet en rient eux-mêmes les premiers.

CHAPITRE CCLIII.

Gens de lettres.

C'EST à qui usurpera le titre d'homme de lettres : on ne sait comment le donner ni comment le contester ; et c'est surtout à Paris qu'on voit plusieurs écrivains à peine connus, et dont le patriotisme est plus que douteux, se hâter maintenant de brocher une petite pièce bien républicaine.... « Ah ! ah ! disent-ils, on reproche aux gens de lettres de ne pas s'être montrés : eh bien ! me voilà avec mon drame civique. »

Une réflexion bien douloureuse qui ne doit échapper à personne, c'est que les gens de lettres qui, par leurs ouvrages, ont le plus contribué à éclairer la nation, et par conséquent, à opérer notre glorieuse révolution, sont tous morts avant son immortelle explosion. Maintenant que la liberté règne, quels écrits ne publieroient pas les *Montesquieu*, les *Voltaire*, les *Rousseau*, les *Mably*, les *Helvétius*, les *Diderot!* eux qui, sous le despotisme, tenant à la main le flambeau de la vérité, n'osoient en secouer que quelques étincelles! Je voudrois qu'un écrivain philosophe entreprît un ouvrage en dialogue, dans lequel ces grands hommes réunis aux Champs-Elysées, et par conséquent, sans passions, se montreroient, les uns aux autres, jusqu'à quel degré chacun d'eux en particulier a coopéré, par son génie, à la régénération de la France. Ah! je croirois avoir bien mérité de la patrie, si, en mourant, je laissois cet ouvrage sur ma

tombe ! Hélas ! je cherche, sur-tout à Paris, quels sont les successeurs des illustres écrivains que j'ai nommés ; mais, *Vox clamantis in deserto !*

Je ne compte point parmi les gens de lettres, ceux que le plus juste mépris fait appeler *journaillons*, et dont le public se venge quelquefois d'une manière plaisante. En voici un exemple. Dernièrement une pièce eut le plus grand succès au théâtre ; un *journaillon*, auteur des Petites Affiches, s'avisa, dans ses feuilles, de brocarder l'ouvrage que le public avoit accueilli ; et le public, séant en son tribunal, fit apporter les feuilles de l'auteur, et les condamna à être lacérées en plein théâtre ; et la sentence y fut exécutée. — Ce public ! il est toujours grand aux spectacles. Mais sur le grand théâtre de la révolution, où quelques polissons de sang-froid le décimoit sans éprouver aucune opposition ; ce public imbécille, sans courage, sans énergie, a laissé périr sous le fer de quelques assas-

sins... pères, mères, frères, parens, amis les plus chers, sans proférer la moindre plainte!... Lâche!

CHAPITRE CCLIV.

Les nouvelles murailles.

C'est cependant à Lavoisier, de l'Académie des sciences, que l'on doit ces lourdes et inutiles barrières, nouvelle oppression exercée par les traitans sur leurs concitoyens. Mais, hélas! ce grand physicien Lavoisier, étoit fermier-général.

Pour augmenter son numéraire,
Et raccourcir notre horison,
La ferme a jugé nécessaire
De nous mettre tous en prison.

On se souvient des plaintes que les Parisiens ont portées contre cette clôture injurieuse; elle avoit pour but secret de maîtriser et de contenir la ville, plusieurs de ses bâtimens d'entrée étant de véritables forteresses.

Le duc de Nivernois, à qui l'on demandoit son avis sur cette nouvelle en-

ceinte, répondit en colère : *Je suis d'avis que l'auteur de ce projet soit pendu* : le malheureux Lavoisier ne fut pas pendu, mais guillotiné par la tyrannie décemvirale, qui, dans sa profonde ignorance, confondit un chymiste du premier ordre avec un pharmacopole. La clôture subsiste ; l'enceinte odieuse a favorisé le droit de passe : on le perçoit malgré toutes les plaintes ; mais comme ce sont les voitures qui paient, et que quiconque a une voiture peut bien supporter cet impôt, d'ailleurs applicable à la réparation des routes, ces plaintes ont paru déraisonnables à tous les gens sensés.

Ces barrières diffèrent entre elles, tant par leur forme, leur grandeur, que par leur disposition intérieure. On en voit qui ressemblent à des cavernes, à des tombeaux ; les unes à des églises, d'autres qui ont la magnificence des palais. L'architecte a prodigué ses dessins fantasques. C'étoit la ferme qui donnoit

l'or, et la ville qui épanchoit ses sarcasmes.

CHAPITRE CCLV.

Le Pré S. Gervais.

C'est le paradis terrestre, ou, pour parler plus juste, le jardin d'amour des Parisiens.

A peine aux premiers beaux jours du printemps, le zéphir a-t-il épanoui les lilas de sa douce haleine, mille essaims de voltigeantes beautés s'y réunissent à l'envi. On les voit circuler, en chantant, dans les sentiers étroits dont ces jolis arbustes couronnent les bords. Plus promptes que les argus qui veillent à leur garde, toutes à-la-fois choisissent et détachent d'un doigt mignon leurs branches fleuries. Un jour voit naître et disparoître ces trésors. C'est un larcin d'habitude que l'amour, chaque année justifie par l'intention, devant le rustique municipal.

Mais c'est à la mi-juin, époque où les cerises brillent aux arbres comme des rubis, où les paysannes cueillent la groseille rafraîchissante, et portent sur leur tête des paniers de fraises, qu'il faut voir tout un peuple laborieux gravir en serpentant, la cîme de Belleville, pour se régaler de ces fruits bienfaisans. Les enfans précèdent leurs parens, et portent les provisions du dîner. Cette promenade, qui leur fut long-temps promise, est la récompense de leur sagesse et de leur docilité. Transportés d'aise, ils brûlent d'arriver. Déjà la jeune sœur se repose à côté de son frère, au bas du moulin, d'où la vue plonge sur Paris et ses antiques tours. Là, toutes les filles sont belles : une douce fatigue a fait épanouir les roses de leur teint.

Quel pinçeau exprimera la surprise d'un lugubre habitant de la rue des Rats ou de celle Tire-Chappe, qui ne voit d'autre jardin que le pot de basilic de sa fenêtre, à l'aspect de l'immense perspec-

tive, qui, de la hauteur de Romainville, où il arrive trempé de sueur, se développe tout-à-coup à ses regards, sur-tout dans un de ces beaux jours, où le bleu foncé du ciel étend la majesté de son dais par-dessus ce magnifique tableau ?

Avec quelle satisfaction son œil se promène dans la molle ondulation des coteaux lointains et des moissons jaunissantes! Comme il admire ces plaines fécondes que coupent, par intervalles, de longues avenues, des bouquets d'arbres, de petits bois, et des hameaux pittoresques!

Glorieux du pays qu'il découvre, le jeune époux s'empresse d'en faire remarquer toutes les merveilles à sa jeune compagne, qui s'appuie languissamment sur son épaule. On diroit de deux aimables enfans, qui regardent avec un tranquille plaisir, dans la Bible, l'image de la terre promise.

Tandis, que la haute bourgeoisie, qui remplace la haute noblesse, vole en cabriolets à deux coursiers, vers les nou-

veaux jardins d'Armide, pour bâiller sous des saules pleureurs chargés de lampions septi-colors, ou contempler, la lorgnette en main, quelques moutons errans sur des collines de six pieds de haut, la classe ouvrière, dédaignant ces fastueuses puérilités, continue d'aller admirer en liberté la nature aux Prés S. Gervais.

Elle ne cherche point, dans ces rians vergers, les restaurateurs qui servent les potages à la Condé, mais de simples laitières, de modestes guinguettes dont les violons animent, au loin, le chant des oiseaux ; elle n'y voit que de joyeux convives qui, assis à l'ombre des pommiers, font, parmi les papillons et les fleurs, un champêtre repas.

Dans ce joli séjour, tout est vrai, tout est fraîcheur, tout est vie, tout est beauté ravissante. Pour concert, on a le ramage des rossignols, et la voix de mille amans ; pour ombrage, des allées de cerisiers ; pour parterres, des carrés de fraises parfumées ; pour cascades, des ruisseaux qui

roulent à petit bruit sur un lit de cailloux, leur onde limpide.

Et quand l'automne montre sa tête chargée de fruits, quand la vigne laisse pendre ses grappes empourprées du haut des ormes qu'elle embrasse de ses rameaux, l'on y retourne encore pour jouir de ses dons, les uns pour toucher à la pomme défendue, les autres, pour ravir de plus douces faveurs.

Ah! que dans ces lieux enchantés la fin d'un beau jour a de charmes! Et que le commencement du crépuscule y inspire de tendres desirs!

Souvent (1), à cet instant fortuné, une nouvelle Daphné s'échappe d'un bocage, et fuit un autre Apollon. L'amant, l'œil enflammé, poursuit, avec l'aîle du desir, l'objet de son amour. Qu'il est heureux! il l'atteint; elle ne se change point en lauriers dans ses bras vainqueurs!

C'est dans ce labyrinthe de félicité, qu'en

(1) J'ai été témoin de cette jolie aventure.

espérant une paix glorieuse qui assure au monde la liberté des mers, les citoyens de Paris vont se délasser de leurs travaux.

Ah! quel philosophe peut les regarder sans un sentiment de plaisir, redescendre à long flots, sur le soir d'un beau jour, la montagne de Belleville, à travers l'illumination des guinguettes, l'odeur des cuisines, et les cris d'allégresse des danseurs qui dansent le pas de charge?

CHAPITRE CCLVI.

Tableaux Italiens.

TANDIS qu'il n'y a plus de gens à soutane, ni à froc ou capuce, ni à étole, ni à chasuble, et qu'on riroit du vêtement d'un évêque ou de celui d'un cardinal, on ne voit, dans les galeries de peintures, que des moines de toutes couleurs, des diacres, des prêtres en fonctions, et tout à côté, comme de raison, des bourreaux et des supplices. Il y a eu anciennement un

régime de terreur ; et le pinceau des grands maîtres a immortalisé ces fureurs sacerdotales. De quelque côté que je porte la vue, je vois du sang dans ces tableaux renommés : les a-t-on fait venir de si loin ; les a-t-on exposés avec tant d'affectation pour justifier nos propres excès ? A côté de tant d'images sanglantes, que d'idées impertinentes ! quelle mythologie usée ! quel choix ridicule ! quelle pauvreté dans toutes ces conceptions dites religieuses ! La Ste. Cécile de Raphaël, avec tous ses violons à ses pieds, et son livre de musique ouvert, ne chantera jamais ; le lion de S. Jérôme ne fera jamais entendre aucuns rugissemens ; le bras toujours levé de ce bourreau heureusement ne descendra point sur le cou de ce pauvre girondin, je voulois dire martyr.

Des chevalets, des bûchers, des croix, des têtes coupées en pique, en sac, et en plat, ces épouvantables images me rappellent les jours affreux de Robespierre, nouveau Domitien. Est-ce pour accoutu-

mer les yeux et les esprits aux échafauds et aux tyrans, qu'on a accumulé toutes ces peintures ? Qu'elles sont hideuses et dégoûtantes ! cachez-les, à moins que vous ne les offriez comme un exemple de l'égarement de l'esprit humain ; mais du moins ne baptisez point du nom de chefs-d'œuvre, des ouvrages qui n'ont pas su s'expliquer eux-mêmes, ni dire dans quelles intentions ils ont été composés. Les plus belles têtes, les plus énergiques sont toujours celles des bourreaux. Pauvre jeune homme ! qui viens dessiner ces traits hideux, tu les admireras peut-être, et tu appelleras cela de la force ; tu prendras bientôt le meurtre de la grandeur, et tu deviendras féroce comme ton maître D****, admirateur et peintre de Marat et de ses pareils.

Nous contemplons en extase toutes ces dangereuses peintures qui propagent des idées superstitieuses ; nous nous y attachons tout entiers ; nous suivons les gestes animés de figures sans vie ; nous trouvons

du mouvement à des images immobiles ; nous attendons que la parole sorte de leurs bouches entr'ouvertes : leurs têtes nous semblent vivantes, et toutefois demeurent fixes dans la même position. Nous restons enfin suspendus, la bouche béante, devant tous ces dessins, qui ne varient point ; et cependant un simple villageois qui vient à passer auprès de ces tableaux, il est sous mes yeux, ne leur accorde qu'un coup-d'oeil. J'ai deviné son bon-sens, je l'aborde, je lui parle, tout ceci n'est pour lui que des images mensongères.

Il s'arrête plus long-temps et plus sérieusement devant le spectacle de la nature ; il n'a pas oublié qu'au-dessus de sa tête, le soleil, lampe éternelle du monde, brille d'un incomparable éclat, éclaire les œuvres de Dieu, qui l'a suspendu à la voûte immense du ciel ; il écoute avec délices le murmure d'un ruisseau qui s'épanche de sa source, et promène son onde limpide à travers une prairie ; il respire avec joie le baume des fleurs que le zéphir

balance sur leur tige; une rose champêtre, sur un buisson épineux, n'est point pour lui une toile où, en voyant la fleur, l'odeur du vernis transpire l'odore vivante, il la cueille et court la placer sur le sein de son accordée; il ne se passionne, lui, que pour des objets sensibles; s'il voit une danse de bergères sous l'ormeau, il y vole, il choisit la beauté qui lui plaît, il joint sa main à la sienne; il n'a pas besoin, pour connoître le plaisir de la danse, de consulter ou Wateau ou Tenières. Il sourit de pitié, quand on lui dit que tel riche a payé quarante mille francs une toile peinte de quatre pieds de long. J'aime mieux, répond-il, une terre qui rapporte, et des arbres qui produisent, qu'un paysage en peinture.

Plus on vit à la campagne, ou devant un vaste horizon, plus l'on sent que ce n'est point avec des objets terrestres, qu'on doit représenter les choses terrestres. La parole animée, le style, voilà ce qui reproduit la nature; tous les autres moyens

sont foibles, impuissans, bornés, et traînent l'admirateur aux pieds de l'imagiste, et l'imagiste, avec son cadre plus ou moins étroit, tue le tableau de la nature Ce n'est que dans la parole, dans l'écriture, que réside, au souverain degré, l'imitation des choses. Loin de moi les images matérielles, pour exprimer les objets matériels! il ne faut que des idées intellectuelles pour les reproduire, car la reproduction des objets, l'imitation parfaite, sont en nous, et non hors de nous : n'allez pas les chercher ailleurs. Fermez les yeux, c'est alors que vous habiterez un édifice intellectuel tapissé de tableaux magnifiques, et tels que le Muséum n'en offre point. La parole! elle est tout, et les autres arts ne sont rien, en comparaison. La parole! écoutez la harangue du sauvage, lisez les belles pages de Buffon, et encadrez les fables de Lafontaine.

Il est digne d'un homme sensé de ne se point laisser subjuguer par la passion des tableaux. Pourquoi mettre l'image hors

de

de nous, froide, mesquine, inanimée, tandis que nous pouvons la posséder en nous, vivante, et toujours en harmonie avec la nature entière ?

C'est dans l'enceinte des villes, de ces grandes prisons, qu'a commencé ce goût imposteur qui fait regarder un paysage sur un mur, au lieu d'aller visiter la forêt voisine. Je n'ai rencontré en Suisse qu'un seul amateur de tableaux, il étoit vieux et casanier; c'est qu'en présence des Alpes, les copies de la nature y seroient tout aussi déplacées que les marines de Vernet dans les ports de mer; et le pinceau pourra-t-il jamais soulever les mers comme ce vers de Virgile ?

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras !

La vie de trente Raphaël ne suffiroit pas à traduire le second livre de l'Énéide : et qu'est-ce que l'Albane, auprès des gémissemens et des soupirs du tendre Tibulle ?

Quand notre vue a été familiarisée

quelque temps avec une foule d'objets mouvans dont le cadre est immense, c'est-à-dire, lorsque l'on a voyagé quelques mois, et sur-tout en poste, il est impossible de regarder un ciel de peintre, autrement que comme une imitation grotesque; et néanmoins ces frivolités jettent les nations et certains hommes dans des dépenses incalculables.

CHAPITRE CCLVII.

Affiches en 1796.

On ne peut faire un pas sans que l'œil se repose sur quelqu'annonce impudente portant qu'un tel prête, sur de bons nantissemens, à un prix raisonnable; et ce prix raisonnable est de 6, de 8 pour cent par mois.

Comment domter l'exécrable cupidité des usuriers qui affichent sur toutes les murailles le cachet de leur friponnerie? Ce qui fait gémir le politique et le mora-

liste, c'est que cette usure marche tête levée, et que les spéculateurs, si on les laisse marcher encore quelque temps, engloutiront toutes les dépouilles des rentiers, des commis et des fonctionnaires publics honnêtes. Cependant Paris conserve une physionomie de tranquillité qui tient du prodige. Les agioteurs d'aujourd'hui ne le cèdent en rien au train des ci-devant hommes de la cour ; ils les surpassent même en folie. On diroit que pour eux seuls sont créés les plaisirs et les richesses.

Jamais il n'y eut autant de spectacles, de concerts, de danses, de repas, de traiteurs, de limonadiers, de jardins publics, de feux d'artifice, de lycées, de journaux et de marchands de vin. C'est une sorte de phénomène, que cette variété d'amusemens, au milieu de la guerre la plus meurtrière, à la suite d'une révolution qui n'eût dû faire naître que les idées les plus mélancoliques ; que cet appareil d'opulence qu'étalent les particuliers, au milieu de la

détresse du gouvernement ; que cet esprit d'insouciance, de dissipation et de prodigalité qui s'est emparé de toutes les classes; que cette soif du gain et ce défaut d'économie ; cette avidité de corsaire qu'on met en usage pour obtenir des richesses, et cette sorte d'extravagance avec laquelle on les dissipe. Un jour crée des fortunes, le lendemain on les voit détruire. Tel, sorti de son galetas, a logé quelques mois dans le superbe palais, est contraint de regagner son premier gîte.

Chaque soir le bruit d'un violon discordant appelle dans la taverne, convertie en salle de bal, l'artisan, le soldat, la grisette, le porteur d'eau, tandis que des salons, qu'on croiroit créés par la baguette des fées, se remplissent de nouveaux enrichis.

Dans la première de ces deux cohues, on conserve le ton, le langage, comme le costume, de la sans-culotterie dans toute sa pureté. Dans les autres, au contraire, on écarte avec soin tout ce qui rappelle la

forme républicaine : on s'efforce de singer l'ancienne cour, l'ancienne bonne compagnie ; et on les imite à-peu-près aussi heureusement que Jodelet et Mascarille imitent leurs maîtres dont ils ont volé les habits.

Les spectacles ont été très-suivis cet hiver. Mais ce n'est point comme au bal : chaque rang n'a point son théâtre ; toutes les classes se confondent chez Nicolet, comme à l'Opéra. Le peuple, qui n'alloit autrefois que là, se pique aujourd'hui de venir ici. Qu'on ne croie pas cependant qu'il ait gagné du côté de l'instruction, et que des goûts qui paroissent plus délicats, supposent d'autres mœurs ; mais la cherté de la main-d'œuvre, fruit du régime révolutionnaire, a répandu dans les dernières classes, une aisance inconnue jusqu'alors, qui permet à l'artisan de satisfaire ses anciens penchans pour la débauche, et l'espèce d'instinct qui l'entraîne vers des jouissances dont il ne se faisoit autrefois aucune idée.



CHAPITRE CCLVIII.

Médecine.

La médecine est la partie la plus intéressante de notre physique ; mais, quoique la plus cultivée, elle est la moins avancée, la moins développée ; elle est ce qu'étoient au commencement de ce siècle les autres branches de la physique. Jetez les yeux sur les traits de médecine les plus estimés, vous y trouverez, au lieu d'une théorie simple et lumineuse, des hypothèses mensongères ; au lieu de principes évidens, certains, les systêmes absurdes des mécaniciens, des animalistes, des vitalistes, des prétendus chymistes, des irritalistes ; au lieu d'une pratique raisonnée, fondée sur des principes incontestables, une routine aveugle et dangereuse. S'écarteroit-on de la vérité, si l'on disoit de la médecine, sur-tout de la médecine moderne, ce qu'Héraclius disoit

de l'art : *Son nom est la vie, et son ouvrage est la mort?*

L'anatomie a fait des progrès considérables; c'est presque la seule partie de la médecine où l'on ait fait des découvertes utiles. La plus précieuse est celle de l'immortel Harvée; et encore, qu'en est-il résulté ? le système ridicule que la source de toutes les maladies est dans le sang; l'abus de la saignée, abus mille fois plus funeste au genre humain, que l'usage de la poudre à canon.

On doit regarder la vraie physiologie comme la principale base d'une saine pratique; mais cette partie importante de l'art de guérir n'existe pas encore pour nous, puisqu'on ne voit, dans les nombreux volumes que nous avons sur cette matière, aucune explication solide des fonctions animales, des rapports des parties tant solides que fluides du corps humain, etc.

La nosologie la plus estimée est-elle autre chose qu'une nomenclature fasti-

dieuse, infiniment plus propre à égarer la médecine qu'à l'éclairer dans la pratique ?

Un des coryphées de la médecine a prétendu établir seize cents espèces de fièvre. Tous les nosologistes, sans en excepter un seul, ont un très-grand nombre de symptômes pour des maladies. Cette méprise jette nécessairement le praticien dans des erreurs souvent dangereuses, quelquefois funestes.

On n'a fait que balbutier jusqu'à présent sur la pathologie; elle n'est qu'erreur, obscurité, incertitude. La matière médicale est l'opprobre des médecins. C'est là que l'ignorance la plus grossière paroît dans tout son jour; il n'est point de système extravagant qu'on n'ait imaginé sur l'action des médicamens. Les uns leur ont attribué les propriétés mécaniques du coin, d'un tranchant, d'une pointe, d'une tarrière, etc. : les autres les ont fait agir, par une espèce de magie, sur les différentes parties du corps; de là

les remèdes céphaliques, cordiaux, pectoraux, hépatiques, etc. etc. Les Cadix, les Pharmacopées nous fourniroient mille nouvelles preuves que la matière médicale est encore dans son berceau. Ouvrons un de ces répertoires hiéroglyphiques, nous y verrons que la trop fameuse thériaque est composée de 65 drogues, et encore y a-t-il trois composées; qu'il en entre vingt-quatre dans le baume tranquille, et seize de minsicht. Dieu seul peut prévoir l'effet que produisent des remèdes composés d'un si grand nombre de drogues, de drogues si différentes les unes des autres, et dont quelques-unes sont si peu faites pour entrer dans la même composition. Mais le comble de l'ineptie, c'est d'annoncer des *cours de matière médicale chymique*, comme si la vraie matière médicale pouvoit être traitée d'après d'autres principes et par d'autres procédés que ceux de la chymie. Si l'on desiroit encore une preuve frappante de la profonde ignorance des mé-

decins sur cette partie importante de l'art de guérir, nous la trouverions dans la matière médicale d'un des plus célèbres médecins de ce siècle; on voit dans une formule, en toutes lettres, le sel de *duobus*, et le *tartre vitriolé*. Il n'y a pas d'apprenti apothicaire qui ne sache que le sel de duobus et le tartre vitriolé sont un seul et même sel.

La médecine préservative est celle qui a le moins occupé les médecins; elle suppose des connoissances qu'on n'acquiert certainement pas dans les écoles, et qu'on chercheroit vainement dans les livres : d'ailleurs, en approfondissant cette importante partie de la médecine, les ministres de la santé n'auroient-ils pas craint de nuire à leur intérêt personnel ?

La thérapeutique paroît avoir fixé toute leur attention. Ils n'en ont pourtant que les idées les plus erronées. Que doit-on attendre d'une pratique qui n'est pas éclairée par le flambeau d'une théorie raisonnée, qui n'a pas pour base des principes

incontestables ? Aussi ne sont-ils pas plus heureux dans la cure des maladies aiguës, que dans celle des maladies chroniques. Il seroit facile de prouver qu'à l'égard des premières, la pratique du divin Hyppocrate et de ses vrais sectateurs a été plus brillante que celle de nos médecins modernes : ne seroit-ce pas parce que ces anciens maîtres ne pensoient pas que le siége de toutes ces maladies fût dans le sang, et qu'ils croyoient ne pas devoir prodiguer cette précieuse liqueur? Les maladies chroniques sont la croix de nos médecins : ils n'en guérissent presque pas une, et ils ont quelquefois la douleur de voir des charlatans opérer ce qu'ils ont cru et déclaré impossible. S'ils triomphent de quelques maladies, c'est par un pur hasard, et cela doit être, puisqu'ils en ont les plus fausses idées, et conséquemment de leur traitement. Pour s'en convaincre, il ne faut que les entendre discourir sur l'inflammation, sur la fièvre, sur l'apoplexie, sur l'hydro-

pisie, sur la fièvre maligne, sur les vapeurs, sur toutes les maladies, et les leur voir traiter, etc. Pour bien juger de l'ignorance profonde des médecins, il suffiroit de les observer auprès des malades. Ils seroient presque toujours réduits au silence, s'ils n'avoient imaginé le subterfuge commode, que les agitations, les douleurs, sont des mouvemens nerveux. Quand un docteur a répondu, c'est *nerveux*, il croit avoir donné la solution la plus lumineuse.

Le malheur des médecins est d'avoir envisagé la médecine comme une science particulière, de ne l'avoir pas regardée comme la partie la plus importante de la physique, de la chymie; ces deux sciences aujourd'hui n'en font qu'une; de s'être trop long-temps livrés à l'esprit de système; de ne s'être arrêtés qu'à ce qui tombe sous les sens; d'avoir tiré de fausses conséquences de la découverte de la circulation du sang; de s'être copiés les uns les autres; d'avoir pris une rou-

tine aveugle pour une pratique raisonnée : c'est malheureusement notre médecine trait pour trait ; est-elle autre chose que le plus dangereux empyrisme ? Ne pourroit-on pas appliquer aux médecins ce que Cicéron disoit des augures, *qu'ils ne peuvent se rencontrer sans rire ?* Ne désespérons pas cependant de la médecine ; il est vraisemblable que nous touchons au moment de lui voir faire les plus rapides progrès. Depuis quelques années, les sciences physiques, principalement la vraie physique, la chymie, en ont fait de trop considérables, pour que la médecine ne sorte pas de son inertie, pour que les gros bonnets ne soient pas forcés à renoncer à la dégoûtante ancienne *cuisine*. Déja les hydropiques ne sont plus condamnés à être dévorés par la soif. Ce succès sera très-probablement suivi d'un grand nombre d'autres.

CHAPITRE CCLIX.

Bonaparte à la séance publique de l'Institut national, le 15 nivôse an VI.

Oh ! qu'elle étoit intéressante, cette assemblée d'hommes connus et distingués, de savans en différens genres, au milieu desquels siégea Bonaparte ! elle resplendissoit ce jour là de toute la gloire du héros : en vain essaya-t-il de tromper les regards des spectateurs, sous l'habit du plus simple particulier ! c'étoit lui seul qu'ils cherchoient, et c'étoit la joie de le posséder que l'on trouvoit dans les yeux même des hommes illustres qui étoient en sa présence.

Quel calme régnoit dans les traits du conquérant de l'Italie ! on craignoit, pour ainsi dire, d'interrompre sa méditation et le repos de son ame. Ce n'étoient plus les sons éclatans de la trompette qui annonce le signal du combat; une muse en

pleurs, jetant des fleurs sur la tombe du pacificateur de la Vendée, moissonné au printemps de la vie, parloit à l'Achille français de son digne et valeureux ami : voilà le sort des guerriers, la mort et la gloire : et comme ils offrent à la patrie les sacrifices les plus étendus, leur renommée est la plus grande et la plus belle !

De beaux vers, bien récités, firent à-peu-près dans les ames la même impression que le bruit du canon, dans les batailles, opère sur les guerriers : tous les esprits s'enflammèrent, et tout le monde se leva à celui-ci ;

L'Angleterre pâlit au seul nom d'Italique !

On applaudit encore à cet autre vers où, en parlant de nos *jeunes héros, vieux dans l'art des combats*, le poëte s'est écrié dans un accent prophétique :

Ils franchirent les monts, ils franchiront les mers !

Parmi les portraits gravés de Bonaparte, un seul, celui de *Hinselin*, a re-

tenu les traits du héros. Je vais prendre aussi mon burin, ou plutôt (car je dois être modeste en parlant de Bonaparte) mon crayon.

Bonaparte est d'une taille moyenne, un peu voûté, mince, d'une corpulence un peu délicate, mais cependant nerveuse, les cheveux châtain foncé, rabattus sur un front large, les yeux grands, bruns, vifs et saillans, le nez aquilin, le menton relevé comme celui de l'Apollon du Belvedère, le teint pâle, les joues enfoncées, la voix libre et posée ; il écoute attentivement ceux qui lui parlent, répond brièvement ; son air est grave, mais ouvert ; il n'a point l'austérité qui caractérise la tête de Brutus : on juge à son abord que c'est un homme tempérant, méditatif, mais tenace dans le but qu'il se propose ; que ce teint pâle s'enflamme dans une action décisive ; que ce corps est tout nerfs comme celui du lion, qu'il se bat de même ; qu'il est infatigable, et vole comme la foudre au-devant de l'en-

nemi qu'il n'a jamais su craindre ; ce feu est concentré, il le réserve pour les grandes et fortes explosions ; et ce feu n'imprime à aucun de ses mouvemens cette inquiétude naturelle aux hommes qui ne sont que vifs et qui ne savent point se posséder.

Sérieux comme Caton, les Français vont apprendre de lui à être graves, à respecter leurs magistrats, leurs représentans, à mépriser les airs évaporés, les calembourgs qui ne conviennent que dans la bouche des farceurs et des remueurs de polichinelles.

Que tous les républicains se modèlent sur Bonaparte ; et puisqu'ils estiment en lui le sage et le guerrier, qu'ils imitent sa contenance et sa réserve ; qu'ils prennent de sa gravité ce qu'elle a de simple et ce qu'elle comporte de dignité. Moins de paroles annoncera plus de réflexion, et le calme de la physionomie plus de grandeur et de raison. Le sacrilége équivoque qui déshonore plusieurs de nos

sociétés et de nos théâtres, ne dénaturera plus le style de la grande nation ; elle saura parler comme elle a su vaincre, sans efforts violens et sans exagérations elle sera l'exemple de la sagesse après l'avoir été de la victoire ; et un bon mot créé ou répété par un folliculaire, ne ridiculisera plus chez nous la sainte expression des lois.

CHAPITRE CCLX.

Mes derniers vers.

Il va finir pour moi, le songe de la vie ;
Il va finir bientôt. Qu'aurai-je à regretter ?
La haine des méchans ! les clameurs de l'envie !
Les poisons de la calomnie
Que rien ne sauroit arrêter !
Les chagrins dont toujours l'innocence est suivie,
Ou de la fortune ennemie
Les mouvemens capricieux !
Ou les pamphlets séditieux
D'un héros de l'Académie !
Car, en deux mots, voilà le tableau de la vie.
Mes jours furent un point ; mais ce point, mes amis,
Aisément vous pouvez m'en croire,
Présente à mes yeux, de l'histoire
Les grands événemens. Que de crimes commis !

Que de mâles vertus ont étonné la France!
J'ai vu sous le fer des tyrans
Tomber la paisible innocence,
J'ai vu le peuple honorer des brigands;
Et lorsque sous son nom ils contentoient leur rage,
Décorer leur fureur du beau nom de courage.
J'ai vu de prétendus savans
Qui changent aujourd'hui de masque, de langage,
A ces monstres de sang accorder leur suffrage:
Auprès de celui de Rousseau, ...
De Marat j'ai vu le tombeau.
Quoi! près d'un écrivain que tout le monde honore,
Français, vous osiez mettre un monstre qu'on abhorre!
Quels cruels souvenirs! Ah! dans ces jours affreux,
Dont le récit, d'effroi glacera nos neveux,
Dans ces jours de douleurs présens à ma mémoire,
Je le répéte, amis; j'ai vu toute l'histoire.
Il est tems de dormir dans la nuit des tombeaux;
C'est là, de mon pays qu'oubliant les bourreaux,
Je trouverai le calme...... Ah! pauvre espèce humaine,
Dois-tu toujours ramper sous le poids de ta chaîne?
Mais vous, vous, risibles géans,
Dont les cris insultans par-tout se font entendre,
Vous qui vous plaisez à répandre
Aujourd'hui des discours plus vides que méchans,
Quand le bourreau levoit d'une main triomphante,
Et montroit à vos yeux une tête sanglante;
Quand par-tout la terreur dressoit des échafauds;
Quand des représentans qu'aujourd'hui l'on outrage,
Pour prix de leur bravoure obtenoient l'esclavage;
Vos farouches tyrans n'avoient point de défauts;
Vous laissiez *Condorcet* périr dans les cachots.
Ils pouvoient assouvir aisément leur vengeance:

Vil peuple de muets, vous gardiez le silence!
Pillage, assassinats, complots audacieux!
Tout étoit bon alors! et quand nôtre courage
Des monstres a détruit l'épouvantable ouvrage,
Confondant sans pudeur personnes, tems et lieux,
Alors votre absurde arrogance
Insulte également au crime, à l'innocence.
Ah! si vous fûtes malheureux,
L'étions-nous moins que vous, écrivains insensés?
. . . .
Ainsi quand au bruit du tonnerre,
Lisbonne s'écroula sous ses murs renversés,
Quand des feux souterrains lui déclarant la guerre,
Englontissoient sans choix hommes, femmes, enfans,
Cette secousse de la terre
Auroit dû ménager ses plus vils habitans!
Un sot par une puce eut l'épaule mordue,
Un sot ou bien un jetonnier,
C'est parbleu même chose!... « Eh! vite, la massue,
« S'écrie du même instant nôtre preux chevalier,
« Ah! vous m'avez mordu! .... par-tout je vais le dire....
« Je ferai mieux, je vais l'écrire;
« Tout le Parnasse le saura;
« Pégase, s'il le faut, même s'en mêlera.
« Les Muses de leurs cris réveilleront la France;
« L'un des quarante... ô Dieux! ...éprouver la souffrance
« Dans mon vieux corps! Je sens s'allumer la vengeance:
« Vîte, la plume au vent ». Soudain de son cerveau
S'élance un ouvrage nouveau.
Oh! « qu'il est bien tourné, qu'il est neuf, qu'il est beau!
« A la fin nous verrons si dans ma rhétorique,
« Que je me pique
« De bien savoir,

« Dans un discours que seul il m'est permis d'entendre,
« Tant il est beau, messieurs, je ne saurai pas rendre,
« Excepté moi, chacun de vous bien noir. »
Voilà ce que pensoit un rimailleur antique,
Qui ne sut point souffrir, et qui se dit chrétien,
Qui croit de la scène tragique
Être le père ou le soutien,
Pour avoir fait à la sœur de Thalie
Quelques enfans morts-nés que déja l'on oublie,
Et qui, pour se masquer, se dit *homme de bien.*
Mais qu'il déclame, hélas! dans sa vaine furie,
Qu'il regrette des rois la triple dynastie;
Pourquoi nous occuper de ce petit vaurien,
De ce rhéteur, dont la froide manie
Est de joindre à la calomnie,
Du royalisme audacieux
Les propos vains, les cris séditieux?
Croyez-moi, le moins chaud à servir sa patrie,
Celui qui le plus souvent crie,
Et qui, pour nous troubler, n'oublia jamais rien,
Ce fut toujours, l'Académicien (1).

CHAPITRE CCLXI.

Cloches.

Les cloches n'ont jamais fait tant de bruit que depuis qu'on les a fait taire! Que sera-ce, quand elles feront retentir [illegible]
l'Europe.

les airs pour les morts, les nouveaux-nés, j'allois dire, et pour les mariages? mais je me rappelle qu'on ne sonnoit pas la messe des épousailles; c'étoit la plus triste, on n'y chantoit même pas.

Les défenseurs de la religion de nos pères ont prétendu que les cloches étoient une partie essentielle du culte. Ils se trompent, il y avoit très-long-temps qu'on chantoit matines, qu'on changeoit le pain et le vin en Dieu, avant qu'on eût eu la commode invention d'appeler à grand bruit les fidèles à l'église. On emploie aussi très-souvent les cloches à des usages profanes. Dans quelques villes de province, on sonnoit à dix heures du soir, pour avertir les ivrognes de sortir des cabarets. Au bout d'un quart-d'heure, tout ami de Bacchus, qui seroit resté dans la taverne, étoit balayé par la patrouille.

Les cloches n'ont plus de langue, ce qui arrange fort les malades, les convalescens et les femmes en couches; on n'en-

tend plus qu'une sonnette qui avertit les servantes de balayer et d'arroser le devant des maisons. Dans ces jours de faction, on auroit pu faire de chaque cloche un tocsin; il n'y en a plus qu'un; et il est confié à la garde du Conseil des anciens. On a fait fondre toutes les grosses cloches, mais les bourdons de Notre-Dame sont toujours en l'air. Quant au carillon de la Samaritaine, il nous réjouit quelquefois de ses sons, mais rarement; on l'entend lors des fêtes publiques. Autrefois il chantoit sur le passage du roi, de la reine et du dauphin. Il chante de toute aussi bonne grace pour l'anniversaire du 10 août; en cela semblable à de certaines langues qui ne sont point de métal.

CHAPITRE CCLXII.

Prêtres catholiques.

Ils parleront toujours avec affectation du catholicisme comme de la religion par excellence ; ils inviteront tout le monde, par des avis imprimés sur les murs du temple, à venir entendre telle apologie de la religion qu'ils doivent prononcer à un jour indiqué contre les novateurs. Ces novateurs sont les théophilantropes qui ont la religion d'Énoch, d'Élie et d'Abraham.

Des hommages purs et d'une simplicité touchante, rendus à l'Être-suprême, rémunérateur des vertus et vengeur des crimes ; des cantiques de reconnoissance, où l'on célèbre une Providence active qui veille au bonheur des hommes ; un cours de morale pratique dépouillé de l'aridité des préceptes ; l'homme mis sans cesse en présence d'un juge céleste, de sa propre conscience, les devoirs du citoyen, de l'homme

l'homme public exposés avec précision ; l'instruction mêlée d'une musique mâle qui élève le cœur des assistans vers le ciel, et repose l'esprit de l'attention qu'il a donnée aux enseignemens du ministre, voilà ce que le prêtre catholique appelle une innovation impie.

A la probabilité de la rapide propagation du culte des théophilantropes, se joint ce besoin de revenir aux idées religieuses, d'écarter ce qu'il y a de mystérieux, d'inintelligible dans les dogmes, afin de conserver dans toute leur pureté ces principes, ces institutions morales qui n'ont point de limites, en ce qu'elles embrassent tout ce qui peut extirper les vices, prévenir les crimes, encourager la vertu.

CHAPITRE CCLXIII.

Ribier, directeur.

Successeur de Nicolet, et qui sur ses tréteaux donne toutes ces pantomimes où figurent les moines qu'on ne voit plus

en France, les nones ensanglantées, les pénitens noirs, tous les frocs, tous les cordons et les sandales de l'antique moinaille : il est homme à nous mettre sur son théâtre toutes les farces religieuses; et j'ai entendu dire qu'on y alloit bientôt jouer la messe. Les avis sont déja partagés et les paris ouverts ; on va même jusqu'à dire que tel gros vicaire qui demande l'aumône, représentera, comme ci-devant, le rôle à merveille, qu'il sucera le calice avec une délectation qui sera saisie de tous les spectateurs, d'autant qu'il y a long-temps qu'il n'a goûté de vin. On se disputera le rôle de célébrant, vu que les burettes seront très-larges, et qu'il y aura un épais gâteau pour hostie. La ressemblance, dit-on, sera effrayante, et telle que les dévotes croiront plutôt voir Satan, que de croire à l'identité. Tout à côté de la petite messe, on dira la grande : celle-ci aura un calice qui tiendra deux pintes; l'autre n'aura qu'un coquetier.

Les frais de cette pantomime ne seront pas coûteux ; il y a des chasubles, des chappes, des surplis, des étoles, des dalmatiques et des soutanes à vendre de tous côtés : on s'en faisoit des robes de chambre ; autant les conserver en leur entier pour amuser les théophilantropes, et faire rire les protestans.

Cet entrepreneur, doué d'une *imaginative qui ne le cède en vigueur à personne qui vive*, a été d'abord marchand de pierres à détacher, puis batteur de caisse sur les tréteaux de spectacles, comédien, directeur de théâtre à Rouen, et comme l'on parvient dans ce siècle, enfin, directeur de tous les gestes muets qui semblent nous annoncer la résurrection de ce genre si cher aux Romains, et pour lequel ils se divisèrent en factions.

Aujourd'hui, on rencontre le directeur Ribier (et il n'a pas d'autre titre sur tous les Boulevards), on le rencontre, dis-je, menant toujours les chevaux les plus fins, précédé ou suivi d'un écuyer à la *Fran-*

voni; et le modèle d'une voiture élégante est celui qui traîne le directeur de l'un à l'autre spectacle, car il en dirige deux; il dirige deux républiques.

Ainsi j'ai vu Poultier moine, joueur de gobelets, Stentor de spectacles forains, acteur chez le grimacier, même auteur; puis représentant du peuple, et pour couronner tant de gloire, journaliste, et l'*Ami des Lois!* mais le directeur Ribier a plus de renommée que lui.

CHAPITRE CCLXIV.

Sept octobre 1795.

Pour qui n'observe que les apparences, pour qui ne voit que des surfaces à Paris, tout y est tranquille, tout paroît rentré dans l'ordre. Chacun ne songe qu'à ses affaires; les affaires publiques, on n'en parle plus.

Le bonheur qu'on nous promet, et les lumières qu'on nous annonce, sont encore et seront long-temps renfermés dans les gros livres philosophiques que le peuple

ne lira jamais, et que le philosophe lit sans y croire.

Au lieu de ces gros livres, ouvrez le cœur humain, pénétrez au sein des familles qui n'ont partagé ni les extravagances des sections souveraines, ni les horribles profits de l'agiotage : voyez-les dévorer des larmes amères ; voyez-les attendre, avec l'impatience de la douleur, le médecin qui doit panser leurs plaies. Elles ne se dissimulent pas que la victoire du 13 vendémiaire, toute nécessaire qu'elle étoit, fut une calamité nationale.

Voyez encore cette mère, au milieu de cinq enfans, assaisonnant un litron de haricots de 25 livres, avec un quarteron de beurre de dix livres, et un quart de charbon de trois livres.

Ce plat unique de haricots, ce plat, qui lui coûte 38 francs, ce plat, que déja ses enfans dévorent des yeux, fera tout son dîner et celui de ses enfans. Son mari ne gagne que quarante francs par jour.

Il faut payer avec les quarante sous qui

lui restent, le déjeûner de ses enfans, car pour elle, elle ne déjeûne plus; le souper de ses enfans, car elle ne soupe plus. Il faut payer encore le loyer de sa maison, le blanchissage: un écu par chemise; des souliers à 200 livres, du bois à 1000 livres, de la chandelle à 45 livres.

Croyez-vous que cette femme soit heureuse et tranquille? Je sais parfaitement que la Convention s'occupe de diminuer ses maux, qui ne sont point son ouvrage. Je sais qu'elle est encombrée d'affaires, trahie ou mal servie. Mais le mal est là; il pèse tous les jours, toutes les minutes, sur le cœur de cette infortunée.... L'espérance! ah oui! l'espérance, elle en a besoin; c'est le baume réparateur de tous les maux, c'est la dernière consolation que la bienfaisante nature nous réserve dans les angoisses de la vie. Mais toujours l'espérance!... Sortons, quittons cette scène de douleur, et voyons ce qui se passe dans les lieux publics. Quel changement, et dans les décorations et dans les acteurs!

Les cabarets sont remplis de buveurs; on diroit que le vin ne vaut que six sous, et il vaut quinze francs !

Les cafés retentissent de chants gais, ou de dissertations patriotiques, et le café vaut dix francs la tasse !

Les spectacles sont brillans de foule et de parure. Les traiteurs! ah! je n'ose approcher de ces tables irritantes, où le moindre plat est estimé la valeur de cinquante dîners.

Et les nouvelles politiques! les uns n'y prennent part qu'autant qu'elles leur fournissent l'occasion de hausser leurs denrées; les autres attendent l'événement.

CHAPITRE CCLXV.

Cuiller à soupe.

On avoit volé à une femme, dont la fortune sembloit annoncer quelqu'éducation et quelques lumières, on lui avoit volé, dis-je, une cuiller à soupe d'argent; concentrée dans le chagrin de cette perte,

dont il ne falloit pas beaucoup de philosophie pour se consoler., elle disoit naïvement, en parlant de la Convention nationale : Mais que font ces députés? voyez s'ils me feront rendre ma cuiller à soupe.

Combien d'autres, sans employer la franchise stupide de ce langage, ne sont pourtant occupés que de se faire rendre leur *cuiller à soupe*, en font le point central de toutes leurs idées, de toutes leurs réflexions, de tous leurs discours! Ne disent-ils pas en d'autres termes : Législateurs, n'écoutez que mes prétentions, mes espérances; rendez-moi mon cordon bleu, mon abbaye, mes armoiries, mes dîmes, ma chasse, ma livrée. La révolution m'a ruiné, m'a ôté ma place, s'écrie l'un : et cette place étoit celle d'un valet de garde-robe. Il faut le tonnerre du ciel pour punir tous les révolutionnaires.

Combien d'intérêts personnels se sont-ils manifestés avec cette impudeur! Leur

énumération n'auroit point de bornes. Toutes ces plaintes, les unes sont exagérées, les autres sont ridicules : mais l'on diroit, à entendre certains propos, que le gouvernement n'est établi que pour donner des places de fainéans à toutes les ambitions particulières. C'est à qui jalousera son voisin ; les pourvus, les aspirans, également mécontens, s'exhalent en regrets : on méconnoît le mérite, la vertu, les lumières ; chacun vante les sacrifices qu'il a faits, les services qu'il a rendus, les suffrages qu'il avoit obtenus, et dit tout haut qu'on en use à son égard avec trop d'ingratitude. Les places les plus difficiles à remplir, elles ne sont point redoutées ; au contraire, elles sont recherchées indiscrètement, tandis qu'il seroit à souhaiter que le citoyen ne pût être législateur, ou remplir d'autres fonctions importantes, qu'après avoir acquis à-la-fois l'âge, les connoissances et l'expérience convenables à un sérieux ministère.

CHAPITRE CCLXVI.

Ambassadeur Turc.

Il y avoit en 1788 un phénomène moral bien singulier en Europe : un grand peuple, jaloux de sa liberté, épris de passion pour un peuple qui en est l'ennemi ; un peuple ami des arts pour un peuple qui les déteste ; un peuple tolérant et doux pour un peuple persécuteur et fanatique ; un peuple sociable et gai pour un peuple sombre et haineux ; en un mot, les Français s'étoient épris de passion pour les Turcs : voilà ce qu'avoit dit Volney.

Le dernier ambassadeur turc vient de faire son entrée : elle a été peu brillante. Il n'a fait de sensation que sept à huit jours ; on le rencontre par-tout, et partout on le voit avec indifférence. On ne s'entretient, ni de son turban ni de ses usages particuliers ; les petits spectacles l'invitent tour-à-tour, comme un supplément à leurs pièces de théâtre ; on ne

fait pas même réflexion qu'il n'a point reçu le baptême.

On lui racontoit qu'il venoit de se passer un grand événement à Paris, le 18 fructidor, et que le Directoire avoit triomphé. Après avoir écouté avec le plus grand sang-froid, il demanda combien il y avoit de têtes sur les murs du palais directorial. — Pas une : on n'a pas même versé une goutte de sang. — Il ne pouvoit revenir de sa surprise. On lui fit lire, le même jour, sur les murs de Paris : « Récompense honnête à qui trouvera un beau ministre de Louis XVII, tout couvert d'acier de la belle fabrique de Versailles. On ne sait ce qu'il est devenu depuis la fameuse journée du 18 fructidor. Ceux qui pourront en découvrir quelques indices, sont invités à les faire connoître au citoyen *Thibaudeau*, qui donnera récompense honnête ».

Il fut très-surpris de voir que nous avions des chevaux non-seulement beaux, mais encore plus beaux que les siens. J'ai

vu un homme de sa suite monter le coursier le plus élégant et le plus svelte ; et quoiqu'un vers de Virgile, peignant le coursier qui frappe la terre de bonds égaux, soit admirable, il est encore plus beau de le voir courir en liberté, la crinière flottante et les nazeaux respirant la flamme. Une pareille image ne peut jamais s'éteindre, quand on aime à voir dans sa course ce superbe animal.

Ce qui fait rire, c'est qu'outre un éventail rond qu'il tient, et dont il use fréquemment quand il est au spectacle, un homme de sa suite lui donne du vent avec un autre grand éventail : c'est vraisemblablement le même officier qui, au dîner, lui chasse les mouches.

On avoit fait courir le bruit qu'il avoit fait mettre à mort quelqu'un de sa suite, convaincu d'un vol chez un bijoutier : le fait étoit faux ; mais l'on examinoit déja de quelle manière l'ambassadeur seroit jugé ; et les idées philosophiques et républicaines se mariant ensemble, on

concluoit qu'il ne pouvoit pas échapper à une peine capitale. On n'eût pas raisonné de cette manière en 1740, car l'on pensoit alors que l'inviolabilité d'un ambassadeur turc s'étendoit jusqu'à exercer dans son hôtel le droit de vie et de mort.

CHAPITRE CCLXVII.

Bon à savoir.

On sait aujourd'hui que *Monsieur* de Blankenbourg étoit le plus grand ennemi de son frère et de son roi, qu'il préparoit sourdement toutes les embûches où il pouvoit tomber, croyant recueillir pour son compte tout le fruit qui résulteroit de sa perte. C'étoit un bel esprit que ce *Monsieur*; et comment passoit-il pour tel? Le voici : Voici comme monseigneur avoit de l'esprit douze fois par semaine, et pouvoit parler devant un cercle d'académiciens. Il pouvoit parler, dis-je, à-peu-près par le même procédé que la poupée parlante des Boulevards répon-

doit aux demandes des crédules et curieux Parisiens.

Un nommé *Ferès*, son valet-de-chambre-secrétaire, lui communiquoit, sur des sujets préparés et convenus, les demandes et les réponses. Quand monsieur sera (1) à son petit lever, disoit *Ferès* à Monsieur, j'ouvrirai une question difficile sur ce sujet, ses favoris présens donneront la torture à leur esprit pour la résoudre; et sur-le-champ, par une réponse adroite et imprévue, monsieur les tirera d'embarras, et tout le monde alors s'écriera : *Monsieur est un puits de science ; monsieur est le prince le plus instruit du royaume.*

Le comte de Provence, gorgé périodiquement de l'esprit de son secrétaire, ne rappelle-t-il pas la voix humaine de l'orgue, qui ne résonne si plaisamment que par l'intermédiaire de l'organiste caché derrière les tuyaux. Au temps pré-

---

(1) On ne parloit aux princes qu'à la troisième personne.

sent, il y a des fournisseurs d'esprit, et plus que jamais.

C'est que tous les hommes en place en ont besoin plus ou moins; et quand ils ne font pas ou ne peuvent pas faire, ils font faire.

Il y a donc des fournisseurs de tout genre, fournisseurs de pain, fournisseurs de viande, fournisseurs de vins, de vinaigre, d'eau-de-vie, fournisseurs de harnois, de selles, de bâts; fournisseurs de chandelles, de pipes, de jambes de bois, de béquilles, enfin des fournisseurs d'esprit; mais ce sont ceux qui gagnent le moins, parce qu'on n'y a recours qu'à la dernière extrémité, et que l'on marchande encore.

CHAPITRE CCLXVIII.

Les Titus.

Petits êtres aux cheveux courts et noirs, qui affectent la coiffure de l'empereur romain fils de Vespasien et amant de la belle et chaste Bérénice. Ces petits cheva-

liers du trône ont créé une allusion vague; et le mot de *Titus* équivaut, pour eux, à celui de Louis XVI. Les cheveux d'emprunt, qui ne couvroient jadis que la nuque des médecins, des avocats, des baillis, des procureurs-fiscaux, remplacent la chevelure que quelques excès leur ont fait perdre.

Ces Titus sont en bottines, ils ont la jambe fine, et la plupart sont étiques; ils portent sur l'épaule un bouton décoré de l'illustre nombre (et vous vous en doutez déja, lecteurs) du nombre XVIII; il est placé presque à l'endroit où le bourreau gravoit autrefois les *fleurs-de-lys* : on dit que cette mal-adresse a effrayé beaucoup de leurs partisans, et pour cause; ce qui nuit aux progrès de cette noble association de Titus.

Si vous les abordez, ils préludent par un gémissement de commande; ils vous disent : J'ai été à Marly, et je n'ai plus trouvé de Marly. On diroit que la conservation de toutes ces maisons royales im-

portoit au repos de l'univers ; on n'auroit pas dû détacher un clou, ni rompre une armoire. Tous ces Titus figurent les panégyristes d'un prince clément et bon, qui eût consenti à la ruine de la capitale et au démembrement de la France, pourvu qu'on l'eût laissé boire, faire des serrures, et tuer des cerfs. Auroit-on imaginé que la mode, quoiqu'elle soit une divinité bien plaisante et bien bizarre, eût amené parmi nous les Titus, qu'ils se diroient tout bas les vengeurs du trône, et que cette inepte effronterie se logeroit dans des corps de pygmées, tandis que les patrouilles de républicains qui ont marché à la porte de la Bastille, se sont avancées depuis jusqu'à Rome, jusqu'à Berne, jusqu'aux portes de Vienne, et bientôt jusqu'à Londres ?

CHAPITRE CCLXIX.

Tolérance.

Je ne veux point parler de cette vertu recommandée par tous les philosophes, et qui convient si bien à l'ignorance et à la

foiblesse de l'espèce humaine, je veux parler de l'espèce de patente que la police distribue à tous les banquiers de biribi, de trente-un et de l'athénienne : avec cette pancarte, ils repoussent tous les assauts des juges de paix. Leurs maisons de jeu sont aussi ouvertes et aussi tranquilles que s'ils distribuoient des petits gâteaux : tous les habitués entrent et sortent en plein jour, comme d'un café ; c'est un talisman vainqueur pour n'être jamais saisi ni traduit au tribunal de police correctionnelle. Le banquier que l'on voudroit arrêter, tireroit de sa poche un papier, et diroit en souriant, halte-là ; voilà ma tolérance.

Un principier, un de ces hommes qui n'ont que ces mots dans la bouche : les lois...., les principes.... aura beau suffoquer de colère, crier qu'il existe une loi qui prohibe les jeux de hasard, et qui, tant qu'elle ne sera pas rapportée, doit être exécutée à la lettre, la police n'en a pas moins affermé toutes les maisons de jeu pour 120,000 liv. par mois.

Cette somme est destinée pour la recherche des malveillans de toute espèce, qui infestent la République, pour la surveillance même des tripots payans, et pour en écarter les escrocs et les filous trop prononcés ; c'est ainsi qu'on régularise un désordre inévitable, et qu'on diminue la masse des vices, lorsqu'il est impossible de les extirper tout-à-fait ; c'est ainsi que l'on concentre un fléau pour qu'il n'étende pas plus loin ses ravages. On a souvent écarté de ces repaires, qui engloutissent les fortunes particulières, l'honnête père de famille, instruit ou protégé par les surveillans de la police.

Le grand art de gouverner une immense population, est de savoir composer avec les hommes et leurs penchans ; heureux encore, lorsqu'en politique on peut empêcher le crime et les forfaits, en tolérant quelques abus qui détournent l'homme des excès dont il est susceptible. O moralistes en théorie, vous perdez votre encre et votre papier !

CHAPITRE CCLXX.

Cache.

C'est dans le langage de la révolution, un asyle secret que les proscrits s'étoient ménagé lors de la tyrannie décemvirale.

Des hommes de bien ne purent trouver à Paris une cache : un ouvrier décela la cache de Rabaud-St.-Etienne, croyant n'indiquer que le réceptacle de quelque argenterie.

Quoi ! du temps de Robespierre n'y avoit-il donc plus ni parens, ni frères, ni amis ? Et n'y avoit-il pas dans la France entière une cache pour y sauver, ou Condorcet, ou Vergniaud, ou Lavoisier, ou Brissot, ou André Chénier ? Condorcet fut chassé de son asyle, puis contraint d'errer dans les bois. Qui a su sauver dans cet immense Paris un seul homme célèbre ? O foibles humains ! faut-il encore travailler pour vous ?

L'art de subjuguer une nation, est donc l'art de la terrifier. Charette s'est soutenu en terrifiant la plus grande partie des métayers. La Convention nationale a été terrifiée par Robespierre. Que de législateurs n'auront d'autre excuse à alléguer devant la postérité, que ces mots : Nous étions terrifiés ! Les Romains ont bâti des temples à la peur : la nation française, en masse, lui doit un large autel.

Je suis rentré dans cette salle d'où l'on avoit banni les représentans du peuple les plus fidèles à leurs sermens : mais quel lamentable coup-d'œil ! Ici, à cette place où siégeoit mon généreux collègue, je voyois son corps sans tête. Je ne m'en cache point ; j'ai abhorré cette enceinte dont les murs ont été si long-temps encroûtés de l'encens prodigué par la sottise populacière à la tyrannie effrénée. J'aspirois à passer promptement dans un autre local.

Je me disois : Ici, ont été exposées en parade les effigies de tous les pourvoyeurs

d'échafauds ; là, j'ai entendu les vociférations des furies de guillotine : ici, j'ai été témoin des attentats de prairial ; là, des tableaux hideux épouvantoient l'œil sensible ; et tout, jusqu'à la palette du peintre, avoit pris la teinte cadavéreuse. Je vois la tribune où le farouche Amar a demandé la mort de tant d'hommes vertueux : et il n'a pas été puni sur l'heure ! et il ne l'est pas encore ! Non, cette tribune est à jamais souillée.

Mais des fractions du peuple ne peuvent plus se dire la nation ; des commissaires de l'assemblée n'iront plus déployer le faste et la tyrannie proconsulaire. Notre édifice constitutionnel est solide et majestueux : il durera, parce qu'il assure au gouvernement toute l'unité et l'intensité d'action dont il a besoin : il a pris pour base la puissance démocratique par la division des pouvoirs, et en assurant au peuple l'exercice de sa souveraineté dans les assemblées primaires ; et il s'est donné pour somme un pouvoir exé-

cutif robuste. Le gouvernement actuel de la France est le gouvernement des choses ; et quand les choses sont bien comprises, le pouvoir des hommes est presque nul.

CHAPITRE CCLXXI.

Drapeau dans les temples.

Au-dessus des chaires évangéliques, l'ancienne religion, chrétienne figurée, porte au bout d'une verge un drapeau tricolor où se trouve cette inscription : *Liberté des cultes.*

Le prêtre catholique monte en chaire et fait son sermon devant les tableaux où sont écrites en très-grosses lettres, les maximes théophilantropiques. Il sera difficile de rencontrer désormais des Bourdaloue et des Massillon. Quelques églises sont remplies aux fêtes de la Pentecôte et de Pâques, mais les tavernes le sont beaucoup mieux encore : les Tivoli, les bosquets de Paphos et d'Idalie entraînent

la foule, et il n'y a plus que les femmes sans jeunesse qui assistent aux débris du culte catholique, jadis si brillant. Il fait tout pour recouvrer sa splendeur; il n'en viendra pas à bout: il lutte, mais il ne peut pas tenir devant toutes les idées nouvelles, et les usages qui le repoussent insensiblement dans le ridicule et dans l'oubli.

FIN.

3 vols
F. Norman
28.1.81

